

UNION INTERNATIONALE D'ÉTUDES PYRÉNÉENNES
UNION INTERNACIONAL DE ESTUDIOS PIRENAICOS

ACTES
DU
DEUXIÈME CONGRÈS INTERNATIONAL
D'ÉTUDES PYRÉNÉENNES

LUCHON-PAU, 21-25 septembre 1954

Tome 8

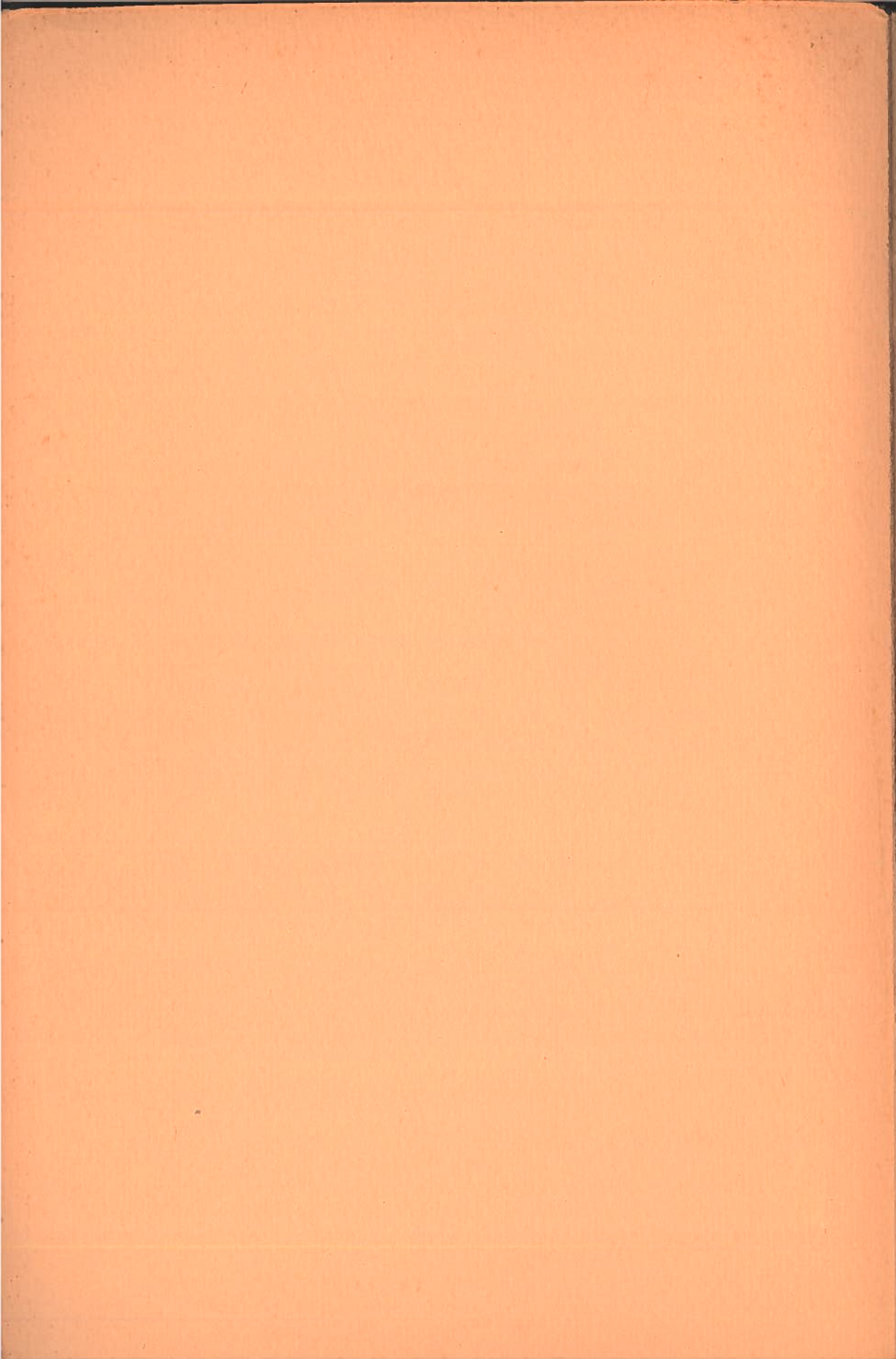
Section VII

PHILOGIE



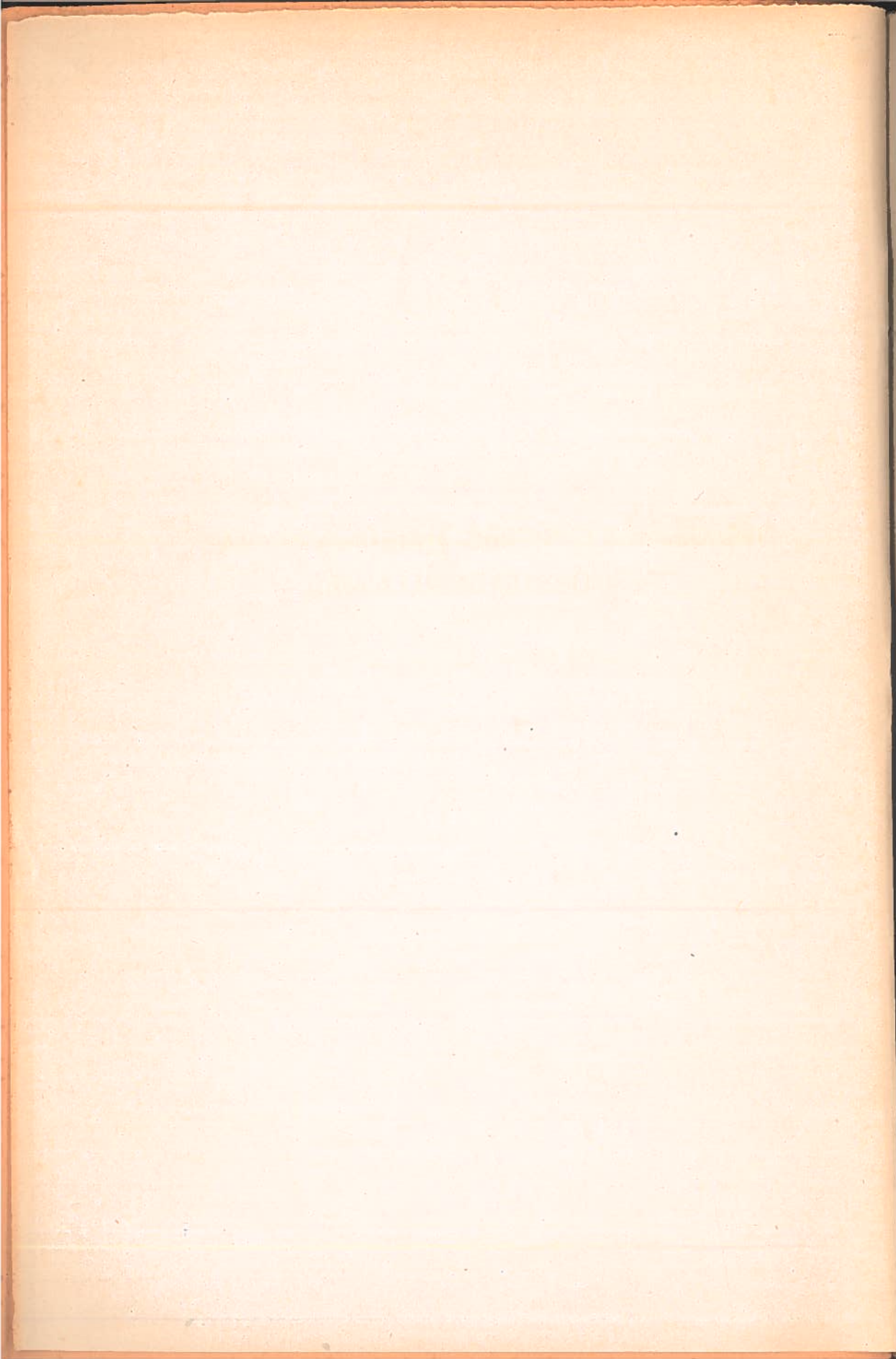
Publié avec le concours du C. N. R. S.

TOULOUSE
1956



VIÈME CONGRÈS INTERNATIONAL
D'ÉTUDES PÉNÉLOPIENNES

1974 - 1975



DEUXIÈME CONGRÈS INTERNATIONAL
D'ÉTUDES PYRÉNÉENNES

LUCHON - PAU, 1954

DEUXIÈME CONGRÈS INTERNATIONAL
D'ÉTUDES PYRÉNÉENNES

LUCHON - PAU 1954

ACTES

- TOME I. Programme et Compte rendu.
TOME II. Section I. — Géologie et géophysique.
TOME III. Section II. — Météorologie, Edaphologie, Minéralogie,
Botanique et Zoologie.
TOME IV. Section III. — Préhistoire, Anthropologie et Ethnologie.
TOME V. Section IV. — Géographie et Cartographie.
TOME VI. Section V. — Histoire, archéologie, art.
TOME VII. Section VI. — La frontière franco-espagnole, routes, pâtu-
rages, forêts.
TOME VIII. Section VII. — Philologie.

UNION INTERNATIONALE D'ÉTUDES PYRÉNÉENNES
UNION INTERNACIONAL DE ESTUDIOS PIRENAICOS

ACTES
DU
DEUXIÈME CONGRÈS INTERNATIONAL
D'ÉTUDES PYRÉNÉENNES

LUCHON-PAU, 21-25 septembre 1954

Tome 8

Section VII

PHILOGIE



Publié avec le concours du C. N. R. S.

TOULOUSE
1956

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS
530 N. Dearborn Street, Chicago, Ill. 60610
U.S.A. and 100 Brook Hill Drive, West Nyack, N.Y. 10994
U.K. and 100 Brook Hill Drive, West Nyack, N.Y. 10994

ACTES

REUNION INTERNATIONALE DES ETUDIANTS EN LINGUISTIQUE

DE LA LINGUISTIQUE ET DE LA LINGUISTIQUE APPLIQUEE

LE 10-12 SEPTEMBRE 1975

LE 10-12 SEPTEMBRE 1975

LE 10-12 SEPTEMBRE 1975

LE 10-12 SEPTEMBRE 1975

LE 10-12 SEPTEMBRE 1975

LE 10-12 SEPTEMBRE 1975

LE 10-12 SEPTEMBRE 1975

LE 10-12 SEPTEMBRE 1975

LE 10-12 SEPTEMBRE 1975

LE 10-12 SEPTEMBRE 1975

LE 10-12 SEPTEMBRE 1975

LE 10-12 SEPTEMBRE 1975

LE 10-12 SEPTEMBRE 1975

LE 10-12 SEPTEMBRE 1975

LE 10-12 SEPTEMBRE 1975

LE 10-12 SEPTEMBRE 1975

LE 10-12 SEPTEMBRE 1975

LE 10-12 SEPTEMBRE 1975

LE 10-12 SEPTEMBRE 1975

LE 10-12 SEPTEMBRE 1975

LE 10-12 SEPTEMBRE 1975

II^e CONGRÈS INTERNATIONAL D'ÉTUDES PYRÉNÉENNES

VŒUX PRÉSENTÉS PAR M^{SR} GRIERA,
PRÉSIDENT DE LA SECTION DE PHILOGIE,
ET ADOPTÉS PAR LE COMITÉ PERMANENT.

I

Étant donné que l'instrument de travail le plus important pour la philologie pyrénéenne est l'atlas linguistique, la Section de Philologie demande au Congrès de faire des démarches auprès de l'Instituto de Estudios Pirenaicos pour que cet organisme finance, ou tout au moins appuie, les enquêtes des deux atlas linguistiques articulés aux atlas de l'école de Gillieron (tel celui de Séguy) : le deuxième *Atlas lingüístic de Catalunya*, entrepris par Antonio Badia, et un atlas aragonais-basque, qui doit être confié à Manuel Alvar, spécialiste de l'aragonais et du basque.

II

L'atlas linguistique donne l'extension géographique d'un mot. Le dictionnaire dialectal en montre l'irradiation sémantique et la force créatrice. *Le Tresor de la llengua* est le complément de l'*Atlas lingüístic de Catalunya*. Ce qui a été fait pour le domaine catalan doit être complété par des dictionnaires dialectaux des domaines occitan, aragonais et basque. Comme président de la Section de Philologie, je présente au Congrès le vœu que la préparation d'un *Tresor gascon* soit confiée à M. Jean Séguy; que l'Instituto de Estudios Pirenaicos confie à M. Alvar la préparation d'un grand dictionnaire dialectal aragonais et que la Sección de Filología du même Instituto fasse des démarches auprès des héritiers de Don Resurrección Ma. de Azkue pour rééditer le très important *Diccionario vasco-español francés*.

III

La plupart des communications présentées à la Section de Philologie se sont tenues autour de la toponymie et de l'anthroponymie. Pour que nos recherches aboutissent à des résultats définitifs, nous avons besoin d'une documentation. Il est donc urgent de publier les répertoires des sources médiévales : index de noms de lieu et de personne se trouvant

dans les cartulaires et collections de documents d'une part, nomenclature moderne de l'autre. Nous proposons la publication de quatre répertoires doubles : un catalan pour la documentation catalane ancienne, l'autre pour la nomenclature moderne; un deuxième pour le domaine occitan, un troisième pour le domaine aragonais et un quatrième pour le domaine basque.

IV

La section demande la fondation d'un musée ethnographique aragonais à Jaca.

PARTICULARITÉS DE LA TRANSCRIPTION PHONÉTIQUE.

é, ó = fermés.

è, ò = ouverts.

e, o = moyens.

u = chou.

ü = dur.

:a, :é, etc. = voyelle accentuée.

E, O, A, etc. (grandes capitales) : voyelles longues du latin classique.

x = chou.

tx = esp. *chico*.

ng = n vélaire.

l', n' = mouillés.

rr = r apical fort.

b, d, g intervocaliques sont spirants.

k.g, a.è = phonèmes intermédiaires.

en romaine : phonèmes faibles.

- signe de coupure phonétique.

LE MÉLANGE DIALECTAL
DANS DEUX VERSIONS D'UNE PASTOURELLE
RECUEILLIES DANS LES PYRÉNÉES GASCONNES

Au cours de l'été 1953, chargé de compléter une enquête ethnographique dans la vallée de Bethmale (Haute Ariège) pour le compte de l'*Atlas linguistique et ethnographique de la Gascogne* (dont Bethmale est le point 790-S), nous avons pu noter les paroles d'une pastourelle dictées par notre informatrice, Bethmalaise de 60 ans, qui n'a pratiquement jamais quitté son village natal de Samortein; cette personne n'a pu me dicter la mélodie. Quelque temps plus tard, M. le Professeur Séguy, directeur de l'ALG, et moi-même nous rendions à Aulus (Haute Ariège, au fond de la vallée du Garbet, à 25 km environ à vol d'oiseau à l'E de Bethmale; point 791-0 de l'ALG) : nous y transportions notre magnétophone pour enregistrer des chansons gasconnes : Aulus a jusqu'à nos jours conservé une grande richesse folklorique. C'est ainsi que nous avons pu enregistrer une version légèrement différente, mais chantée cette fois, de notre pastourelle bethmalaise. Ce sont ces deux textes que nous nous proposons de confronter.

A) VERSION DE BETHMALE

1 én tud(d) rrébén:an dé l arm:éo
 rrénkuntr:èr üno pastur:èlò
 pulid:étò kumo lé j:ur
 f:il'ó s én ðunary:ow l am:ur

an.ém aném past:uró
 a l umbr:étò pér ün :uró
 15 a l umbr:étò ð ét sapin':u
 f:il'ó k én ðunar:aw l am:u

5 buz :awtréy démayz:elòs
 k émpurt:aw k:ðhoz én dént:èlò
 é may dé b:èri kutil':us
 n aw pay l :ayré dé ward:a éy
 [mut:us

mus:ü téng:èw m én' ésküz:adó
 ké ma m:ayré m én a krid:adó
 ké turrn:èw déma tant:òs
 20 k én trubar:aw én m:émó l:òk

é wi mus:ü purtaw d a.esp:adó
 10 may dé juli karrabin:adós
 é lé plümét siir lé kap:èl
 n aw pay l ayré d ün pastur:èl

ép past:u mankèp pay l :uro
 ké l ayo d:it éra past:uró
 ép pastu h:uk én mèmó l:òk
 éra pastur:èlò huk kap al l:òk

25 si jami més turnawo l :uró
 dé rrénkuntr:a éra past:uró
 kan sa m:ayré i séry:ó
 la pastur:èlò ju mbrasary:ó

B) VERSION D'AULUS

N. B. — Chaque vers est divisé par le chanteur, suivant la nécessité de la mélodie, en deux hémistiches; la phrase est coupée apparemment de façon assez gratuite selon l'inspiration du moment; comme la dernière syllabe des huit hémistiches — sauf celle du sixième que la mélodie lie au suivant, ce qui a pour effet d'abrèger considérablement cette syllabe — est remarquablement allongée, son intensité a pour effet de bouleverser l'emplacement normal de l'accent tonique; nous ne noterons donc ce dernier que lorsque le hasard allonge à la fin de l'hémistiche la syllabe qu'il affecte normalement.

- | | | | | |
|----|--|-------|---|-------|
| 1 | <i>kam ü sull:a- -t byé dé la gèrró
ké rrénkuntr:è- -k.g wó pasturèlo
pasturèlo bdy mé lug:a
pér bòstré- -y mutuy gard:a</i> | } bis | <i>aném past:u- -r aném a r umbró
aném past:u- -r aném a r. l umbró
15 a r umbrétó dél sapin:u
pasturèlo farém l am:ur</i> | } bis |
| 5 | <i>dé pastur:è- -l n ab.véts pay minó
purta(t) spazò- -s é karrabinó
é lé plüm:é- -t sür lé kap:èl
n ab.vets pay l ayré d üm
[pastur:èl]</i> | } bis | <i>la pasturò fil'o rruzadó
di ké sa m:a- -y l a kridadó
ja (n) turnér:è duma mayt:i
20 musü ja m trubaratz as:i
ja (n) turnér:è mayti u n:ét
ja m trubar:a- -tz al mèm éndr:ét</i> | |
| 10 | <i>né b.vus tap:ò- -k madémayzèlo
k émpurtay rri- -banz é déntèlos
é dé ta b:è- -ris kutil':us
n ab.vés pay l :ay- -ré dé
[warda mut:us]</i> | } bis | <i>é pasturèl n a pay mankal l uró
ké l abyò d:i- -t éra pasturò
25 kam ép past:u fük éxü l l:òk
nu (n) tròbò ra pasturo
(n)l:òk</i> | } bis |
| 30 | <i>e sé jam:é- -s turnab.wó r uro
è k i fusk:è- -so ra pasturó
kam mèmò sa may i siy:o
ra pastur:è- -lo mbrasay:o
kam mèmò sa may i siy:o
milo put:u- -y ja li fay:o</i> | | | |

Le chanteur ayant une voix passablement nasillarde, nous avons négligé de noter ici la nasalité fréquente de voyelles orales; lorsque cet élément nasal est particulièrement marqué, nous l'avons noté entre parenthèses : ex. *ja (n) turnér:è...*

Cette pastourelle, dont les deux versions ici reproduites proviennent évidemment d'un même original, n'est nullement inconnue : Cénac-Moncaut (*Littérature populaire de la Gascogne*, pp. 356-7) et Bladé (*Poésies populaires de la Gascogne*, II, pp. 66-7) en donnent aussi, sous le titre *Praube Moussu*, deux autres versions relevées respectivement en « Haute Gascogne » et dans le Gers (Panassac); plus courts que les nôtres, ces deux textes proviennent eux aussi d'un même original assez différent du nôtre; mais le sujet est analogue, et les mêmes expressions se retrouvent dans ces quatre pastourelles.

Une constatation s'impose dès l'abord : qu'il s'agisse de nos textes ou des deux autres, la langue n'est pas homogène, mais représente un compromis résultant de l'adaptation, plus ou moins poussée, d'un texte non gascon à quatre parlers gascons différents. La langue de l'original, sans qu'on puisse la caractériser avec plus de précision, est évidemment du languedocien, dont on sait le vieux prestige littéraire : langue de la « ville », le dialecte « moundi » ronge inlassablement les parlers gascons de la rive gauche de la Garonne; il y a plus : la pastourelle est un vieux genre littéraire qui met ordinairement en présence une jeune paysanne et un galant citadin (un jeune noble au Moyen âge) qui la « requiert d'amour » — ce qui très souvent, d'ailleurs, depuis les origines lointaines du genre, n'aboutit, comme dans nos textes, qu'à la déconfiture du jeune homme trop entreprenant. Malgré le paradoxe, la pastourelle, qui exalte si souvent la vertu, la fidélité et la malice spirituelle des jeunes paysannes, semble être dès les origines un genre assez artificiel : il n'y a dès lors rien d'étonnant à constater que la langue est celle des milieux littéraires de la ville; le genre exige donc que l'on parle de « pastorèlas » et de « pastorèls », formes qui appartiennent au languedocien littéraire et à toute la tradition de l'ancien provençal. Les nécessités de la rime peuvent entraîner elles aussi le maintien de formes languedociennes d'origine : *am:ur* exige *j:ur*, *pastur:èl* *kap:èl*; nous verrons par la suite combien la large intercompréhension dialectale qui est la règle en domaine occitan laisse de marge à l'emploi de telle ou telle variante mieux adaptée qu'une autre à la rime (le mètre est moins exigeant), toutes les variantes demeurant sur le plan de la plus stricte équivalence linguistique.

Mais si les raisons envisagées ci-dessus suffisent à expliquer très bien un certain nombre de cas, restent ceux, très nombreux à Bethmale comme à Aulus, où aucun motif n'invite à conserver telle quelle la forme originale qui n'est pas celle que le montagnard prononce couramment dans son dialecte. Il peut paraître étrange que le gascon qui récite ou chante notre pastourelle se contente de substituer les formes qui lui sont familières à un nombre limité de formes étrangères, alors que la traduction pure et simple conviendrait tout aussi bien.

Il s'agit là d'un conflit de tendance, inconscient : d'une part, le texte appris brille de tout son prestige de petite œuvre littéraire, et tend à imposer les belles formes de la plaine garonnaise au paysan à qui le particularisme local donne une sorte de complexe d'infériorité¹.

1. La lente, mais trop réelle disparition de ce particularisme linguistique local, phénomène qui fait le désespoir du dialectologue avide de cas particuliers, sévit à Bethmale malgré l'exceptionnel attachement du Bethmalais à ses traditions : la sifflante interdentale sourde, aboutissement local de *c + b, t* et du groupe *-ty-* latins (cf. la phonétique castillane), malgré son originalité remarquable, tend de plus en plus à laisser la place à la sifflante dentale « normale » du gascon commun, car l'interdentale doit apparaître désormais comme une manie ridicule qui ressemble à un défaut de langue

D'autre part, le dialecte de chaque jour tend à briser cette carapace artificielle et prétentive : puisqu'au fond on raconte une petite histoire, c'est le gascon quotidien qui vient spontanément sur les lèvres du conteur. La fréquence relative des formes languedociennes et gasconnes dans les divers domaines du langage : lexique, morphologie et tournures syntaxiques, pourra nous amener à tirer peut-être des conclusions intéressantes.

Encore faut-il, évidemment, que l'appartenance de telle ou telle forme au gascon ou au languedocien soit évidente; or, à côté de quelques traits linguistiques frappants qui opposent clairement les parlers du Languedoc à ceux de la Gascogne (*f:énno/h:énno, kap:èl/kap:èt* ou *-p:èt*, *b:èlo/b:èro, l:üno/l:üo* etc.; les critères lexicaux sont beaucoup moins sûrs), il y a une écrasante majorité de mots et de tournures qui sont communs aux deux domaines. Nous n'entreprendrons pas, en conséquence, une confrontation exhaustive de nos textes avec ce qu'ils « devraient être » dans un gascon et un languedocien théoriques, d'autant plus que nous ne savons nullement quel était le dialecte languedocien original; il faudra donc s'en tenir aux faits les plus évidents.

1° VERSION DE BETHMALE :

Ne peuvent être que gascons :

— *Variantes phonétiques et lexique* : 6 *k:òho*, 7 *b:èri*, 8 *ward:a*. Le suffixe de *sapin'ru* est étrange (au sujet du mot « sapin », v. note 2).

— *Morphologie* : a) *le verbe* : 23-24 *huk* (FUIT); de plus, nous n'avons pas ici d'autre désinence de 2° p. pl. que la désinence bethmaleise par excellence, inconnue ailleurs : *-aw, -èw, -òw^s* : 4 *dumary:ow*,

enfantin; un Bethmalais de 57 ans, très activement régionaliste et mainteneur des traditions folkloriques locales (costume et danses notamment), ne prononce plus en gascon de Bethmale que des siffantes dentales, alors que notre informatrice de 60 ans, tout en maudissant le ridicule de la prononciation locale, articulait impeccablement toutes les interdentes traditionnelles!

2. Au cours de notre enquête ethnographique, nous avons relevé à Bethmale le refrain sarcastique suivant :

samurt:ém pa dé br:én'
a ra h:igo dé lu:én'
ay:étx pa à aw:étx

La pauvreté de ces hautes vallées pyrénéennes est proverbiale; les habitants de Samortein (*samurt:én'*, dont la finale s'assimile ici devant *p-*) se vantent cependant d'être moins défavorisés que ceux d'Ayet (*ay:étx*), situé à un kilomètre plus haut, dernier village de la vallée : à Samortein, où l'on a — tout de même! — du pain de son (*brén'*), on est bien plus riche qu'à Ayet, qui n'a que du pain de... sapin! (à Bethmale, *sap:i* ou *aw:étx ALG*), et on peut de loin faire la « nique » à ce village (Palay, pour « ha la higue », donne le sens de « braver »); il se peut que cet étrange pain de sapin soit la déformation du « pain de balle » — *awéts* dans la plaine (Bethmale dit *bal:òho*), ce qui serait plus clair!

3. Cette vocalisation du groupe roman final *-r's*, dont l'aire est en Gascogne limitée à la vallée de Bethmale, est un phénomène également caractéristique du catalan : CANTATIS > *canteu*.

6 *émpurt:aw*, 8-12 *aw*, 16 *dunar:aw*, 17 *téng:èw*, 19 *turnn:èw*, 20 *trubar:aw*.

b) *l'article* : ici, polymorphisme très remarquable, qu'il s'agira d'interpréter : la forme bethmaleise de l'article défini est la forme pyrénéenne : *étx*, *éra* (de ILLE, -A toniques); *etx* s'assimile selon la consonne suivante, et le masc. pl. *és* subit le traitement phonétique normal. D'où : 15 *ét s-*, 21-23 *ép p-*, 8 *éy m-*; la forme *al l-* du v. 24 est ambiguë (= *atx l-* ou *al l-*?); fém. sg. 22-24-26 *éra*; à côté, 13 formes languedociennes sont mêlées aux autres.

Nous n'avons dans notre texte que deux formes d'article indéfini (fém. sg.), qui précisément ne sont pas bethmaleises : 2-14 *ün(o)*, alors que Bethmale ne connaît que le gascon *üo/yo*.

Il n'est pas exclu que le français ait contribué à imposer dans ce texte littéraire les articles *la* et *ümo*.

— Nous ajouterons à notre liste l'emploi des particules énonciatives et interrogatives inconnues en languedocien : les exemples les plus sûrs sont, pour l'énonciation : 16 *k én dunar:aw* et 20 *k én trubar:aw*; aux v. 18-19, *k(é)* peut avoir une autre valeur. Mais la particule est absente dans tous les autres cas (v. 2 etc...). Un exemple d'interrogation « locale » : 4 *s én dunary:ow l am:ur*. C'est la seule interrogation.

— Enfin, à côté de trois exemples d'emploi de la négation étrangère *pas* (8, 12, 21), le gascon ariégeois réapparaît au v. 24 : *huk kap al l:òk*.

Ne peuvent être que languedociens, à côté des cas déjà cités, les mots et formes : *j:ur*, *f:il'o*, *:awtréy*, *kap:èl*, *m:ayré* (gascon local *d:io* ou *dy:o*, *h:il'o*, *:awté*, *kap:étx*, *m:ay*). *pastur:èl* et *pastur:èlo* sont littéraires et traditionnels.

2° VERSION D'AULUS :

Ne peuvent être que gascons :

— *Variantes phonétiques et lexique* : 11 *b:èris*, 12 *ward:a* (mais, en polymorphisme, 4 *gard:a*), 18-29 *m:ay* (noter que seule la forme languedocienne *m:ayré* donnerait au vers une longueur normale!).

— *Morphologie* : a) *le verbe* : 1 *byé*, 25 *fük*, 28 *füsk:èso* (?). On remarquera à ce propos qu'Aulus ne connaît pas le traitement du gascon commun F > H : la limite passe entre Bethmale et Aulus.

b) *l'article* : même polymorphisme qu'à Bethmale : art. déf. masc. sg. : 23-25 *ép p-* (25 *éxü l lòk* est ambigu; cf. Bethmale *al l:òk*); fém. sg. : 13-15-24-26-27-28-30 *(é)r(a)*. Concurrément, sont languedociens 7-7-8-12-15-16-22 *l(é)*, 1-17-23 *l(a)*. Forme problématique : 14 *r.l*. Le seul article indéfini fém. sg. est gascon : 2 *wó*.

— *Particules* : il faut sans doute interpréter comme un énonciatif le *ké* du vers 2^a; la particule *ja* (19-20-21-22-32) est caractéristique de l'Ariège gasconne (Rohlf, « *Le Gascon* », 444).

— *Prépositions* : *éxi l lók 25 (éxis)* est la forme locale. Ne peuvent être que languedociens : 4 *gard.a*, 7 *kap:èl*; comme Aulus ne connaît pas le traitement $F > H$, les mots en *f-* restent ambigus.

Il est évident que, le parler d'Aulus étant infiniment moins caractéristique des dialectes gascons montagnards que celui de Bethmale, nous avons ici beaucoup moins d'exemples permettant d'évaluer la profondeur des remaniements apportés à l'original supposé. Il faudra nous en tenir aux traits généraux.

INTERPRÉTATION DES DONNÉES.

Des considérations qui précèdent et de notre propre expérience de dialectologue, il nous est sans doute possible de tirer quelques conclusions.

Bien entendu, nous ne saurions dire si les chanteurs gascons qui nous ont fourni nos matériaux avaient eux-mêmes conscience de prendre à l'égard de ces textes une attitude déterminée : ont-ils tâché de sauvegarder l'intégrité des paroles originales, ou bien se sont-ils efforcés au contraire de traduire la pastourelle dans leur propre dialecte? Rien ne permet d'en juger : la question ne s'est certainement pas posée pour eux; le dialectologue, lui, a une conscience nette de la pluralité des parlers, et ressemblances ou différences formelles lui « sautent aux yeux ». Le paysan — du moins dans les régions que nous connaissons — ne paraît évidemment pas avoir une vue semblable; véhicule normal de la pensée, le parler de chacun ne peut se heurter à celui du voisin que lorsque l'intercompréhension devient difficile; or, la confrontation quotidienne — ou presque — des différents « patois » voisins habitue le paysan occitan à saisir les équivalences avec une grande facilité. Mais il y a ici une distinction importante à faire, vérifiée par l'expérience :

Nous avons vu combien peu — à Bethmale surtout, car le parler d'Aulus ne permet pas de conclusion nette — les formes lexicales du gascon bethmalais se sont substituées aux termes languedociens; qui a eu l'occasion de parler avec des paysans des différences séparant tel parler de tel autre a été frappé de constater que *les oppositions dialectales se réduisent pour eux aux seules différences lexicales*, ou peu

4. Remarquons l'extrême gaucherie de cette 1^{re} strophe : présent juxtaposé sans raison apparente à un imparfait, emploi du tutoiement et du vouvoiement dans la même phrase : le texte original, à supposer qu'il fût à peu près correct, a dû subir bien des remaniements et adaptations de tout ordre avant d'en arriver là! Le vers 12 a deux syllabes de trop, et nous ne parlons pas de la place des coupes..

s'en faut⁵ : « Ici, on dit « baleja », tandis qu'à X... on dit « engranhèra », « dans le Gers, ils disent « pujar », tandis qu'ici on dit « montar »; le « can » gascon et le « gos » toulousain s'opposent ainsi dans la banlieue toulousaine. La fréquente confrontation des « patois » voisins permet donc au paysan de se constituer rapidement une sorte de catalogue d'équivalences plus ou moins conscient qui rend possibles les rapports sociaux.

Il n'en est pas de même de la morphologie : formes verbales, particules, pronoms, prépositions, etc., qui ne sont que des *outils* linguistiques et ne supportent pas des significations au même titre que le lexique, *demeurent le plus souvent dans la pénombre* : aussi l'adaptation dialectale paraît-elle se faire automatiquement; seule l'allure baroque de certaines formes (cf. note 5) peut être remarquée des voisins, mais de toute façon jamais les distinctions de cet ordre n'auront l'importance des différences lexicales : c'est l'une des raisons pour lesquelles la différence entre les parlers gascons et les parlers languedociens, si nette pour le dialectologue, passe inaperçue en général chez les paysans : se limitant, outre des traits de simple « prononciation » (bèl/bèth, etc.), à des oppositions morphologiques (parfaits p. ex.), elle n'aura jamais une importance égale à celle qui oppose une « baleja » à une « engranhèra ».

Le constant *polymorphisme de l'article* complète ce tableau : élément morphologique de fréquence maxima, il prend dans les parlers pyrénéens des formes qui s'opposent si violemment à celles de la plaine (*eth/era* en face de *le/la*) que la différence ne peut passer inaperçue. Il occupera donc une position intermédiaire entre les deux catégories que nous avons distinguées : le polymorphisme remarquable de ses formes est le témoignage le plus éloquent de ce fait.

Nous ne nous permettrons pas d'interpréter davantage nos données : s'agit-il de degrés de conscience linguistique différents? Ce sont là des mots : peut-être un jour de nouvelles recherches nous donneront-elles la possibilité de serrer la réalité de plus près.

J. ALLIÈRES (Toulouse).

5. Seul un jeu de mots assez lourd, plaisanterie sans doute connue, a permis à un paysan de la Lomagne de me faire remarquer que les patois du Gers ne conjugaient pas le verbe « avoir » comme le sien : alors que la 2^e pers. du pl. du prés. ind. est à Lavit-de-Lomagne *av:èts*, on dit dans le Gers *:ats*. Ce qui permet de dire aux Gersois :

minj:ats bêu:èts k ag at t:ut sùl la t:awlo
« mangez, buvez, vous avez tout sur la table! » (*k ag ats = kag:ats*).

CORTES SINCRONICOS EN EL HABLA DE GRAUS

I

Entre los estudios dedicados a los dialectos aragoneses, son los de Saroïhandy los que tienen por vez primera carácter científico. El es, por tanto, el descubridor de las hablas vivas alto-aragonesas, aunque en el conocimiento de las mismas le precedieran Peralta, Costa o Gil Berges; sin embargo, estos autores se orientaron hacia campos estrictamente lexicográficos (Peralta, Gil Berges) o intentaron arriesgadas hipótesis, científicamente insostenibles (Costa). Por eso el nombre del investigador francés encabeza siempre las bibliografías sobre el dialecto aragonés. Sus dos *Memorias* (1897, 1900) han quedado un poco como punto de partida, pero, habitualmente, se las desconoce. Una de ellas — la segunda, relativa a Hecho y Ansó — ha sido traducida y reimpressa en dos ocasiones por la menos; la otra — sobre el habla de Graus — no se ha publicado en español, que yo sepa. A sacarla un poco del olvido me han movido varios hechos: de una parte la veneración hacia este primer trabajo científico sobre las hablas vivas altoaragonesas; de otra, ser Graus uno de los puntos que Griera incluyó en su « Atlas de Catalunya » (ALC) y que Badía empleó en alguno de sus trabajos. Esta razón puede servir para para comparar sincronías distintas de un mismo dialecto a lo largo de cincuenta años.

Antes de llevar a cabo la comparación que me he propuesto, voy a exponer esquemáticamente el estado lingüístico de Graus, según el ALC. La consideración de sus 836 mapas permite conocer un estado de lengua que podrá enfrentarse fácilmente a los datos que, en orden, nos ofreció Saroïhandy.

II

Según los materiales del ALC el habla de Graus es castellano vulgar. Sin embargo, esta masa más abundante no es absolutamente homogénea. En ella hay restos del dialecto que se habló en la localidad y en el que se entrecruzaron rasgos aragoneses y catalanes, amén otros específicamente ribagorzanos. Acaso estas supervivencias puedan valernos para caracterizar el dialecto de otro tiempo:

Sonidos: Subsiste el fonema prepalatal fricativo sordo x . La pronunciación es, pues, castallana. Las excepciones que se pueden señalar son escasísimas.

Fonética: la diptongación vocálica es la de la lengua oficial. La rareza de las excepciones es verdaderamente extraordinaria. El

tratamiento de las vocales finales es, también, castellano; en 126 mapas que tienen -o final, sólo cuatro se apartan de la norma oficial, y en ocho con -e, sólo hay dos casos de pérdida (dejo fuera de estos inventarios a los sufijos).

El consonantismo es dialectal en cuanto a conservación de F- (un 85'26 % de los ejemplos recogidos), pero no en el tratamiento de G'-, J- (seis casos castellanos, uno aragonés). Coincide con el catalán en el paso L- > ll.

Son propios de Ribagorza rasgos como pll, cll, fl (< PL-, KL-, FL-) y bl (análogo de los anteriores en posición intervocálica), aunque las excepciones (catalanas, castellanas) no son raras.

Las soluciones dialectales en los tratamientos consonánticos son muy escasas : -RR- > rd (un caso), -KT- > it (otro, frente a dos castellanos), ll (< LY, C'L). Es curioso señalar cómo en este último proceso hay casi un 50 % de soluciones castellanas y otro 50 % de aragonesas (puede anotarse algún catalanismo), pero mientras LY es, casi exclusivamente, tratado según la fonética castellana, -C'L- lo es por la aragonesa.

En cuanto a las consonantes finales, señalemos la pérdida de -r.

Morfología : en un caso se sigue la norma aragonesa de dar terminación femenina a los adjetivos de una sola.

El artículo es el castellano, aunque muy esporádicamente aparecen las formas aragonesas o, lo, es.

May una desinencia catalana, -n (< -mus), y otra aragonesa, -z < -tis.

El perfecto perifrástico es catalán, como debe serlo, también, la ausencia de diptongo en algunas formas de la flexión verbal.

El verbo *ser* sigue una conjugación original; aunque una vez se documenta una forma aragonesa (*ye*, frente a cuatro casos *e*).

Las partículas son castellanas, salvo (*en*)ta, aragonesa, y los derivados de *inde* e *ibi*, propios del oriente peninsular. Las excepciones son, también ahora, rarísimas.

La negación es catalano-aragonesa.

Los sufijos con soluciones no castellanas son muy escasos (-ELLU ofrece 18 *illo*, por 1 *iello*) y los dialectales tampoco abundan demasiado (-azo, -all(o), -e(t), como principales).

Resumen : en estos materiales (incompletos por la naturaleza de todos los atlas lingüísticos y por las especiales del ALC) aparecen unos rasgos castellanos en proporción dominante. Sobre ellos, hay otros de distinto origen :

ribagorzanos : dos (PL-, etc. > pll, etc.; verbo *ser*).

aragoneses : diez (sonido *x*, F-, -RR-, > rd, -KT- > it, -K'L- > ll, artículo, desinencia -z, preposición (*en*)ta, IBI-INDE, algunos sufijos).

catalanes : cuatro (L- > ll, -r perdida, -n perfecto perifrástico).

El inventario anterior es ejemplar, pero quiero señalar sus necesarias deficiencias : la más importante, la heterogeneidad de los datos que en

él se incluyen unos junto a otros, y el señalar como aragoneses una serie de rasgos que viven, también, en catalán; pienso no forzar la realidad al considerar el dialecto como de filiación aragonesa, basta ver los mapas del ALC y pensar cómo ha sido posible la penetración castellana por un terreno dispuesto favorablemente, gracias a la naturaleza del dialecto. Lo fundamental es el castellanismo del habla, y este de cualquier modo (rasgos aragoneses o catalano-aragoneses) no se adultera.

III

COMPARACIÓN DE LOS MATERIALES DE SAROÏHANDY Y LOS DEL ALC.

Los datos de SAROÏHANDY son de 1896; los de Griera de 1910 a 1915. En esos pocos años, el habla de Graus no ofreció notables oscilaciones. Basta cotejar los datos de ambas encuestas. Naturalmente, consigno sólo aquellos casos coincidentes en las dos sincronías que comento.

SAROÏHANDY		ALC.
Suerte de la -e en los plurales.	<i>pérdida.</i>	<i>conservación; más escasa la pérdida</i>
Tratamiento de las vocales breves acentuadas.	<i>castellano (el catalanismo es raro)</i>	<i>castellano (el catalismo es raro)</i>
Formas de los participios..	<i>-au, íu.</i>	<i>au, íu</i>
Fonemas consonánticos desconocidos por el castellano.	<i>x.</i>	<i>x; jota (más escasa)</i>
Evolución secundaria de <i>x</i> ..	<i>ix.</i>	<i>ix</i>
-LT-, -KT-.	<i>ch, i(t).</i>	<i>ch, it (más raro)</i>
J- inicial.	<i>ch.</i>	<i>castellano, ch (más escasa)</i>
Tratamiento de -LY-.	<i>ll, j.</i>	<i>j, ll (más raro)</i>
Evolución de -ELLU.	<i>-illo.</i>	<i>-illo conservación; pérdida</i>
Tratamiento de F- inicial.	<i>conservación.</i>	<i>(más rara)</i>
De L- inicial.	<i>palatalización.</i>	<i>palatalización</i>
Id. de PL-, etc.	<i>pll, etc.</i>	<i>pll, etc.</i>
La -r final en los infinitivos.	<i>se pierde.</i>	<i>se pierde</i>
Desinencia de la persona nos.	<i>-n.</i>	<i>-n</i>
Desinencia de la persona vos.	<i>-z.</i>	<i>-z</i>
Desinencia del imperfecto de indicativo.	<i>-aba, eba, iba.</i>	<i>-aba, eba, -iba</i>
El pretérito indefinido.	<i>perifrástico.</i>	<i>perifrástico</i>
Imperativo.	<i>bamone.</i>	<i>ímona</i>
Adverbios pronominales.	derivados de <i>íbi</i> e <i>inde</i>	derivados de <i>íbi</i> e <i>inde</i>
Partículas no castellanas.	<i>baix, devan, enta</i>	<i>baix, taván, enta</i>
Sufijación.	<i>-ón, -e(t).</i>	<i>-ón, -e(t)</i>

Según los datos anteriores, de 21 rasgos coincidentes en los materiales de SAROÏHANDY y el ALC, hay total equivalencia en quince de ellos (casi

un 71'5 %), mientras que en los otros seis se está realizando un proceso de castellanización (reposición de *-e* en los plurales, aspiración de la *j*, sustitución de la *ch* dialectal, pérdida de la *F-* inicial). Tiene menos valor la solución *-LY- > j* (debe ser considerada dentro del conjunto de grupos consonánticos que en castellano dan *j* y en catalán y aragonés *ll*) porque en el ALC hay más riqueza de formas originarias (*-LY-*, *-LL'G-*, *-G'L-*, *-C'L-*) de las que recoge SAROÏHANDY.

Deducir de la comparación anterior unas conclusiones definitivas, acaso no sea lícito. Habría que conocer algo tan importante como los datos personales de los sujetos empleados y ver si las diferencias podrían estar condicionadas por el sexo, la edad, la familia, la profesión, etc. etc. de los informadores. Ignorando todas estas circunstancias, podemos llegar a una conclusión de valor muy relativo : en los años que median entre 1896 y 1920, el habla de Graus, ofreció un claro proceso de castellanización en unos cuantos rasgos, que representan casi un 24 % de los elementos comparados. Es, pues, un dato más que añadir a la marcha, al parecer ininterrumpida, del dialecto en los últimos siglos.

IV

LAS ENCUESTAS DEL ALC Y LA DE A. BADÍA.

En el Primer Congreso Internacional de Pireneistas, leyó el Prof. ANTONIO BADÍA, su comunicación, *Sobre metodología de la encuesta dialectal* (publicada más tarde, Zaragoza, 1952). Ofrecía la comparación de unos materiales recogidos por él en 1944 y los frutos de varias encuestas de GRIERA, allegados treinta años antes. En los cuadros donde se establece el cotejo (págs. 15-19) hay algunas diferencias de transcripción : señalo como más importantes seis casos en los que el ALC transcribió *o* cerrada, donde BADÍA puso *o* abierta. Otros motivos son de menos importancia, o simples inadvertancias. En cuanto al léxico la separación es mucho mayor, ya que las coincidencias entre BADÍA y GRIERA son sólo un 39'5 %, en tanto las oposiciones llegan a un 60,5 %. Y lo que es más de notar : los datos de BADÍA señalan una catalanización profundísima : cuento 21 elementos orientales por sólo dos aragoneses. Es decir, viene a crearse una corriente de sentido contrario a la que tradicionalmente se nota en Ribagorza, pero, en Graus, « el sujeto utilizado, a pesar de todos las apariencias, no respondía exactamente al habla de la localidad; su peculiaridad dialectal habrá de situarse en una zona más oriental, dentro del dominio lingüístico catalán, o en la misma faja fronteriza » (BADÍA, p. 32). Las palabras recién transcritas suscitan nuevas cuestiones : la validez del vocalismo señalado (¿abertura o cerrazón de la *o* ? ¿el informador de BADÍA pronunciaba las vocales a la catalana o a la aragonesa ? ¿Y el de GRIERA ? ¿Acaso alguno de los exploradores transcribió incorrectamente ?), la peculiaridad léxica

de Graus (la de Ribagorza, según el ALC parece distar muchísimo de la regularidad), la marcha del proceso castellanizador (que viene a sustituir elementos catalanes o aragoneses), la supervivencia de hablantes de lengua catalana en la localidad (vid. lo que hace medio siglo dijo SAROIHANDY¹). De todo ello voy a tratar brevemente.

V

CONCLUSIONES GENERALES.

A lo largo de las páginas anteriores he querido ver las diferencias lingüísticas que dos cortes sincrónicos señalaban en el habla de una localidad fronteriza, Graus. Una tercera sincronía, la de 1944, no la he podido considerar por ofrecer materiales heterogéneos. Según los conocimientos históricos, el catalán en Ribagorza se bate en retirada : así se ha podido ver en la antigua documentación escrita (de valor, siempre, muy relativo), en los datos recogidos en 1896 y así lo han confirmado los materiales del ALC.

En Graus vemos el proceso histórico que se cumple en un dialecto fronterizo : de ahí su importancia. De ser válida la documentación escrita, nos encontramos ante un pueblo que va dejando poco a poco su habla antigua (de todos modos, el catalán de Graus sería de origen dialectal) para aceptar otra nueva, así se explicaría ese 30 ó 40 % de gentes que en el pueblo hablaba catalán hace cincuenta años y acaso así se podría explicar lo anómalo de los datos de A. BADÍA : por haber empleado — ¿ los hay aún ? — como sujeto a uno de los supervivientes de la lengua que se bate en retirada.

De otra parte, en esta habla local se nos plantea un nuevo problema de trascendencia : cómo se comportan los dialectos ante la lengua oficial. Así puede contemplarse, también, la sustitución de los elementos regionales por el castellano (fonética, léxico) una vez que el catalán fué suplantado por unas peculiaridades lingüísticas no orientales. Acaso el proceso de sustitución del habla comenzó por un complejo tratamiento : catalán y aragonés tienen tratamientos comunes; estos atraje-

1. Unos años después de publicar este artículo, SAROIHANDY llevó al « Primer Congrès Internacional de la Llengua Catalana » su trabajo *El català del Prineu a la ratlla d'Aragó*. Traduzco de esta comunicación una larga referencia, necesaria para aclarar las relaciones de aragonés y catalán en la región de Graus en una época más antigua : « Hemos de reconocer que la influencia castellana se hace sentir hondamente en la zona aragonesa antes hasta el Èsera y el curso inferior del Cinca. Todavía no hace tres siglos, Campo, Graus, Monzón, Albalate de Cinca eran de lengua catalana, como son ahora Zaidín y Fraga.

En Monzón y Albalate de Cinca, ya no se habla catalán. En Campo, Graus, Fonz sólo quedará un 30 ó un 40 por ciento desus moradores... » (El Congreso se celebró en Barcelona en octubre de 1906, pero les actas no se imprimieron hasta 1909. El trabajo que acabo de citar está en las págs. 331-334.)

ron a otros rasgos aragoneses específicos que sustituyeron a los catalanes correspondientes. Fué sustituido, pues, el catalán por un dialecto más próximo a él (y no se olvide la proximidad mayor todavía entre el catalán de Ribagorza y el aragonés de Ribagorza); una vez que este dialecto se asentó y aún pugnó por desplazar al antiguo, volvió a cumplirse el mismo proceso : la coincidencia de unos rasgos aragoneses y castellanos, hizo posible la penetración de otros, exclusivamente castellanos y el aragonés va siendo sustituido por un proceso de erosión.

Creo que al estudiar las hablas fronterizas, o las que un día estuvieron en la frontera, habrá que analizar la primitiva estructura lingüística del país, los dialectos geográficamente próximos, aunque de tronco distinto, que a ella se le oponen, la lengua que — como tromba — va penetrando por los caminos que el dialecto le abre. Sólo así podremos explicar estos casos de « captación lingüística ». Los datos que teníamos del habla de Graus han servido para hacérselo ver y para confirmarlo. Quedan, aún, muchos problemas por considerar : son los que conciernen a la actual sincronía, pero ellos marchan por los mismos caminos que acabo de estudiar.

Manuel ALVAR
(*Universidad de Granada*).

PRECISIONES SOBRE LAS CONCORDANCIAS LÉXICAS ENTRE GASCON Y CATALÁN*

I

INTRODUCCION.

El propósito del presente trabajo es contribuir, en primer lugar, a reforzar la teoría de la unidad lingüística pirenaica, a base de destacar los lazos léxicos que unen a sus extremos (gascón y catalán), y, luego, partiendo siempre de vocablos comunes a gascón y catalán, ensayar una discriminación de los motivos que tiene cada palabra para encontrarse en las dos hablas, motivos que, naturalmente, no son siempre los mismos; por tanto, se trata de ensayar una matización de geografía léxica en el seno de voces hoy unidas a lo largo del Pirineo. Hay que decir que la unidad pirenaica está ya bien establecida con las aportaciones de una serie de dialectólogos, que citaremos a continuación, y especialmente desde la publicación del libro de Gerhard Rohlfs sobre el gascón, en 1935¹; ya lo dijo allí su autor con frase tajante : « Dans beaucoup de faits linguistiques... on peut constater une corrélation surprenante entre le gascon et les idiomes de l'Espagne du Nord (aragonais, catalan). Surtout entre le gascon et le catalan, l'accord est beaucoup plus étroit qu'on n'a osé le croire jusqu'à présent » (p. 2). Esto es así, y es la impresión que se llevaría cualquier lector del libro, aunque no se recordase allí tan a menudo el testimonio coincidente del catalán; no obstante, y dada la comunidad general de tratamientos lingüísticos que existe entre catalán y provenzal, el acuerdo de gascón y catalán podría desorientarnos, y ya el mismo Rohlfs se vió obligado a ser muy comedido, y a restringir el valor de

* Esta comunicación al II Congreso de Estudios Pirenaicos iba adquiriendo tal extensión, que fué preciso simplificarla y reducirla, para encuadrarla en las posibilidades materiales de trabajos de esta índole. Pero, lanzados ya al estudio del tema que nos ocupa, no sabríamos renunciar a darle una forma más definitiva, de modo que la presente redacción ha de considerarse tan sólo un avance de nuestro trabajo futuro. Esto habrá de explicar algunas anomalías, como las que derivan de presentar, aquí, 50 muestras léxicas, sin ningún comentario, cuando en el capítulo III (Interpretación) aludimos a determinadas peculiaridades de esos tipos léxicos, que debieran haberse documentado antes. La versión definitiva constará de 50 breves monografías léxicas, donde estudiaremos significados, difusión, variantes, localización, etimología y bibliografía de cada uno de los vocablos que aquí comparamos entre gascón y catalán.

1. Gerhard ROHLFS : *Le gascon. Études de philologie pyrénéenne*, Halle, 1935, 190 págs. (Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie, Heft 85). Lo citamos abreviado aquí : ROHLFS : *Le gascon*.

la observación preliminar que acabamos de transcribir². Precisamente esta dificultad (separar lo que pertenezca a la unidad pirenaica de lo que pueda atribuirse a la relación habitual entre catalán y provenzal) es la que ha estimulado las presentes *Precisiones*; nos proponemos explicar las reservas con que Rohlfs presentaba las concordancias entre gascón y catalán. Será más bien iniciar un camino hacia ello, porque no cabría en el marco de una comunicación la revisión exhaustiva de todo el léxico común entre los dos romances pirenaicos; preferimos limitarnos a unos cuantos casos típicos, y aún resignarnos a caer en errores de detalle, con tal de trazar un método de trabajo que podamos aplicar ulteriormente a una labor de lexicografía comparada de conjunto. Digamos también que la aportación del catalán al conjunto de las hablas pirenaicas fué completada, después de publicarse el libro de Rohlfs, y a propósito de él, por Juan Corominas con una serie de adiciones y, en su caso, rectificaciones a ese libro³. Además de una documentada acumulación de datos precisos, que enriquecían el papel del catalán dentro de las hablas pirenaicas (papel algo negligido, ya lo hemos dicho, por el mismo Rohlfs, a causa de sus reservas sobre la afinidad catalano-provenzal), Corominas ya matizaba el alcance de las coincidencias entre gascón y catalán, según las diversidades dialectales en el seno del propio dominio catalán (de las que Rohlfs prescindía, indicando tan solo el genérico « catalán ») : así, y dentro siempre del catalán, si una coincidencia con el gascón se establecía, por ejemplo, con el valenciano, era de presumir una vía iberorrománica (aragonés, castellano) para esa coincidencia; si el catalán afectado por la relación con el gascón era pirenaico (ribagorzano, pallarés, ceretano, etc.), había que pensar en algo que explicase directamente esa relación (Valle de Arán, etc.) o, añadimos nosotros, en la unidad general léxica pirenaica que nos ocupa aquí; solamente si la coincidencia se daba entre gascón y catalán oriental o catalán común, podría atenderse a la afinidad básica catalano-provenzal para explicarla.

Los matices mencionados vienen a subrayar lo que ha sido interés principal de nuestro trabajo : la interpretación de la geografía léxica pirenaica; sabemos de antemano que nos fallarán detalles, y que, por ejemplo, nosotros daremos tal vez como aragonesa una voz que ya casi

2. « Particulièrement précieuses sont les concordances entre le gascon et l'aragonais. Quant aux concordances entre le gascon et le catalan, elles n'ont pas la même force démonstrative. En raison de la parenté naturelle qui existe entre le catalan et le provençal, nous présentons ces cas sous toutes réserves » (ROHLFS : *Le gascon*, § 87). Por esas reservas, la parte que en el libro aparece dedicada a las « Concordances entre le gascon et les idiomes de l'Espagne septentrionale » (título de la pag. 33), sustituyó prudentemente su título por el menos ambicioso de « Concordances entre le gascon et l'aragonais », que es como viene indicado en la parte superior de las páginas 33 a 41.

3. En un artículo *A propos d'un nouveau livre sur le gascon*, que citamos a continuación.

no lo es, por ser propiamente ribagorzana (aunque la hayamos recogido de dialectólogos que la llamaban aragonesa), y aún será más frecuente que ignoremos en un momento dado, por ejemplo, la forma aragonesa o la provenzal común de un tipo léxico del que nosotros hablamos como si, encontrándose en gascón y catalán, no existiese en aragonés o provenzal, etc. Pero buscamos ante todo un método de interpretación, y esto es lo que llena de manera esencial nuestra comunicación.

Desde los trabajos ya históricos de los Luchaire, Lespy, Raymond y Costa sobre gascón y aragonés, y desde las excursiones dialectológicas de J. Saroihandy por el Pirineo, la bibliografía sobre las hablas pirenaicas ha ido creciendo hasta ser hoy abrumadora. No nos hacemos eco ahora de esa rica bibliografía, porque no es éste el lugar más apropiado, pero sí quisiéramos recordar — porque los necesitaremos — los estudios de aquellos dialectólogos que se han preocupado por comparar los hechos lingüísticos del norte y del sur de la cordillera pirenaica. En este aspecto, el valor de precedente, siempre importante, corresponde al artículo de E. BOURCIEZ : *Les mots espagnols comparés aux mots gascons* (« Bulletin hispanique », III, 1901, 159 y ss.), que, de todas formas, hoy es ya anticuado, por el estado de los estudios dialectológicos en la época en que fué escrito, por las limitaciones que se impuso el autor, y por la escasez de datos de entonces⁴. Habían de pasar muchos años hasta que empezase la recogida exhaustiva, y con riguroso criterio científico, del léxico pirenaico desde un punto de vista global : dentro de esta dimensión, los trabajos de llamada escuela de Hamburgo son esenciales, empezando por los de su fundador, FRITZ KRÜGER : *Sach- und Wortkundliches vom Wasser in den Pyrenäen*, « Volkstum und Kultur der Romanen » (= VKR), II, 139-243; *Worfeln und Verwandtes in den Pyrenäen*, « Miscelánea filológica dedicada a D. A. M^a Alcover », Palma de Mallorca, 1932, pp. 509-524; *Mittelmeerdändisch-römisches Kulturerbe in Südfrankreich*, « Sache, Ort und Wort » [Miscelánea Jakob Jud], Zurich, 1943, pp. 339-363, y especialmente *Die Hochpyrenäen*, en distintas partes : A — *Landschaften, Haus und Hof*, en dos tomos : I — Hamburgo, 1936, 238 pags., y II — Hamburgo, 1938, 400 pags.; B — *Hirtenkultur*, Hamburgo, 1935, 102 pags. (= VKR) VIII, 1935, 1-102); C — *Ländliche Arbeit*, en dos tomos : I — *Transport und Transportgeräte*, Barcelona, 1936, 204 pp. (= « Butlletí de Dialectologia Catalana », XXIII, 1935, 39-240), y II — *Getreide, Heuernte, Bienenwohnung, Wein- und Oelbereitung*, Hamburg, 1939, 225 pp. (= VKR, VIII, 1935, 210-328). De la escuela de Krüger merecen citarse aquí dos trabajos : WERNER BERGMANN : *Studien zur volkstümlichen Kultur im Grenzgebiet von Hocharagon und Navarra*, Hamburgo, 1934, y R. WILMES : *Der Hausrat im Hocharagonischen Bauernhause*

4. Véase ROHLFS : *Le gascon*, § 86

- des Valle de Vió, VKR, X, 1937, 213-246, traducido al español : *El mobiliario de la casa rústica alto-aragonesa del Valle de Vió*, « Archivo de Filología Aragonesa », II, 1947, 181-224. Los trabajos de F. Krüger y de su escuela son fundamentales, y ofrecen una riqueza de léxico pirenaico antes insospechada. Pero su misma abundancia de materiales hace difícil su utilización en un ensayo de las características del presente, y, aún reconociendo su valor esencial para una recapitulación total de las relaciones léxicas pirenaicas, a nosotros había de sernos ahora más útil una visión comparada y de conjunto de las hablas del Pirineo, que afortunadamente ya existe : en 1935 aparece el fundamental libro de ROHLFS : *Le gascon* (cit. in extenso antes, nota 1), en donde se establecen las pervivencias léxicas del prerromano hispánico en Gascuña, las áreas geográfico-léxicas de vocablos pirenaicos en relación con iberorrománico y galorrománico, y los puntos esenciales de la gramática histórica del gascón, teniendo en cuenta constantemente la persistente unidad que enlaza los romances del Pirineo, mediante las oportunas referencias a esos romances⁵; este libro suministra los términos utilizados en nuestra comunicación. Sobre el libro de G. Rohlfs, publicó JOAN COROMINES : *A propos d'un nouveau livre sur le gascon*, « Vox Romanica », II, 1937, 147-169 y 447-465, artículo ya aludido antes, en el cual, además de destacar la importancia del libro de Rohlfs, se valora convenientemente el papel del catalán entre los romances del Pirineo. Aún antes que el libro de Rohlfs, se había publicado el del mismo JUAN COROMINAS : *Vocabulario aranés*, Tesis doctoral, Barcelona, 1931, 119 págs., con referencias al gascón general y especialmente del sudeste. No podemos olvidar aquí el trabajo de ALWIN KUHN : *Der Hocharagonesische Dialekt*, « Revue de Linguistique Romane », XI, 1935, 1-312, en el cual, pese a su atención circunscrita al dominio aragonés (del que es un excelente trabajo de conjunto), se atiende de manera regular a los tratamientos gascones ultrapirenaicos. Orientándose decididamente hacia la comparación del léxico a ambos lados del Pirineo y a la fijación de su etimología, publicó ALWIN KUHN : *Der lateinische Wortschatz zwischen Garonne und Ebro*, « Zeitschrift für romanische Philologie », LVII, 1937, 326-365, donde el autor se preocupa por establecer las grandes relaciones de geografía léxica en la Romania entera, a la vez que valora los distintos orígenes de las voces en la distribución de sinónimos. Por la misma época se publicó el importante libro de W. D. ELCOCK : *De quelques affinités phonétiques entre l'ara-*

5. Antes había publicado Gerhard Rohlfs otros trabajos de dialectología vasco-románica y gascona, que hacían esperar el libro de conjunto de 1935. Entre otros citemos los siguientes : *Baskische Reliktwörter im Pyrenäengebiet*, « Zeitschrift für romanische Philologie », XLVII, 1927, 394-408, y *Beiträge zur Kenntnis der Pyrenäenmundarten*, « Revue de Linguistique Romane », VII, 1931, 119-169; este trabajo ha sido traducido al español y publicado recientemente : *Los sufijos en los dialectos pirenaicos*, « Pirineos », n.º 19-22, 1951, 467-526.

gonais et le béarnais, París, 1938, 226 págs. + 29 mapas, concebido también dentro de la consideración simultánea de las dos vertientes pirenaicas, pero atento a unos temas de fonética que resultan muy alejados de un trabajo lexicológico como el presente. Al mismo investigador se debe el planteamiento y primer estudio de un interesante problema de léxico pirenaico; nos referimos al artículo de W. D. ELCOCK : *The enigma of the lizard in Aragonese dialect*, « The modern Language Review », XXXV, 1940, 483-493, que fué completado y discutido por JUAN COROMINAS : *Los nombres de la lagartija y del lagarto en los Pirineos*, « Revista de Filología Hispánica », V, 1943, 1-20. Aunque trata esencialmente de una zona delimitada del dominio aragonés, nos interesa el libro de MANUEL ALVAR : *El habla del Campo de Jaca*, Salamanca, 1948, 276 págs. + 57 ilustraciones + 9 mapas, y nos interesa precisamente porque, en la fijación de los fenómenos jacetanos, se hace eco de su proyección en el fondo común pirenaico. Preocupado por el problema de la sub-agrupación románica del catalán, publicó V. GARCÍA DE DIEGO : *El catalán, habla hispánica pirenaica*, « Boletim de Filologia », XI, 1950 (= « Miscelánea de filología, literatura e história cultural à memória de Francisco Adolfo Coelho, 1847-1919 », II), 55-60, donde el autor hace ver concordancias entre las hablas del Pirineo. En el mismo año 1950 se celebró el I Congreso Internacional de Estudios Pirenaicos (San Sebastián), en cuya sección de filología fueron estudiadas 14 comunicaciones en relación con las hablas pirenaicas; de ellas nos interesan ahora, desde nuestro punto de vista de la unidad léxica del Pirineo, las dos siguientes : ALWIN KUHN : *El aragonés, idioma pirenaico*, Zaragoza, 1950, 19 págs. (y también « Actas del Primer Congreso Internacional de Estudios Pirenaicos », Zaragoza, 1952, tomo VII, 65-79), y GERHARD ROHLFS : *La importancia del gascón en los estudios de los idiomas hispánicos*, Zaragoza, 1952, 19 págs. (y también « Actas... », cit., 83-97). En el VII Congreso Internacional de Lingüística Románica (Barcelona, Abril de 1953), fué expuesta la ponencia de GERHARD ROHLFS : *Concordancias entre catalán y gascón*⁶, que, si trata de sus paralelismos en el seno de la unidad pirenaica, se limita a aspectos gramaticales (fonética, morfología, sintaxis), que no recogemos en el presente trabajo. En este año 1954 ha aparecido el libro de MANUEL ALVAR : *El dialecto aragonés*, Madrid 1954, 403 págs., excelente trabajo de conjunto sobre el dialecto, y que tiene en cuenta por igual, y en una estructura constantemente sistemática, tanto los estados antiguos del dialecto, como sus resultados actuales en el habla viva moderna⁷.

6. El texto definitivo de esta ponencia se encuentra en prensa, dentro de las actas y memorias del mencionado Congreso. Pero se publicó un resumen en *VII Congreso Internacional de Lingüística Románica, Universidad de Barcelona, 7-10 abril de 1953, tomo I : Programas*, publ. por A. BADÍA, A. GRIERA, F. UDINA, Barcelona, 1953, 93-95.

7. En este mismo verano de 1954, pocas semanas antes del presente Congreso de Estudios Pirenaicos, ha aparecido el volumen I del *Atlas Linguistique et Ethnographique de la Gascogne*, par Jean SÉGUY (y siete colabo-

II

LA UNIDAD LEXICA PIRENAICA.

De los materiales publicados por Rohlfs y demás dialectólogos pireneistas citados, podríamos extraer largas listas de coincidencias de gascón y catalán en una misma base léxica y con significado idéntico o muy afín : en seguida nos saldrían, como hemos podido comprobar, varios centenares de tipos léxicos coincidentes. No obstante, nuestra labor carecería entonces de novedad y el valor de la comparación con el catalán se tendría que aceptar siempre con las reservas con que ya nos lo presentaba Rohlfs hace veinte años. Por esta razón hemos ido seleccionando, de todos esos materiales, aquellas voces que, encontrándose documentadas en los dos romances mencionados (y muchas veces también en aragonés), sean más propiamente pirenaicas, en el sentido de que sus áreas geográficas no se extiendan lejos del Pirineo; así normalmente hemos prescindido tanto de términos que se hallan también en castellano común, como de los que se extienden por el dominio provenzal general⁸; esta última exclusión era indispensable, si queríamos superar la nota de timidez que, desde Rohlfs, se nos imponía a todos al considerar un vocablo catalán (y, por ello, muchas veces afín o igual al provenzal correspondiente). De esta suerte, las posibilidades de comparación del léxico pirenaico se reducen, cuantitativamente, hasta lo increíble, pero por lo menos así tenemos la doble seguridad, por un lado, de que son voces por lo común pirenaicas, casi exclusivamente pirenaicas (atestiguadas en dos y hasta en tres romances de ambas vertientes de la cordillera), y, por otro lado, de que en ellas no nos podrá engañar la habitual afinidad entre catalán y provenzal. Y si así se nos reducen mucho las voces susceptibles de comparación, todavía las hemos limitado más nosotros, a fin de encuadrarlas, simplemente como muestras, dentro de las posibilidades materiales de una comunicación. Presentamos, pues, a continuación, 50 muestras lexicográficas del Pirineo que reúnen las condiciones explicadas; por su carácter, nuestra comparación viene a demostrar de una manera absoluta, y ya

radores principales), Toulouse, 1954, 219 mapas, formando parte del *Nouvel Atlas Linguistique de la France* dirigido por Albert DAUZAT; lo utilizaremos debidamente en la reelaboración ampliada de esta comunicación que anunciamos en la nota preliminar.

8. Decimos normalmente, lo cual permite que en algunos casos nos fijemos en vocablos que pertenecen a zonas más extensas de iberorrománico o de galorrománico, por ejemplo : esp. *manera* (num. 32), *árganas* (num. 26), prov. *aujám* (num. 33), *anouilh* (num. 36), etc.; pero en todos estos casos lo hacemos para destacar determinados rasgos (morfológicos, semánticos, etc.) que convienen, por lo menos preferentemente, al núcleo pirenaico. Por otra parte incluimos aquellas voces que pertenecen a hablas ya pirenaicas : así Alava, Ariège, etc.

sin reservas ni timideces, la unidad de los romances del Pirineo : el acuerdo entre gascón y catalán se da sin otro título que el de « romances pirenaicos », y ello se demuestra tanto por el testimonio aragonés (cuando se da, y ello ocurre en la mayor parte de casos), como por la exclusión del testimonio provenzal (por cuanto prescindimos de los casos en que éste podría actuar de palabra-puente). Publicamos a continuación las tablas de comparación⁹, distribuyendo el léxico comparado según los orígenes y extensiones geográficas, y hasta siguiendo el mismo orden que ya estableció el propio Rohlf¹⁰, aunque alterándolo, en ocasiones, según el citado artículo de J. Corominas.

Nº	Gascon	Aragonés	Catalán	Párrafo de ROHLFS : <i>Le Gascon</i>	Significado (solo orientador)
a) <i>Pervivencias prerromanas</i>					
1	abayou	anayón	abajó	8 ..	'fruto del arándano'
2	abardo	talabardo	abarset	9 ..	'rhododendron'
3	gavet	—	gabert, naret	16 ..	'rhododendron'
4	yourdou	chordón	jordó	26 ..	'frambuesa'
5	isart	sarrio	isart	31 ..	'gamuza'
6	santagnero	sargantana	sargantana	37 ..	'lagartija'
7	cascarros	cascarrias	cascarres	42 ..	'cagarruta'
8	chisclou	cisción	xiscló	43 ..	'animal con los testículos defectuosos'
9	segalh	segallo	segall	51 ..	'cabrito'
10	mugo	buga	boga	63 ..	'límite'
11	quer	—	quer	65 ..	'roca'

b) *Concordancias pirenaicas*

12	aragnou	arañon	aranyó	90 ..	'endrina'
13	arremugà	remugar	remugar	91 ..	'rumiar'
14	besourt	bixordo	besurp	96 ..	'serbal'
15	brenà	berendar	berenar	99 ..	'merendar'
16	brulh	—	brull	101-A.	'requesón'
17	burgué	borguil	borguil	102 ..	'montón de paja'
18	carràs	carrazo	carràs	103 ..	'algo arracimado'
19	counyesto	cuñestra	congesta	105 ..	'nieve amontonada'
20	erc	—	erc	108 ..	'cabra montés'
21	lio	lenera	llenasca	122 ..	'bloque de piedra lisa'
22	payqueso	paniquesa	paniquella	129 ..	'comadreja'
23	endosto	entosta	antosta	176 ..	'cobertizo de paja'
24	pleto	pleta	pleta	327 ..	'vallado'

9. Cuando hay varias formas del mismo tipo léxico en un mismo dominio, escogemos arbitrariamente la primera que se nos presenta (que suele ser la primera que trae ROHLFS : *Le gascon*), a menos que, por otra razón cualquiera, nos interese destacar una forma determinada.

10. Véase, por ejemplo, el índice de ROHLFS : *Le gascon*, p. VII.

c) Voces iberorrománicas

25	aplegar.	aplegar.	aplegar.	143	..	'recoger'
26	arios.	[esp.árganas].	àrguens.	145	..	'aparato formado por dos cuévanos'
27	aubós.	abozo.	aubó, ubó.	151	..	'asfodelo'
28	bascà.	bascar.	bascar.	155	..	'inquietar'
29	la.	lar.	llar.	192	..	'hogar'
30	loc.	—	lloca.	198	..	'demasiado maduro'
31	parbou.	—	pàrvul.	208	..	'niño pequeño muerto'

d) Voces galorrománicas

32	mano.	[esp.mañera].	mana.	46	..	'hembra estéril'
33	aujam.	—	aviram.	95	..	'aves de corral'
34	blincà.	—	vinclar, blincar.	101	..	'curvar'
35	grero.	—	granera.	113	..	'escoba'
36	anouh.	anollo.	anoll.	230	..	'buey de un año'
37	coum.	como.	cóm.	259	..	'abrevadero de madera'
38	losso.	loza.	llossa.	277	..	'cucharón'

e) Términos pirenaicos raros

39	arrou.	—	urró.	339	..	'gramínea montañesa'
40	carrasclo.	—	carrasca.	339	..	'perdiz blanca'
41	cay.	—	cai.	339	..	'garfio de madera'
42	croussà.	—	gronçar.	339	..	'mecer'
43	gaujen.	—	gusim, businy.	339	..	'viga maestra'
44	grign.	—	grim.	339	..	'manejo de trigo'
45	ja.	—	ginella.	339	..	'puerta de un seto'
46	salhey.	salieto.	salit.	339	..	'sauce'
47	soubalhà.	—	xugallar.	339	..	'esquilar las ovejas entre las patas traseras'
48	tarté.	tartera.	tartera.	339	..	'montón de piedras'
49	touo.	toba.	tou, tovanc.	339	..	'barranco'
50	trouat.	—	tronat.	339	..	'desván'

III

INTERPRETACION.

a) Valor del testimonio aragonés.

En la mayor parte de los casos examinados hay, junto a la coincidencia entre gascón y catalán, el testimonio también coincidente del aragonés (o español pirenaico, como en el núm. 2). Partiendo concretamente de las 50 muestras léxicas presentadas antes, se encuentran vocablos aragoneses, cerrando el circuito pirenaico de gascón a catalán, en 30 casos, es decir, en el 60 % del total de las muestras. Son los números 1 (arag. *anayón*), 2 (esp. pir. *talabardo*), 4 (arag. *chordón*), 5 (arag. *sarrío*), 6 (arag. *sargantano*), 7 (arag. *cascarrias*), 8 (arag. *cisclón*), 9 (arag. *segallo*), 10 (arag. *buga*), 12 (arag. *arañón*), 13 (arag. *remugar*), 14 (arag. *bixordó*), 15 (arag. *berendar*), 17 (arag. *borguñl*), 18 (arag. *carrazo*), 19 (arag. *cuñestra*), 21 (arag. *lenera*), 22 (arag.

paniquesa), 23 (arag. *entosta*), 24 (arag. *pleta*), 25 (arag. *aplegar*), 27 (arag. *abozo*), 28 (arag. *bascar*), 29 (arag. *lar*), 36 (arag. *anollo*), 37 (arag. *como*), 38 (arag. *loza*), 46 (arag. *salieta*), 48 (arag. *tartera*), 49 (arag. *toba*)¹¹.

Se nos puede ocurrir examinar qué proporción guardan las coincidencias aragonesas con los cinco grupos léxicos en que hemos dividido las 50 muestras : a) pervivencias prerromanas : núms. 1-11; b) concordancias pirenaicas : núms. 12-24); c) voces iberorrománicas: núms. 25-31; d) voces galorrománicas : núms 32-38; e) términos pirenaicos raros : núms. 39-50. Pues bien, las proporciones del léxico aragonés son las que previamente se nos antojarían como más naturales. Veámoslo.

a) En el primer grupo (pervivencias prerromanas, núms. 1-11), sobre 11 casos, hay 9 con aragonés (núms. 1, 2, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10), es decir, hay muchos términos representados en aragonés, lo cual es natural si tenemos en cuenta que todo el dominio aragonés está hondamente impregnado de rasgos prerromanos : recuérdense, como ejemplos de muestra, los trabajos de Manuel Alvar en que gran parte del léxico dialectal se interpreta a través del vasco¹², o la extensión del topónimo Javier, que llega hasta el alto Cinca¹³, etc.

b) En el segundo grupo (concordancias pirenaicas, núms. 12-24), sobre 13 casos, hay 11 con aragonés (núms. 12, 13, 14, 15, 17, 18, 19, 21, 22, 23, 24), o sea que hay también muchos términos aragoneses; es, como antes, muy natural : Rohlfs ya partía, precisamente, de las relaciones léxicas entre gascón y aragonés, aun antes que entre gascón y catalán (recuérdese lo dicho antes, nota 2).

c) En el tercer grupo (voces iberorrománicas, núms. 25-31), sobre 7 casos, hay 5 con aragonés (núms. 25, 27, 28, 29, 31)¹⁴, es decir, la mayoría de voces tiene representación en aragonés, lo cual sigue siendo muy natural, tratándose de voces precisamente iberorrománicas; y todavía, si apuramos el examen, vemos que los dos casos que se quedan

11. Añádanse el número 3 (gasc. *gavet*, cat. *gabet-naret*), tal vez en relación con el español, y el 31 (gasc. *pàrbou*, cat. *pàrvul*), que es término muy general (tanto en iberorrománico como en galorrománico), y que ha de incluir forzosamente al aragonés.

12. *Palabras y cosas en la Aezcoa*, « Pirineos », III, 1947, n.º 5-6, 93 pags; *El habla de Oroz-Betelu*, « Revista de Dialectología y Tradiciones Populares », III, 1947, 447-490; *Voces prerromanas en la toponimia pirenaica*, « Homenaje a Don Julio de Urquijo », III, S. Sebastián, 1950, pags. 7-15.

13. R. MENÉNDEZ PIDAL : « *Javier-Chabarrí* », dos dialectos ibéricos, en « Toponimia prerrománica hispana », Madrid, 1952, pags. 233-250; publicado antes en « *Emerita* », XVI, 1948, 1-13, y en « *Actas de la Primera Reunión de Toponimia Pirenaica* », Zaragoza, 1949, pp. 1-10.

14. En rigor son sólo 4 los casos con aragonés : num. 25, 27, 28, 29; pero, como ya hemos hecho ver antes (nota 11), el num. 31 (derivados de *PARVULUS*) es un término muy general en la Romania, y ha de incluir al aragonés dentro de su extensión, y por eso lo consideramos perteneciente a este romance, ni que sea de manera tácita.

sin testimonio aragonés son el num. 26 (gasc. *àrios*, cat. *àrguens*), que tiene, empero, el sinónimo cast. *árganas* (que puede implicar, a su vez, idéntica forma para el aragonés), y el num. 30 (gasc. *loc*, cat. *lloca*), en expresiones como el gasc. *uo pero loco*, cat. *una pera lloca*), curioso caso de coincidencia entre ambos romances, en una acepción tan concreta, pero no nos sorprendería verificar un día que en alguna parte del dominio aragonés existe una locución idéntica.

d) En el cuarto grupo (voces galorrománicas, nums. 32-38), sobre 7 casos, hay solo 3 con aragonés (nums. 36, 37, 38)¹⁵, es decir, hay pocos términos aragoneses; aunque la proporción tenga ahora sentido opuesto a las examinadas hasta aquí, la seguimos encontrando natural, dada la filiación general galorrománica de estas voces. Es de notar, sin embargo, que, a pesar de que falta el testimonio aragonés, las concordancias no se dan del gascón al catalán común y oriental, sino que predominan las coincidencias con el catalán pirenaico u occidental¹⁶.

e) En el quinto grupo (términos pirenaicos raros, nums. 39-50), sobre 12 casos, hay solo 3 con aragonés (nums. 46, 48, 49) y uno dudoso (núm. 43), o sea que hay pocos términos aragoneses representados; tendremos que encontrarlo también natural, si recordamos que Rohlfis consideraba casi todos esos términos como únicos en gascón, y el hecho de que ahora dispongamos de unos complementos muy pormenorizados de catalán (gracias al citado artículo de Juan Corominas), aunque no excluya la posibilidad de disponer un día de materiales aragoneses tan pormenorizados como los catalanes, de momento desequilibra las proporciones provocando la mencionada rareza del testimonio aragonés en el presente grupo, de léxico pirenaico raro.

b) Comentario a las « Voces galorrománicas ».

Como decíamos en el epígrafe anterior, la presencia del aragonés viene a asegurarnos la condición de « pirenaico », aplicable, pués, por lo menos a los 30 tipos léxicos para los cuales podíamos aducir ejemplos aragoneses de coincidencia. Así, aun en los casos de voces que presenten difusión preferente al norte del Pirineo, no hay ninguna necesidad de recurrir a la afinidad general catalano-provenzal, si se encuentran enlazadas, entre gascón y catalán, a través del aragonés. Este sería el caso de los números 36 (gasc. *anouilh*, arag. *anollo*, cat. *anoll*), 37 (gasc. *coum*, arag. *como*, cat. *cóm*), y 38 (gasc. *losso*, arag. *loza*, cat. *llossa*), que pertenecen al cuarto grupo (voces galorrománicas, nums. 32-38) de nuestras muestras, y que, por, tanto, siendo de filiación

15. Y aun es posible que los tres testimonios aragoneses tengan que reducirse a 2 solos, ya que el num. 36 (arag. *anollo*), podría también ser un préstamo gascón o catalán; en cambio, comp. el esp. *mañera* (num 32).

16. Es lo que decimos más abajo, en el epígrafe d de la presente interpretación, donde nos fijaremos en el carácter de los términos catalanes comparados.

extra-hispánica, hubieran podido inclinarnos a aceptar la tesis de que la relación léxica entre gascón y catalán que presuponen, descansa en el parentesco general de provenzal y catalán. Pero, incluso en estos casos, y de acuerdo con lo dicho, no nos parece que esa relación entre gascón y catalán deba explicarse por otro camino que por el de su carácter pirenaico. No se interprete esto como negación de la filiación galorrománica de las tres voces mencionadas, que nos parece evidente; es más, recuérdese que en el epígrafe anterior justificábamos la escasez de testimonios aragoneses en este grupo (son únicamente tres, los tres que vamos a comentar ahora), precisamente por ser de léxico galorrománico. Son voces galorrománicas, cierto; pero no es menos cierto que son totalmente pirenaicas, como se ve por su existencia hasta en aragonés en los tres casos que destacamos : números 36 (arag. *anollo*), 37 (arag. *como*) y 38 (arag. *loza*). Ahora bien, si nos interesa tanto comentar estas tres palabras, es porque, a pesar de gravitar en la órbita del léxico galorrománico, hasta tal punto poseen determinados rasgos específicamente pirenaicos, que los consideramos suficientes para concluir que, incluso aquí, la relación entre gascón y catalán no ha de partir de aquella afinidad general catalano-provenzal, sino directamente entre ellos, a través del aragonés. Effectivamente, además de la citada existencia en aragonés de las tres palabras, ténganse en cuenta algunos hechos que aíslan, una vez más, el grupo pirenaico :

1) para el núm. 36 (gasc. *anouh*, arag. *anollo*, cat. *anoll*) : a) esta voz tiene una gran difusión en galorrománico (y aún se extiende más), pero en la forma presentada es voz esencialmente pirenaica, mientras que en el resto de Francia predomina en derivación; b) su existencia en catalán pirenaico tan sólo, o por lo menos de manera predominante; c) la existencia del cast. *añojo* 'becerro o cordero de un año cumplido', que confirma, por el lado meridional, una geografía tan extensa que rebasa, comprendiéndola dentro de sí, la zona pirenaica estricta¹⁷.

2) para el núm. 37 (gasc. *coum*, arag. *como*, cat. *cóm*.) : a) la geografía dialectal catalana, que sitúa la voz *cóm* predominantemente en el Pireneo; b) la existencia del cast. *combo* 'tronco o piedra grande sobre que se asientan las cubas', que también completa, con exceso, y por el sur, la localización pirenaica de la palabra.

3) para el núm. 38 (gasc. *losso*, arag. *loza*, cat. *llossa*) : a) el hecho de que el cat. *llossa* sea popular y dialectal, frente al catalán común, que prefiere otras soluciones (*cullera*, *cullera de servir*, *cullera gran*, *cullerot*), incluso castellanizantes (*cutxaró* y *cutxaron*), y de que sea un término preferentemente septentrional en el dominio catalán; b) el

17. En contra, reconozcamos la posibilidad de que el arag. *anollo* sea un préstamo, catalán o gascón, como decíamos antes (nota 15); pero el préstamo a una habla pirenaica, como es el aragonés, ¿no puede venir a reforzar, precisamente, lo dicho antes, que una de las vías de relación y difusión de la palabra es pirenaica?

hecho de que uno de los tres focos de mayor vitalidad de la palabra, en los dialectos modernos franceses, sea el picardo (*louche*), tan alejado, geográficamente, de las hablas occitanas.

Los hechos lingüísticos que acabamos de aducir, parecen confirmar que, aún tratándose, en los tres casos, de voces galorrománicas, presentan decididamente una faceta pirenaica que explica de manera suficiente su existencia y relación en los tres romances del Pirineo.

c) *Ausencia del testimonio aragonés*

Cuando el circuito léxico de una palabra, entre gascón y catalán, venía a cerrarse mediante el correspondiente término aragonés (casos estudiados en los epígrafes anteriores), resultaba evidente el carácter pirenaico de aquella palabra. Acabamos de ver como, incluso en casos de voces de filiación galorrománica, la existencia del testimonio aragonés, viene a señalar tales caracteres específicos, que todos y cada uno de ellos ponen de manifiesto el « pireneísmo » de esas voces.

Pero ¿qué ocurre cuando carecemos del testimonio aragonés? Vamos a verlo. Pero antes justifiquemos el título de este epígrafe, aclarando qué entendemos por ausencia del aragonés¹⁸ : el aragonés que, en sus inicios, es un dialecto muy importante en la península ibérica (con más peso que el castellano arcaico en lo literario, cultural, demográfico, etc.), tan importante como el leonés primitivo, decae gradualmente después, como consecuencia de la victoriosa expansión del castellano que arrinconaba los antiguos dialectos, limitándolos a sus reductos montañosos; según esto, no se debiera hablar de la ausencia del dialecto aragonés en un conjunto de hablas, ya que, por ser circunstancias extrínsecas a él las que han determinado su decadencia, lingüísticamente siempre podremos considerar que un rasgo fonético o un tipo léxico, si no existen hoy, por lo menos han existido un día u otro : no ha de hablarse, pues, de ausencias que se refieran al estado actual del dialecto, empobrecido ocasionalmente. Pero si atendemos, no a una razón lingüística en sí, sino a los propósitos del presente trabajo, entonces creemos que podemos hablar con toda razón de las ausencias de aragonés : se trata de saber si las concordancias entre gascón y catalán se deben a la afinidad general que hay entre catalán y provenzal, o a su cualidad de idiomas pirenaicos; así, natural es que apelemos al testimonio del aragonés : cuando tenemos la suerte de que el aragonés haya conservado el mismo tipo léxico que documentamos en gascón y catalán, ello nos demuestra que se trata de una voz pirenaica; cuando, por desgracia, el aragonés ha sucumbido a influencias exteriores (sobre todo a la fuerza expansiva

18. Aquí hemos ampliado ligeramente el texto de nuestra comunicación, para corresponder a la intervención del Prof. Gerhard Rohlfs en el Congreso, a propósito del papel del aragonés en el conjunto de las hablas pirenaicas, intervención que mucho agradecemos.

del castellano), y no ha podido conservar ese tipo léxico común a gascón y a catalán, entonces hemos de probar su « pireneísmo » por otros caminos. En nuestra expresión « ausencia del testimonio aragonés » no ha de verse más que lo dicho, sin que pretendamos en ningún momento que las palabras así aludidas no hayan existido en épocas anteriores en este dialecto.

Examinemos, pues, qué ocurre cuando no disponemos de ese testimonio aragonés. En primer lugar, recordemos que están en minoría los casos sin testimonio aragonés, unos 20, que constituyen solo el 40 % del total de las muestras de léxico pirenaico que antes hemos presentado. Los 20 casos sin aragonés son los núms. 3 (gasc. *gavet*, cat. *gabèt*, *naret*), 11 (gasc. *quer*, cat. *quer*), 16 (gasc. *brulh*, cat. *brull*), 20 (gasc. *erc.*, cat. *erc*), 26 (gasc. *arios*, cat. *àrguens*), 30 (gasc. *loc*, cat. *lloca*), 31 (gasc. *parbou*, cat. *pàrvul*), 32 (gasc. *mano*, cat. *mana*), 33 (gasc. *aujám*, cat. *aviram*), 34 (gasc. *blincà*, cat. *vinclar*, *blincar*), 35 (gasc. *grero*, cat. *gramera*), 39 (gasc. *arrou*, cat. *urró*), 40 (gasc. *carrasclò*, cat. *carrasca*), 41 (gasc. *cay*, cat. *cai*), 42 (gasc. *croussà*, cat. *gronçar*), 43 (gasc. *gaujen*, cat. *gusim*, *businy*), 44 (gasc. *grign*, cat. *grim*), 45 (gasc. *ja*, cat. *ginella*), 47 (gasc. *soubalhà*, cat. *xugallar*), 50 (gasc. *trouat*, cat. *tront*).

Miremos ahora (paralelamente a lo que hemos hecho antes con las coincidencias aragonesas), qué proporción guardan los casos de ausencia del testimonio aragonés con los cinco grupos de nuestras 50 muestras léxicas pirenaicas. Dado que las proporciones serán ahora las mismas que antes (aunque en sentido opuesto), podemos abreviar mucho : a) en el primer grupo (pervivencias prerromanas, núms. 1-11), sobre 11 casos, falta el aragonés en 2 ocasiones (núms. 3, 11) : por tanto, hay pocas ausencias aragonesas; b) en el segundo grupo (concordancias pirenaicas, núms. 12-24), sobre 13 casos, falta el aragonés dos veces (núms. 16, 20) : igualmente pocas ausencias aragonesas; c) en el tercer grupo (voces iberorrománicas, núms. 25-31), sobre 7 casos, falta el aragonés también dos veces (núms. 26, 30)¹⁹ : seguimos con pocas ausencias de aragonés; d) en el cuarto grupo (voces galorrománicas, núms. 32-38), sobre 7 casos, falta el aragonés por lo menos en 4 ocasiones (núms. 32, 33, 34, 35)²⁰ : por tanto, hay muchas ausencias aragonesas; e) en el quinto grupo (términos pirenaicos raros, núms. 39-50), sobre 12 casos, falta el aragonés 9 veces (núms. 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 47, 50) : en consecuencia, hay muchas ausencias aragonesas. Antes, al tratar del porcentaje de las coincidencias aragonesas, hemos encontrado *naturales* sus proporciones, y creemos haber justificado nuestros asertos; pues bien, si naturales eran las proporciones de las

19. Sobre el num. 31, comp. lo dicho antes, nota 14; comp., además, en el num. 26, el esp. *árganas*.

20. Sobre el num. 36, comp. lo dicho antes, nota 15; para el num. 32 añádase el esp. *mañera*, también nota 15.

coincidencias de aragonés, forzoso es que encontremos también naturales las presentes proporciones de los casos en que falla el testimonio aragonés, y por eso no insistiremos en ello. En cambio, quisiéramos apurar nuestro comentario sobre los grupos cuarto (voces galorrománicas) y quinto (términos pirenaicos raros), porque son los grupos en que el testimonio aragonés falta en mayor proporción, y queremos valorar debidamente esas ausencias, de cara a nuestras conclusiones sobre la relación léxica entre gascón y catalán.

En el cuarto grupo presentábamos, como se ha visto, 7 muestras de voces galorrománicas (num. 32-38). La circunstancia de que sean tipos léxicos galorrománicos justifica, ya lo hemos dicho, que haya pocas veces el testimonio aragonés (solo 3 casos, sobre 7), y, además, parece abonar *a priori* la opinión de que, por lo menos aquí, la relación entre gascón y catalán haya de explicarse a través del parentesco general que existe entre provenzal y catalán. Ahora bien, ya antes hemos visto que, con el testimonio del aragonés, y sin negar el galorromanismo de las voces presentadas, la relación entre gascón y catalán se daba exclusivamente a título de léxico pirenaico. Cuando carecemos de ese testimonio del aragonés, las 7 muestras de términos galorrománicos se reducen a 4 (num. 32, 33, 34, 35)²¹; entonces, la primera impresión que uno tiene es que, fallando el aragonés, desaparece aquello que aseguraba el carácter pirenaico de las palabras comparadas, y uno se siente mejor dispuesto a admitir que la relación de gascón a catalán se ha de basar, en estos cuatro casos concretos, en la afinidad catalano-provenzal. Pero, incluso ahora, hay que distinguir todavía, ya que aún no es siempre obligada esta explicación para los mencionadas 4 muestras; distingamos, pues, dentro de ellas : a) hay dos términos esencialmente pirenaicos : el núm. 32 (gasc. *mano*, cat. *mana*), voz muy difundida en las hablas gasconas y en catalán rural, y muy afín al vasco *mando* (difusiones que justifican el esp. *manera*, de modo que en una forma u otra habrá de encontrarse esta voz en aragonés) y el num. 35 (gasc. *grèro*, cat. *gramera*), de localización ultrapirenaica bastante determinada²², y que en catalán pervive en las hablas occidentales (y pirenaicas occidentales) en oposición al común *escombra*; b) los otros dos términos tienen mayor difusión geográfica, rebasando lo estrictamente pirenaico y oponiéndose, en ocasiones, a la solución típica del Pirineo : el num. 33 (gasc. *avjàm*, cat. *aviram*), que por un lado se extiende mucho por el Sur de Francia, y por el otro es término del catalán oriental y común, y se opone precisamente a otros tipos

21. Aunque el esp. *manera* (num. 32) ha de implicar la existencia del término aragonés correspondiente.

22. « En Gascogne le mot est limité à la région limitrophe du Pays de Foix. Son vrai domaine est constitué par la partie sud-ouest du Languedoc (Ariège, Aude) » (ROHLFS, *Le gascon*, § 113).

léxicos de zonas pirenaicas (como *gallinam*, *polalla*, *feram*, y sólo tiene *aviram* el rosellonés, que puede ser, por tanto, el puente hacia provenzal común), y el num. 34 (gasc. *blincà*, cat. *vinclar*, *blincar*), que tiene amplia geografía en el Sur de Francia, y que pertenece también al catalán común. Sin duda, tan sólo para estos dos últimos casos (nums. 33, 34) será necesario recurrir a la afinidad general entre catalán y provenzal, para justificar la relación que une a gascón y catalán; en los otros dos (nums. 32, 35) (y no hablemos de los casos en que hay aragonés, nums. 36, 37, 38, ya comentados suficientemente), basta, para su interpretación, el carácter de términos pirenaicos. En la mayor parte de casos, por tanto, no hay casi más que « pireneísmo » léxico, y así vemos que pesa muy poco el argumento del parentesco catalano-provenzal, aún en el cuarto grupo de muestras (voces galorrománicas).

En el quinto grupo, hemos presentado, antes, 12 muestras de términos pirenaicos raros (nums. 39-50). Sólo se encuentran coincidencias aragonesas en tres ocasiones (nums. 46, 48, 49), de modo que el testimonio del aragonés falla en la mayor parte de casos; ya antes hemos explicado por qué disponemos de varios paralelos catalanes para unos tipos léxicos que Rohlf consideraba, en muchas ocasiones, como únicos en gascón. Al encontrarnos sin testimonio aragonés, podríamos inclinarnos, como antes, a explicar esa relación de gascón a catalán a través de la afinidad catalano-provenzal tantas veces citada; pero no olvidemos que eran voces casi únicas en gascón, y, por tanto, poco difundidas en su propio dominio, arrinconadas en los repliegues de su orografía montañesa, y de ello se desprende sin lugar a dudas su carácter exclusivamente pirenaico. Así es, en efecto, y se comprueba porque (como diremos en el epígrafe siguiente de esta interpretación), casi todos los términos catalanes comparados del quinto grupo (nums. 39-50), son, a su vez, dentro del catalán, sólo pirenaicos; únicamente se habrá de exceptuar tal vez el num. 42 (gasc. *croussà*, cat. *gronçar*), afín a otras soluciones dialectales catalanas no pirenaicas (y aún al cat. com. *gronçar*), pero término típico de Pallars²³. Aunque algunos de los términos pirenaicos raros que manejamos en los nums. 39-50 tengan, por el Sur de Francia, una difusión algo mayor, y ya no exclusivamente pirenaica, la naturaleza de los términos catalanes obliga, sin embargo, a considerar también aquí, como base de la relación entre gascón y catalán, su carácter de léxico pirenaico, y no la afinidad general catalano-provenzal.

23. También son típicamente pirenaicas las tres muestras de términos pirenaicos raros en que hay constancia de la coincidencia aragonesa (nums 46, 48, 49); exceptúese solamente el num. 48 (gasc. *tarre*, arag. *tartera*, cat. *tartera*), por ser *tartera* voz del catalán común, pero, aun así, hay que considerarla pirenaica por su significado, de modo que es voz del Pirineo por su origen, luego difundida por la lengua general.

d) *Carácter de los términos catalanes comparados*

La naturaleza de los términos catalanes comparados constituye, se puede decir, el meollo de la cuestión. De una manera previa podemos establecer que si las voces catalanas presentadas aquí perteneciesen en bloque al catalán central (o a la lengua literaria, que casi es decir lo mismo), cabría pensar en la afinidad general catalano-provenzal como justificante de la coincidencia entre gascón y catalán. Pero ocurre lo contrario, ya que gran parte del léxico catalán aducido es pirenaico, o, si no, es preferentemente occidental o tiene una relación de significado con la alta montaña, o pertenece al vocabulario más bien rural. Esta circunstancia nos obliga a atribuir, también desde este punto de vista, las coincidencias léxicas entre gascón y catalán a su carácter de vocabulario pirenaico, y no (en su conjunto) a aquella afinidad general tantas veces citada.

Son voces exclusiva o predominantemente pirenaicas las siguientes : num. 1 (*abajó*, en el Rosellón, y *nabiu* y otras formas en el Pirineo, del Pallars a Ribes), num. 2 (*abarsset* y otras formas, del Pallars a la Cerdaña), num. 3 (*gabets* en Nuria), num. 4 (*jordó*, en el Alto Ter), num. 11 (top. *Queralbs*, *Queralt*, los únicos testimonios de esta voz son topónimos, y estos se encuentran más bien en el Pirineo), num. 14 (*besurp* y otras formas, en Pallars y Ribagorza), num. 17 (*borguil*, en el occidente del Pirineo catalán), num. 18 (*carràs*, que, a pesar de ser bastante general en catalán, tiene la acepción dicha en Conflent y Andorra), num. 20 (*erc*, en Ribagorza), num. 21 (*llenasca* y otras formas, sobre todo en Pallars y Ribagorza), num. 22 (*paniquella* en el Pallars), num. 23 (*antosta*, preferentemente pirenaico, aunque con otras acepciones sea más general, sobre todo por el catalán occidental), num. 26 (*àrguens*, del Pirineo occidental y mucho más extendido en las hablas de catalán occidental), num. 36 (*anoll*, general en el Pirineo), num. 37 (*cóm*, preferentemente pirenaico, aunque también se encuentre en catalán occidental), num. 38 (*llossa*, preferentemente septentrional, aunque muy extendido como término rural), num. 39 (*urró*, en Setcases, al norte de Camprodón), num. 40 (*carrasca*, en el Pallars), num. 41 (*cai*, en Ribagorza), num. 42 (*gronçar*, típica de Pallars, pero término afin a otras soluciones dialectales e incluso al común *gronxar*), num. 43 (*gusim*, preferentemente pirenaico, pero algo más extendido en las hablas rurales), num. 44 (*grim*, en el Pallars), num. 45 (*ginella* y otras formas, en el Pirineo, por lo menos en el Pallars y Valle de Ribes), num. 46 (*salít*, en la Cerdaña), num. 47 (*xugallar*, en el rosellonés de Colliure), num. 49 (*tou*, *tovanc*, en Solsona) y num. 50 (*tronat*, en el Pallars, y, siempre dentro de las hablas occidentales, pero mucho más al sur, en Castellón). Pertenecen al catalán común, pero con una significación en íntima relación con la alta montaña (es decir, con el Pirineo) los nums. 5 (*isart*), 19 (*congesta*), 24 (*pleta*), y 48 (*tartera*),

todos ellos términos originariamente sólo pirenaicos, y luego generalizados por distintas circunstancias.

Otras veces, el léxico catalán aducido aquí para la comparación con el gascón tiene su localización en los dialectos y hablas occidentales del dominio, o se encuentra por doquier (sobre todo en el Principado) pero siempre en medios y hablas rurales. Son los nums. 8 (*cisclo*, localizado en Calaceite), 9 (*segall*, rural general), 10 (boga, que, como prolongación de una geografía pirenaica aragonesa, se encuentra todavía en Lérida), 16 (*brull*, en las comarcas de Castellón), 31 (*párvul*, rural y también por tierras de Castellón), 32 (*mana*, rural), y 35 (*granera*, general en las hablas occidentales)²⁴.

En cambio, pertenecen en general a la lengua literaria, o común, las siguientes voces : nums. 6 (*sargantana*, que, por cierto, tiene otras denominaciones típicamente pirenaicas), 7 (*cascarres*), 12 (*aranyó*), 13 (*remugar*), 15 (*berenar*), 25 (*aplegar*), 28 (*bascar*)²⁵, 29 (*llar*), 30 (*lloca*), 33 (*aviram*) y 34 (*vinclar*, *blincar*). Añadamos el num. 27 (gasc. *aubós*, mall. *aubó*), donde la comparación del gascón no encuentra otro paralelo catalán que un término mallorquín : la relación entre pirenaico (gascón, aragonés) y mallorquín sería muy rara, si nouviésemos en cuenta que se trata de una palabra iberorrománica, cuyas pervivencias modernas registramos en esos dos extremos.

Resumiendo, las cincuenta muestras estudiadas aquí, se descomponen, en cuanto a la naturaleza de sus representantes catalanes, en la siguiente forma : 27 con localización pirenaica (exclusiva o predominante), 4 con localización general (pero con significado pirenaico), 7 que se encuentran en catalán occidental o en medios rurales, y únicamente 12 pertenecientes al catalán común o lengua literaria. En suma : 38 casos que se orientan hacia la relación directa con los demás romances del Pirineo, y sólo 12 que podrían hacer pensar en la relación entre gascón y catalán a través de la afinidad general catalano-provenzal.

24. Añádanse a los vocablos señalados aquellos otros que, citados anteriormente como pirenaicos, tienen, no obstante, una mayor difusión, sea en catalán occidental, sea en las hablas rurales, y que son los siguientes : 17 (*borguil*, con extensión occidental), 18 (*carràs*, típico rural, que, por el sur, llega hasta Tarragona, etc.), 23 (*antosta*, con más extensión, tanto en occidental como en rural), 26 (*àrguens*, muy extendido por el catalán occidental), 37 (*cóm*, además de pirenaico, occidental), 38 (*llossa*, de localización septentrional, y además rural), 43 (*gusim*, pirenaico y rural) y 50 (*tronat*, pallarés y de tierras de Castellón); recordemos aquí también que, aunque la lengua común y literaria registra *aplegar* (num. 25) y *llar* (num. 29), se trata de dos palabras que se usan en medios occidentales o rurales la primera (sustituída en Barcelona por *recollir*), y en los ambientes rurales la segunda, que es donde existe la *llar* o la *llar de foc*, si bien este término es el único que se usa aun en las ciudades, que carecen de semejante medio de cocer y calentar.

25. Esta palabra, como en aragonés, se encuentra en especial en catalán antiguo, por lo menos con esta significación, y por eso la insertamos entre los casos de lengua literaria; los significados modernos tienen, empero, relación evidente con el de 'inquietar(se)..'.

IV

CONCLUSIONES

1 — El examen de 50 muestras léxicas del Pirineo nos confirma la unidad del vocabulario pirenaico, ya sospechada por los primeros pireneístas, y establecida más recientemente por diferentes dialectólogos (Rohlf's, Kuhn, Corominas, etc.).

2 — El gascón y el catalán presentan abundantísimos casos de coincidencia en el léxico, pero siempre nos sugiere la posibilidad de que haya que atribuir esa coincidencia a la afinidad general catalano-provenzal (Rohlf's).

3 — Cuando registramos, junto a la coincidencia léxica de gascón y catalán, el testimonio también coincidente del aragonés, ello refuerza el carácter predominantemente pirenaico de aquella relación.

4 — Las coincidencias de la relación gascón-catalán con el aragonés predominan, como es natural, en los grupos léxicos de pervivencias prerromanas, concordancias pirenaicas y voces iberorrománicas.

5 — En cambio, las ausencias del aragonés en la relación gascón-catalán predominan en los grupos léxicos de voces galorrománicas y términos pirenaicos raros; en el primero es natural, dada la filiación extra-hispánica de sus palabras, y, en el segundo, también es natural, porque nos falta, de varias zonas aragonesas, acopio de materiales detallados.

6 — En el grupo léxico de voces galorrománicas, es donde cabría esperar, como obligada, la atribución de las concordancias de gascón y catalán al parentesco general que existe entre provenzal y catalán; pero, aunque en unos pocos casos tenga que ser ésta precisamente la explicación de tales concordancias, lo más corriente es que se trate de voces esencialmente pirenaicas.

7 — En el grupo léxico de términos pirenaicos raros, donde predominan igualmente los casos de ausencia del testimonio aragonés, tampoco podemos aceptar la explicación de las concordancias de gascón y catalán más que por una vía exclusivamente pirenaica, dada la localización de casi todos esos términos en hablas de alta montaña.

8 — El estudio de los términos catalanes comparados en nuestras 50 muestras lexicográficas, confirma su localización preferentemente pirenaica u occidental dentro de los dialectos catalanes, y en oposición, por tanto, al catalán común u oriental.

9 — Por tanto, las concordancias léxicas entre gascón y catalán han de explicarse en general directamente a través del Pirineo, como manifestación de la unidad lingüística y léxica pirenaica, y no (si exceptuamos unos pocos casos) como reflejo del conocido parentesco general que existe entre provenzal y catalán.

Antonio BADÍA-MARGARIT
(*Universidad de Barcelona*).

LE PRÉFIXE RE- DANS LA TOPONYMIE PYRÉNÉENNE

La question de la formation des mots en aragonais a déjà donné lieu à quelques études approfondies de la part de nos collègues pyrénéistes (MM. Rohlfs, Kuhn, Alvar, etc.). Ces études, pourtant, ont porté presque exclusivement sur le suffixe. Or, il va sans dire que c'est le suffixe qui offre la plus grande variété de formes, qui se prête le mieux aux commentaires; cependant, il existe un préfixe, — tout au moins un —, qui mérite d'être signalé, car on le rencontre assez fréquemment dans les toponymes, et parfois dans des circonstances où sa valeur est discutable. Il s'agit d'un *re-* qui doit correspondre au RE- latin.

Il est bien entendu que plusieurs des exemples recueillis ne sont que de simples postverbaux, où le *re-* du substantif est nettement dû à une idée de répétition contenue dans le verbe. C'est ainsi qu'on explique *Remolino* (*ecclesiam de Remolino*, cité par M. García Blanco, *Actas de la Primera Reunión de Toponimia Pirenaica*, p. 134), nom qui est d'ailleurs purement castillan. De même, *restaño*, cité par M. Manuel Alvar comme nom d'un champ à Villanúa (*Toponimia del Alto Valle del Río Aragón*, p. 43), doit être tiré du verbe *restañar*. En parcourant ma propre collection, je peux ajouter à ces cas non douteux *relimpio*, nom d'un champ à Yebea.

Cependant, à côté de ces exemples il y en a d'autres où toute origine verbale semble faire défaut. Voici à Bergua le nom d'une source, ainsi que d'un secteur de montagne : *rematrices*¹. Or, l'emploi en aragonais du mot latin MATRICEM pour désigner une source, emploi assez curieux en soi, est déjà établi. Dans la langue courante on connaît *matriquera* (< MATRICARIA), dont le sens purement physiologique persiste toujours; à Linás de Broto, — nom qui rappelle les anciennes cultures de lin (*linares*) —, se trouve un champ *matricaba*, et à Torla un autre, *matricapón* : ici la base est évidemment un latin vulgaire MATRICA. Si la valeur des éléments suffixaux dans ces dernières formes n'est pas très claire, on peut aussi se demander pourquoi, dans *rematrices*, le mot *matriz* serait précédé du préfixe.

Une autre source, à Tella, s'appelle *la rebezuala*, nom qui semble être identique à celui d'un champ à Ascaso, *a rebozuala*. Or, M. Manuel Alvar (op. cit., p. 57) a relevé un lieu-dit *Bozuelo*, qu'il cite en regard d'un texte latin : *Et in billa quae dicitur botiolu* (Documentos de Ramiro, I, p. 39, 1042). Ce serait, d'après lui, un dérivé de PUTEUM, avec sonorisation du *p* initial. Cet étymon conviendrait très bien à expliquer les

1. Pour faciliter l'impression, dans tous les toponymes cités, j'ai transposé en orthographe castillane ma notation phonétique.

noms *rebezueta* et *rebozuala*, le changement de genre étant dû sans doute à l'apposition avec *fuenta*; mais encore une fois, pourquoi ce *re-* initial ?

Les dérivés de *PETRA* se retrouvent un peu partout dans le Haut-Aragon, avec une grande variété de suffixes : par exemple, *o petruto* (Aísa), *los petrones* (Jasa), *fuen de petré* (Ansó), *petriza* (Panticosa), *as petrosas* (Cámpol), *a petrera* (Angüés). A Torla, j'ai relevé *repe-truso*. Il est d'ailleurs vraisemblable que la forme *rupiatra* (Yeba), que j'ai cherché à expliquer en y voyant l'influence du latin *RUPES*, est tout simplement une corruption de *repiatra*.

Le latin *MONTEM*, devenu *monde* dans le parler courant, est naturellement bien représenté dans la toponymie. C'est ainsi qu'on trouve à Sercué *mondoto*, à Ayerbe *mondó*; à Aragüés del Puerto un certain secteur de montagne porte le nom de *remondón*.

Au-dessus de Sallent, bien haut dans la montagne, se trouve un lac dans lequel se jette une belle cascade. C'est le lac *respomuso* : ce nom, serait-il autre chose que *espumoso*, avec le préfixe *re-* ?²

Étant donné la présence en aragonais des articles *ro* et *ra*, on est tenté de prime abord de chercher dans le préfixe en question un rapport avec le démonstratif latin, de se demander même s'il pourrait s'agir d'une survivance directe de *ILLE*. Mais cela est peu vraisemblable. En réalité, c'est bien plutôt un emploi du *re-* latin, qui d'ailleurs n'est nullement limité à l'Aragon. M. Menéndez Pidal nous pourvoit de quelques exemples provenant de différentes régions de l'Espagne. C'est ainsi qu'il cite, à propos du passage de *f* en *h*, un toponyme *Rehoyo*, et qu'il écrit comme suit : « Este *Rehoyo*, derivado de *FOVEUM por FOVEA, es nombre geográfico usual en Santander, Segovia, Avila, etc. » (*Orígenes del Español*, 3^e éd., p. 211). Dans un autre endroit, là où il s'occupe de la diphtongaison de *ò*, nous lisons : « *Recuenco*, dos veces » ; il est question cette fois d'un texte castillan de 1065 (op. cit., p. 117). Donc, *Rehoyo* en regard de *hoyo*, *hoya*, et *Recuenco* en regard de *cuenca*. Sur la valeur du préfixe le maître se tait. On peut difficilement supposer l'existence antérieure de verbes tels que **rehoyar* ou **reconcar*, d'où seraient tirés de nouveaux postverbaux, — encore moins un **rematricar* ! On ne peut chercher non plus à rattacher ce *re-* à celui qui s'emploie couramment en castillan, avec une valeur affective, dans les

2. Parmi d'autres exemples possibles, mais d'origine douteuse, on pourrait retenir *returiallas*, à Berroy, *raconiles*, à Gésera, *fuenta la rebechor*, à Tella, *remullón*, à Osia et aussi à Barbastro, *refogonaç*, à Lasieso, *reatro*, à Sobás; et que penser de *rebonboner*, nom d'une maison à Agüero ?

Avec *reclusa* (Ansó) on peut comparer la *clusa* (Estadilla), mais dans ce cas il faudrait évidemment tenir compte de l'adjectif latin *RECLUSUS*. Je laisse de côté également le nom du hameau de *Revilla*, près de Tella, Menéndez Pidal ayant trouvé comme forme médiévale d'un autre *Revilla* un dérivé de *RIPA*, *ribiella* (*Orígenes del Español*, 3^e éd., p. 59, cf. aussi *Revillagodos*); que le latin *RIPELLA* soit devenu *Revilla* dans le Haut-Aragon, cela semble peu probable, mais sans doute s'agit-il d'une importation, comme il arrive souvent dans le cas des noms de localité.

jurons, ou parfois pour ajouter à la force d'une simple épithète (*rebueno*, *resucio*, etc.). Il semblerait plutôt que le vrai postverbal ait servi dans ces cas d'analogie, des mots tels que *relimpio* et *restaño* ayant donné lieu à d'autres comme *rehoyo* et *recuenco*, ainsi qu'aux toponymes aragonais que nous avons mis en cause. L'idée de répétition contenue dans le verbe s'est ainsi appliquée à des substantifs : après une *cuenca* vient un *recuenco*, après un *matriz* un *rematriz*, après un *mondón* un *remondón*.

Pour celui qui est habitué au français un simple postverbal qui serait l'équivalent, par exemple, de *rebord* ou de *repli*, n'a rien d'extraordinaire; mais des mots espagnols correspondant à *re-montagne* ou à *re-vallon* semblent plutôt étranges. Je ne trouve que le mot *recoïn* qui ait l'air d'offrir à première vue une formation comparable, et réflexion faite, bien que Littré nous dise 'renforcement de *coin* par la particule *re*' je suis tenté de voir dans ce cas un terme technique tiré de l'ancien français *recoignier*³. D'autre part, dans les lieux-dits que j'ai recueillis sur le versant nord des Pyrénées il n'y a pas d'exemples probants où le préfixe s'est attaché à des mots dépourvus de tout sens verbal. En Espagne, si je ne me trompe, c'est un procédé qui doit remonter au moyen âge, et dont les vestiges ne sont guère conservés que dans la toponymie.

W. D. ELCOCK
(Université de Londres).

3 L'ancien français connaît aussi *reaoust*, qui semble être calqué sur *regain*.

F LATINE ET H ASPIRÉE BASQUE

On sait qu'en espagnol et en gascon l'*f* latine a le plus souvent abouti à une *h*, encore aspirée aujourd'hui dans la plus grande partie de la Gascogne, et muette dans la prononciation castillane normale actuelle, bien que survivant dans la prononciation populaire de certaines régions. Pour expliquer cette réduction de l'*f* à une aspiration, on a supposé un substrat commun aux anciennes langues de l'Aquitaine et de la Castille, et à l'appui de cette hypothèse on a signalé que le basque aurait possédé autrefois une *h* aspirée, qui aurait existé même dans les dialectes transpyrénéens, ceux-ci l'ayant perdue par la suite alors que les dialectes cispyrénéens la conservaient. Lors de la latinisation des régions romanes voisines du Pays basque, les indigènes pour rendre l'*f* latine auraient eu recours à celui des sons de leur langue qui était le plus voisin, c'est-à-dire précisément à l'*h*.

Pour vérifier ce que vaut cette hypothèse, il importe d'examiner comment la question de l'*h* se comporte en basque.

Dans une inscription latine ancienne trouvée à la Madeleine, près de Tardets, un mot indigène présente deux fois la lettre *h*. A en juger par ce mot, on pourrait admettre qu'à l'époque romaine un son *h* existait dans la langue parlée en Soule. Toutefois il n'est pas absolument certain que cette langue soit l'ancêtre du souletin actuel, car d'après certains indices il est fort possible que vers le cinquième ou le sixième siècle le Pays basque français se soit trouvé complètement latinisé, et que la langue basque n'y ait été importée que plus tard, à la suite des invasions venues d'Espagne à partir de la fin du VI^e siècle. Quoi qu'il en soit, à supposer que l'*h* ait existé en basque à l'époque romaine, elle avait disparu par la suite, car les considérations que nous allons exposer donnent tout lieu de penser que si les dialectes labourdin, bas-navarrais et souletin possèdent aujourd'hui une *h* aspirée, elle n'est pas la conservation d'un état de choses maintenu sans interruption depuis l'Antiquité, mais un son épenthétique qui a pris naissance à une date relativement tardive. Sans doute, en général, lorsque pour une langue donnée un dialecte comporte le son *h* tandis qu'un autre ne le connaît pas, c'est que celui-ci l'a perdu. Mais la phonétique basque présente souvent des particularités déconcertantes au premier abord. Or il semble bien que dans les dialectes basques qui possèdent aujourd'hui le son *h*, celui-ci y est purement épenthétique. Et les raisons suivantes tendent à le démontrer.

Tout d'abord, il semble que si l'*h* actuelle, dans les dialectes cispyrénéens, était la conservation d'un état de choses commun autrefois à l'ensemble du domaine euskarien, il devrait y avoir entre le souletin,

le bas-navarrais et le labourdin une certaine unité quant à la présence ou à l'absence de l'*h*. Or ces trois dialectes sont à cet égard en très fréquent désaccord. Pour ne citer que des exemples tirés de mots très usuels, on notera que le mot *ur* « eau », qui n'a pas d'*h* en labourdin et en bas-navarrais, devient *hur* en souletin; à *on* « bon », du labourdin et du bas-navarrais, correspond *hun* en souletin; inversement le mot *ari* « occupé à faire, en train de » n'a pas d'*h* en souletin, mais se présente sous un type *hari* dans les deux autres dialectes. Dans l'intérieur d'un même dialecte il y a des divergences suivant les régions : la forme verbale *hiz* « tu es » présente, aux environs de Tardets, une variante *iz*, inconnue à Esquiule; le mixain présente *heuskara* « langue basque » en face du bas-navarrais et labourdin *eskvara* et du souletin *ÿskara* (réduction d'un plus ancien *euskara*, comme l'indique le fait que *u* est passé à *ÿ* bien que suivi d'une *s*).

D'autre part, des mots empruntés à l'espagnol au temps où il possédait une *h* aspirée n'ont pas conservé cette *h* en basque, et inversement des mots espagnols ou gascons qui n'ont pas d'*h* initiale en ont pris une dans nos trois dialectes. Le mot *ondo*, si usuel en basque, avec des acceptions qui peuvent toutes se ramener au sens primitif de « fond », représente l'espagnol *hondo* dont l'*h* était aspirée autrefois. Il est possible que le basque *orma* vienne directement du latin *forma* par l'intermédiaire d'un stade *borma* : le *b* initial tombe facilement en basque devant *o*, comme le montre le souletin *ollo* et le bas-navarrais et labourdin *oilo* « poule », de l'espagnol *pollo*, par l'intermédiaire d'un stade *bollo*. Mais si, au contraire, *orma* vient directement de l'espagnol *horma*, ce sera un autre exemple de suppression d'une *h* initiale dans l'emprunt. Inversement, dans le souletin *hun*, précédemment cité, l'*h* ne peut être que prothétique si ce mot, sous sa forme labourdine et bas-navarraise *on*, n'est, comme tout invite à le penser, qu'un emprunt à l'ancien gascon *bon*, avec perte du *b* initial devant *o*. Le radical *hauta* du verbe labourdin et bas-navarrais signifiant « choisir », remonte au latin *optare*, apparemment par l'intermédiaire d'une ancienne forme gasconne *autar*, le changement de *o* initial en *au* étant un fait propre à une partie des dialectes occitans, notamment au gascon. L'*h* du verbe basque est donc, ici encore, de nature prothétique.

Le groupe initial *ar*, surtout quand l'*r* était forte ou suivie d'une autre consonne, paraît avoir été particulièrement propre à provoquer une prothèse de ce genre. Le gascon *arroque* « roche » est devenu *harroka* en bas-navarrais et en labourdin. Sans doute on pourrait penser ici à une réaction analogique de *harri* « pierre »; mais on trouve la même *h* prothétique dans le bas-navarrais *harmario* « armoire », de l'espagnol *armario*; et il a existé aussi *harmanda*, de l'espagnol *hermandad*, où l'*h* est un luxe orthographique et n'a jamais été prononcée, la forme primitive étant *ermandad*.

On a pensé que dans *harri* « pierre » l'*h* pouvait être le résidu d'une consonne initiale, et l'on a fait des rapprochements avec des mots de

diverses langues anciennes. Mais à supposer que le basque *harri* ait présenté primitivement à l'initiale une consonne autre que *h*, celle-ci ne peut en être la survivance. Tout nous invite, en effet, à voir dans cette *h* un élément prothétique. Les noms propres conservent souvent, on le sait, un état phonétique plus ancien que celui de la langue contemporaine. Or le mot *harri* se présente sans *h* dans la toponymie. Près de Montory il existe une montagne appelée en basque *Arguibel*, ce qui signifie « dos de pierre », nom qui convient fort bien à cette montagne : vue de la région de Tardets elle dessine très exactement la silhouette d'un animal assis et vu de côté. Il n'y a pas d'*h* non plus dans *Archuri*, nom labourdin et bas-navarrais de la montagne appelée en espagnol *Peña de plata* ou *Peñaplata*. De même *arpe* « grotte, caverne » est évidemment un composé de *arri* + *pe*, et signifie littéralement « dessous de roche ». On notera enfin que si la deuxième personne du singulier, dans les formes verbales, présente souvent une *h* initiale, celle-ci fait généralement défaut à l'impératif, et précisément l'impératif en basque a souvent un aspect plus archaïque que le reste de la conjugaison ; pour certains verbes, tombés en désuétude, il subsiste même parfois seul.

D'autre part, nous avons noté plus haut que dans la région de Tardets, à côté de *hiz* « tu es » il existe une autre forme *iz* employée notamment après les futurs en *-ko* ; exemple : *eroriko-iz*, « tu vas tomber » ; (dans la prononciation courante *eoikóiz*).

Nous ne rechercherons pas ici les causes qui ont pu amener les épen-thèses d'*h* dans les dialectes où elles se sont produites ; elles sont dues apparemment à des causes multiples : certaines consonnes, *l*, *n*, *ñ*, *r* douce et *r* forte ont souvent développé une *h* devant la voyelle suivante.

Beaucoup d'*h* initiales paraissent dues à des causes de phonétique syntaxique. Enfin les *h* intervocaliques semblent nées du désir inconscient de détruire l'hiatus : lorsque dans les églises de village, les chanteurs exécutent des vocalises, des *h* viennent souvent s'intercaler entre les diverses notes chantées sur une même syllabe ; ainsi un mot tel que *meam*, avec six notes sur la première syllabe et deux sur la seconde, sera souvent prononcé *mehehehehehe-haham*.

On a toutefois signalé des *h* dans des textes du Pays basque espagnol. Certaines d'entre elles n'ont visiblement d'autre valeur que celle d'un signe diacritique. Il en est ainsi quand une *h* initiale est suivie d'un *u*, par exemple dans le nom propre *Huarte*. D'après les habitudes orthographiques qui ont été pratiquées jusque vers la fin du deuxième tiers du XVII^e siècle dans les pays qui faisaient usage de l'alphabet latin, à l'initiale on employait toujours *v* au lieu de *u*, quelle que fût la prononciation. On a donc écrit *Huarte*, car autrement il aurait fallu écrire *Varte*, et il en serait résulté une incertitude quant à la manière d'interpréter ce *v* initial. Comme on le voit, cette *h* est du même ordre que celle qui s'est ajoutée à l'initiale des mots français *huit*, *hûtre*, *huis*, *huissier*, qu'autrement il aurait fallu écrire *vit*, *vistre*, *vis*, *vissier* ; (l'*h*

des mots espagnols *hueso*, *huele*, *huésped*, *huerta*, etc. n'a pas non plus d'autre origine).

Mais dans les mots basques cités par Menéndez Pidal (*Orígenes del español*, édition de 1929, page 228) et où une *h* initiale est suivie d'une voyelle autre que *u*, elle ne peut évidemment avoir la valeur d'un simple signe diacritique. Sans doute, dans les derniers siècles du moyen âge, les scribes ont souvent écrit des *h* superflues, surtout lorsqu'ils y étaient incités par des analogies de pure forme : le groupe *tho* des mots *Thomas* et *Bartholomæus* a amené des graphies comme *thorus* pour *torus*, et *Rothomagus* substitué à un plus ancien *Rotomagus*. Il est donc possible que quelques-unes des graphies par *h* qu'a relevées Menéndez Pidal soient de simples fantaisies de scribes. Mais d'autres peuvent avoir une valeur réelle, étant donné surtout que parfois au lieu de *h* on trouve *f*, signe de l'aspiration en ancien espagnol et en ancien gascon. Il faudra en conclure que lorsque dans les dialectes cispyrénéens l'aspiration a pris naissance, une tendance analogue a pu exister de l'autre côté des Pyrénées; seulement elle n'y a pas prospéré, et les graphies en question sont apparemment un vestige de cette tendance. Il faut noter que le pèlerin allemand Arnold von Harff, qui traversa la Navarre entre 1490 et 1495, transcrit avec une *h* initiale le nom de la rivière *Arga*. Sans doute les transcriptions de ce voyageur laissent souvent à désirer, mais dans le cas particulier, étant donné que le son de *h* est usuel en allemand, il n'a pas dû se tromper en croyant entendre une aspiration initiale dans le mot *harga*, et ici il est probable encore que nous avons un indice d'une tendance ayant existé dans un dialecte transpyrénéen mais n'ayant pas prospéré.

En résumé, il est vraisemblable que le basque, pendant une partie du moyen âge ne possédait pas d'*h* aspirée. Mais en eût-il possédé une, il est douteux qu'il l'eût considérée comme le moyen de rendre le plus approximativement possible l'*f* latine. Ce qui a poussé des linguistes à croire à une déformation de ce genre dès le début, c'est le fait que le basque paraît avoir ignoré autrefois le son de *f*, bien qu'il y soit très courant aujourd'hui, et que même il se soit développé spontanément des *f* dans quelques variétés dialectales, par transformation d'autres phonèmes, dans des mots purement basques.

Que le basque ait ignoré anciennement le son de *f*, cela paraît tout à fait vraisemblable; mais si les indigènes des régions voisines eussent participé à cette même répugnance pour *f*, ils auraient dû, semble-t-il, se comporter comme les Basques eux-mêmes pour le traitement de l'*f* latine. Or il n'en est rien : alors qu'en Castille et en Gascogne l'*f* s'est réduite à un simple souffle, en basque l'*f* des mots latins empruntés dès l'antiquité a été traitée tout autrement; en position initiale (en dehors des dérivés à préfixe) l'*f* latine était presque toujours initiale; en basque elle a abouti à *b*. Ex. : FICU > *biku*; FAGU > *bago*; FIRME (pour FIRMU) > *berme*. Pour quiconque est au courant de la phonétique basque, il est facile de reconstituer ce qui s'est passé. En basque l'*f* latine a d'abord

donné *p*. Mais à une époque que faute de documents on ne peut préciser au juste les occlusives orales sourdes se sont sonorisées en position initiale; *p* initial est ainsi devenu *b*. Ce changement s'est opéré, bien entendu, non seulement dans les mots purement basques, mais aussi dans les mots d'emprunt tirés du latin à date ancienne, et dans ceux empruntés plus récemment à l'espagnol, au gascon, et même, cas beaucoup plus rare, à l'ancien français. Une fois que cette loi de sonorisation des occlusives sourdes initiales n'a plus été vivante, une influence romane (les bilingues et même les trilingues sont très nombreux au Pays basque) a très souvent fait rétablir soit la sourde pure et simple, soit la sourde aspirée (dans les variétés dialectales qui en possèdent une). Ainsi, à côté des formes basques normales *bake* < PACE, *bike* < PICE, on trouve dans quelques variétés dialectales les réfections *pake* et *pike*. De même, à côté de *biku*, cité plus haut, il existe une variante *piku*; et à côté de *bago* « hêtre », on trouve *pago* et *phago*, et même d'ailleurs *fago*. Bien entendu il y a eu souvent aussi des hypercorrections. Ainsi le français *bonet*, pris au sens de « béret », a donné *ponet* et *phonet*.

De tout ceci, il résulte que le basque ne confirme pas, à notre avis, l'hypothèse suivant laquelle les indigènes de la Castille et de la Gascogne, pour rendre l'*f* latine, auraient eu recours directement au son de *h* aspirée.

Il semble d'ailleurs qu'au début, en territoire castillan et en territoire gascon, l'*f* latine se soit comportée comme dans la plupart des dialectes romans : c'est en effet à un son de *v* qu'elle avait abouti lorsqu'en position intervocalique elle s'est sonorisée : cf. espagnol *cuévano*, du latin COPHANU; ancien castillan et ancien gascon *devesa*, du latin DEFE(N)SA. Nous nous permettons de renvoyer le lecteur à ce que nous disons à ce sujet dans notre *Grammaire historique élémentaire de la langue espagnole*, pp. 189-194. On admet généralement que l'*f* latine était bilabiale; or un son de ce genre peut évoluer dans deux sens différents : il peut devenir labio-dental, et c'est le traitement qui a été le plus général dans le domaine roman; mais il peut aussi se réduire à *h*. On peut s'étonner, à première vue, que le gascon, pour le traitement de l'*f*, se soit comporté comme le castillan, alors que pour l'ensemble de sa phonétique il est au contraire beaucoup plus près de l'aragonais et du catalan. Mais cette anomalie apparente s'explique si l'on considère que parmi les dialectes romans le castillan et le gascon présentent souvent un caractère plus archaïque que les autres langues romanes : l'*f* latine a pu, dans ces deux domaines, conserver plus longtemps qu'ailleurs l'articulation bilabiale, et, par la suite, évoluer dans un sens différent.

H. GAVEL

(Université de Toulouse).

NOMBRES PERSONALES

DEL PIRINEO CATALAN DE ORIGEN PRERROMANO

I

La obra de Federico Udina, El Archivo Condal de Barcelona en los siglos IX y X (Barcelona, 1951) contiene unos 242 documentos, procedentes en su gran mayoría, de los altos valles pirenaicos catalanes del Ter y del Freser. Estos documentos ofrecen el máximo interés para el estudio de la lengua catalana en estadio de formación, para la Toponimia y para la Onomástica.

En el Congreso Internacional de Estudios Pirenaicos, celebrado en Luchon del 21 al 25 del pasado Septiembre he presentado un estudio sobre los nombres personales de origen prerromano del Pirineo catalán en los siglos IX, X y XI.

El documento 38 de la colección del Archivo Condal de Barcelona de Udina, del año 913 es un reconocimiento en juicio hecho a la abadesa Emma de San Juan de las Abadesas por los habitantes de Vallfogona y varios otros pueblos cercanos a San Juan. En el documento figuran mas de trescientos nombres personales. De ellos extraemos la lista siguiente, que consideramos, en parte, prerromanos, fosilizados en el Pirineo catalán :

<i>Ada</i> con mas de quince derivados con sufixos distintivos.	<i>Chixilone.</i>
<i>Aga.</i> De origen celta.	<i>Cudone.</i>
<i>Aione.</i> Celta.	<i>Dacofredo.</i> Celta.
<i>Albaro.</i> Celta.	<i>Doaldes.</i>
<i>Amunna.</i> Celta.	<i>Dantalone.</i>
<i>Anderga.</i>	<i>Eilo, Elone.</i>
<i>Anlo-Anno.</i>	<i>Eldes, Eleda.</i>
<i>Anseleva, Anseleigo.</i>	<i>Elo, Elone.</i>
<i>Arbidia.</i>	<i>Endone.</i>
<i>Archinelde.</i>	<i>Engoliga.</i>
<i>Argeleva</i> (raíz <i>arge-</i>).	<i>Enneco, Ennegone.</i>
<i>Arnefredo.</i>	<i>Erlde, Erisonso.</i>
<i>Arnulfo.</i> La raíz <i>arn-</i> .	<i>Ermenegilde</i> (11 derivados de <i>Erme-</i>).
<i>Andegario, Andelino.</i> Raíz <i>ande-</i> .	<i>Endone.</i>
<i>Baldus.</i>	<i>Exibio.</i>
<i>Bardina.</i>	<i>Fachilo, Fafila, -ucio</i> (probable sufixo prerromano).
<i>Barone, Berone</i> (de origen celta).	<i>Fredone,</i> con 10 derivados de la raíz
<i>Belasco, Elascuti.</i>	<i>Fred-</i>
<i>Berga.</i>	<i>Gaersias.</i>
<i>Bulgar, Bulgarane.</i>	<i>Galindo.</i> Celta.
<i>Cantirias.</i>	<i>Gandeleva, Gonde-</i>
<i>Ceria, Teria</i> (<i>Ter</i>).	<i>Geireldes.</i>

<i>Gemella.</i>	<i>Quillio.</i>
<i>Gemula.</i>	<i>Rando.</i> Celta.
<i>Giscla</i> (con distintivos germánicos).	<i>Ranlone.</i>
<i>Glawilo.</i>	<i>Rode. Rodegontas.</i> Celta.
<i>Gornesindo.</i>	<i>Satraldo.</i>
<i>Gontildes.</i>	<i>Scluva.</i>
<i>Gridelde.</i>	<i>Secofredus.</i> Celta.
<i>Ichilo.</i>	<i>Sedane.</i> Celta.
<i>Isidero.</i>	<i>Sesevira.</i>
<i>Ivarana.</i>	<i>Sesisclo.</i>
<i>Nemmo, Emo.</i>	<i>Taudeberga</i> (10 derivados). Celta.
<i>Landeberto.</i>	<i>Trasobado.</i>
<i>Leveguto.</i>	<i>Tremeldisindo.</i>
<i>Maçaxone.</i>	<i>Usila.</i>
<i>Magnano.</i> Celta.	<i>Vedalina.</i>
<i>Nantardo.</i>	<i>Vencemale.</i>
<i>Nevolenda.</i>	<i>-onzo</i> (<i>Walavonso</i>).
<i>Oliba.</i>	<i>Zeluvane.</i>
El suf. <i>-asio</i> : <i>Petrasio.</i>	

II

Gran parte de los 242 documentos, publicados por Udina en el Archivo Condal, proceden de los altos valles del Ter y del Freser. Las suscripciones de estos documentos son de valor indiscutible. Completan la lista de los nombres personales, de origen germánico en parte considerable; de procedencia eclesiástica en menor cuantía y en número respetable preromanos. Como complemento de la lista anterior, damos los nombres que, al parecer, y por vía de exclusión sospechamos que pueden ser reminiscencias de nomenclatura personal preromana del Pirineo catalán :

<i>Abbo.</i> Celta.	<i>Anseiza.</i>
<i>Aberle.</i>	<i>Axilo.</i>
<i>Ada</i> (raíz, nombres abundantes).	<i>Bagilo.</i>
<i>Adala, Adeleva.</i>	<i>Baia.</i> Celta.
<i>Adelius.</i>	<i>Balda.</i>
<i>Adroario.</i> Celta.	<i>Bela, Belasco</i> (derivados).
<i>Ago, Aio.</i>	<i>Bera</i> (iber.), <i>Bero.</i>
<i>Alde-.</i>	<i>Berceleigus.</i>
<i>Aliedulfo.</i>	<i>Biarigo.</i>
<i>Ama-.</i>	<i>Bradila, Bradolina.</i>
<i>Anlo.</i>	<i>Bulgara.</i>
<i>Anlla.</i>	<i>Cacklito.</i>
<i>Anno.</i>	<i>Cala.</i>
<i>Aregus.</i>	<i>Calcigosa.</i>
<i>Ari-, Arias.</i>	<i>Kalinno.</i>
<i>Arno-.</i>	<i>Carpilane.</i> Celta.
<i>Arvicus.</i>	<i>Clarildes.</i>
<i>Arvindo.</i>	<i>Chialbalus.</i>
<i>Ascleto.</i>	<i>Killio.</i>
<i>Astobaldo.</i>	<i>Cizela.</i>
<i>Ato.</i>	<i>Koigo.</i> Celta.

<i>Costalbus.</i>	<i>Idelhero.</i>
<i>Dadila.</i>	<i>Iemobia.</i>
<i>Dagildes.</i>	<i>Imilo, Inmilo.</i>
<i>Doadeldes; Dobelles.</i>	<i>Ivirana.</i>
<i>Dudilia.</i>	<i>Levecuto.</i>
<i>Edo.</i>	<i>Ligila.</i>
<i>Egiga.</i>	<i>Livilani.</i>
<i>Eiga, Eigo.</i>	<i>Lodara.</i>
<i>Eilo.</i>	<i>Malogaster.</i>
<i>Eimone.</i>	<i>Ocobakes.</i>
<i>Eizone.</i>	<i>Ogetmares.</i>
<i>Eldalecus (numerosos derivados).</i>	<i>Oldovara.</i>
<i>Elo.</i>	<i>Ollomare.</i>
<i>Emalivercha.</i>	<i>Opila.</i>
<i>Emmo, Emmone.</i>	<i>Qhisilo.</i>
<i>Euloviano.</i>	<i>Qustremiri.</i>
<i>Exal.</i>	<i>Rekenanda.</i>
<i>Exone.</i>	<i>Recheleva (Ro-).</i>
<i>Frelis.</i>	<i>Sabiildus.</i>
<i>Froila.</i>	<i>Sagencia.</i>
<i>Frugellus.</i>	<i>Savarigo.</i>
<i>Fruiane.</i>	<i>Savigello.</i>
<i>(Francuna Iaga).</i>	<i>Scluva.</i>
<i>Gamiza.</i>	<i>Seles.</i>
<i>Geirardus (gei-).</i>	<i>Sendare (derivados).</i>
<i>Gel-.</i>	<i>Sesouva.</i>
<i>Gersetus.</i>	<i>Segecius.</i>
<i>Gezo.</i>	<i>Sewineldes.</i>
<i>Giga.</i>	<i>Tructulsus.</i>
<i>Gila.</i>	<i>Tudira.</i>
<i>Grima.</i>	<i>Tulkas.</i>
<i>Gudiscla.</i>	<i>Turilio.</i>
<i>Guintella.</i>	<i>Ulligo.</i>
<i>Exallo.</i>	<i>Unigelles.</i>
<i>Hisarnus (a. 960).</i>	<i>Urreta.</i>
<i>Holiba (Oliba).</i>	<i>Vilba.</i>
<i>Hozilo. Celta.</i>	<i>Wansarus.</i>
<i>Ichilo.</i>	<i>Wigisso.</i>

III

NOMBRES PERSONALES DE ORGAÑÁ.

J. Miret y Sans, a principios de siglo, adquirió el archivo de la antigua Colegiata de Orgañá, cerca de la Seo de Urgel. En el BRABL de Barcelona, XVI, pags. 414-444, 522-545, publicó 162 documentos anteriores al 1100. De ellos destacamos los nombres prerromanos siguientes :

Adadill (Ada-), allema, Amalrigo, Andelo, Anlo, Argilla, Argovad, Atelgo. — Bardina, Baro, Bela-, Beluco, Blade, Borcelo. — Cesó, Kiinniberga, Coldrecoto. — Dacho. — Eco, Ecolina, Eizo, Ellemar. Ellperigo, Emm, Emo, Eneco, Ermegodo (Erm-), Exhibio, Ez, Ezo. — Ca'

Giberga, Gesitan, Gicida, Gailla, Ginelde, Ginedeld, Gislinus, Gislamar, Gisado, Gotovia, Gotuura, Grasen, Guasorus, Guidnel. — Igol, Ingilberga, Isarn, Isovardus. — Luber. — Nungius Chafred. — Oliba, Ollemar, Oromir, Orouis, Oruzo, Ouimia. — Quiniberga, Quirana, Quixilo. — Raimundo, Ranlo. — Sagoncia, Salla, Sclua, Senia, Seraldo, Sesegoto. — Tasio, Tedberga, Tedenella, Telos, Torgis, Trasver. — Udalard, Udalgar, Ulpila, Uzinia. — Vaiasero.

A. GRIERA

(Universidad de Barcelona).

POUR L'ÉTUDE DE LA LANGUE AQUITAINE

D'après César et Strabon, les Aquitains occupaient, dans la deuxième moitié du 1^{er} siècle avant l'ère chrétienne, le territoire compris entre la Garonne, les Pyrénées et l'Océan. Toutefois, la région de Bordeaux était selon Strabon, habitée par la tribu celte des Bituriges Vivisques. On ne possède aucun texte en langue aquitaine. Mais on rapporte à cette langue des noms de personnes et de divinités qui figurent sur des inscriptions latines trouvées en divers points de l'ancienne Aquitaine et qui ne sont ni latins ni celtiques. Quelques-uns sont identiques à des noms basques, communs ou propres; d'autres leur sont semblables; d'autres rappellent des noms de lieux basques; d'autres ne ressemblent à aucun mot basque connu.

Il n'est pas sûr que tous ces mots soient aquitains. Il serait plus juste d'employer l'expression « mots présumés aquitains ». D'ailleurs, il est possible que les noms propres aquitains appartiennent à différentes couches linguistiques. En basque, on trouve des noms de personnes qui ne s'expliquent pas par le basque historiquement connu : par exemple *Oro*, qui n'a sans doute rien à voir avec *bsq. oro* « tout » (cf. Luis Michelena, *Apellidos vascos*, p. 95, n° 500). Le nom de personne *Oro* figure sur une inscription de Montsérié (Hautes-Pyrénées), *CIL*, XIII, 190.

On peut chercher aussi à connaître quelque chose de la langue aquitaine en recherchant des mots qui appartiennent en propre à des parlers romans de la région et qui ne s'expliquent ni par le latin ni par le celtique. On peut utiliser enfin l'étude de la toponymie. Nous ne considérerons ici comme source d'information que les inscriptions latines.

Les inscriptions latines contenant des noms propres qui peuvent être présumés aquitains ont été trouvées, à peu d'exceptions près, sur le territoire des anciens Aquitains tel qu'il a été défini plus haut, et même un peu au-delà vers l'est, jusque dans la vallée du Salat, et à Montbéraud (Haute-Garonne), à quelques kilomètres du fleuve, sur sa rive droite. L'aire d'extension de ces inscriptions est discontinue; elle se décompose de la façon suivante :

1° La plupart proviennent de la région comprise en gros entre la frontière et les vallées de la Neste d'Aure, de la Garonne et du Salat. Il faut y rattacher Escuñaü (Espagne), dans le val d'Aran, à 22 kilomètres au sud-est de Luchon. La zone de densité maximum est constituée par la région qui va de Bagnères-de-Luchon au confluent de la Garonne et de la Neste.

2° Au nord de cette première région, un assez grand nombre d'inscriptions a été trouvé sur la rive gauche de la Garonne, dans une

région délimitée par Saint-Gaudens, Saint-Plancard, Balesta, Mondilhan, Fabas, Castelnau-Picampeau, Sana et Martres-Tolosane.

3° Au nord-ouest de cette deuxième zone, une vingtaine d'inscriptions a été trouvée à Auch, au nord et à proximité d'Auch, et çà et là dans un petit nombre de localités assez éloignées de cette ville, à l'ouest, au sud et à l'est.

3° Encore plus à l'ouest, à Aire-sur-l'Adour (Landes), on a trouvé un petit nombre d'inscriptions, dont trois nous intéressent.

5° A l'ouest de la zone principale, quelques inscriptions ont été trouvées dans la vallée de l'Adour, à Bagnères-de-Bigorre, dans deux localités en amont et dans une en aval, et, en outre, à Asque, entre la vallée de l'Adour et celle de la Neste d'Aure.

6° Beaucoup plus loin vers l'ouest, au Pays basque, à Tardets (Soule), une inscription contient un nom de divinité de signification inconnue, mais d'aspect nettement basque. Le département des Basses-Pyrénées n'a fourni que deux inscriptions latines; une seule, celle de Tardets, contient un nom indigène.

7° On lit sur une inscription de Narbonne (Aude) un nom composé, épithète de divinité, dont les éléments se retrouvent sur des inscriptions de la Haute-Garonne, des Hautes-Pyrénées et du Gers. Un nom de divinité et un nom de personne qui ne sont ni latins ni celtiques figurent sur des inscriptions de Moux (Aude), à une trentaine de kilomètres à l'ouest de Narbonne.

8° Une inscription d'Uzès (Gard) est dédiée à une fontaine *Vra*, dont le nom rappelle curieusement le mot basque *ur* « eau ».

Tous ces noms doivent être considérés dans leur ensemble. C'est avec raison que Sacaze a fait figurer les inscriptions de l'Aude dans son beau livre *Inscriptions antiques des Pyrénées*, et que Seymour de Ricci a rangé par ordre alphabétique, sans distinction de région, les noms de divinités et les noms de personnes provenant de l'Ariège, de la Haute-Garonne, des Hautes-Pyrénées, et aussi d'Aire-sur-l'Adour, de Tardets, de Moux et de Narbonne. Mais Seymour de Ricci a eu le tort de ranger à part les noms que l'on rencontre dans les inscriptions du pays des *Ausci*, c'est-à-dire de la région d'Auch. Ils lui ont paru « tellement singuliers » qu'il en a dressé une petite liste distincte de la première. Or, son impression n'est pas fondée. Plusieurs noms de personnes ou de divinités du pays des *Ausci* se retrouvent dans d'autres régions, et certains ont un aspect basque. Les noms provenant des inscriptions du Gers doivent donc être rangés avec les autres.

Les inscriptions connues avant 1899 se trouvent dans le *Corpus Inscriptionum Latinarum* : celles de l'Aude et du Gard dans le tome XII; celles des autres départements dans le tome XIII (publié par Hirschfeld). Sacaze avait rassemblé antérieurement celles des 1^{re}, 2^e,

5^e et 7^e régions. Son recueil a paru, après sa mort, en 1892. M. Michel Labrousse a publié la plupart des inscriptions qui ont été découvertes dans ces dernières années à Saint-Pé-d'Ardet et Saint-Béat (1^{re} région), ainsi qu'à Saint-Plancard (2^e région) : *Revue archéologique*, 1949, II, pp. 497-509; *Revue de Comminges*, t. LXIV, 2^e trim. 1951, pp. 75-82.

Seymour de Ricci, après avoir copié en septembre 1902, d'après les originaux, « près de 200 inscriptions, avec le *Corpus* et Sacaze à la main », a publié dans la *Revue celtique* (t. XXIV, 1903, pp. 71-83) une précieuse « liste alphabétique des noms propres indigènes qui se rencontrent dans les inscriptions romaines des Pyrénées ». Il a utilisé toutes les inscriptions authentiques connues alors et provenant de toutes les régions que nous avons énumérées plus haut, à l'exception de l'inscription d'Uzès. Sa liste comprend 62 noms de divinités et 273 noms de personnes provenant de l'ensemble du domaine, à l'exception du territoire des *Ausci*, plus 29 noms qu'il a rangés sous le titre « Onomastique des *Ausci* ». Le mot « aquitain » ne figure nulle part dans son article. Il n'a pas eu le sentiment d'une unité linguistique aquitaine. Il a omis un très petit nombre de noms; par contre, plusieurs de ceux qui figurent sur sa liste sont probablement celtiques. Mais sa liste n'en constitue pas moins un excellent instrument de travail.

Les inscriptions pyrénéennes ont fait l'objet de travaux importants dus à Achille Luchaire, Sacaze, Schuchardt et, plus près de nous, à Gavel, Lizop, Gerhard Bähr, Manuel Gómez-Moreno et Caro Baroja. Le moment est venu d'entreprendre méthodiquement une étude d'ensemble, portant sur la répartition géographique des mots attestés et sur leur structure phonique et morphologique. Il faut d'abord éliminer ceux qui sont probablement celtiques, pour ne retenir que ceux qui ont des chances d'être aquitains.

L'étude de la structure phonique des mots consiste à déterminer les voyelles, les diphtongues et les consonnes qui les constituent, les groupes de consonnes, la structure des syllabes.

Leur étude morphologique consiste à déterminer s'ils contiennent des indices casuels, quels sont ces indices, et quels éléments constituent les mots composés ou dérivés.

Il faudra noter avec soin où et, si possible, à quelle date chaque forme est attestée. La comparaison devra d'abord se faire entre les mots présumés aquitains. Ensuite, on cherchera si des rapprochements peuvent être faits avec des mots basques (noms communs, adjectifs, noms de personnes ou de lieux), avec des noms propres de personnes ou de divinités figurant sur des inscriptions latines du versant sud des Pyrénées ou attestés par des auteurs anciens, enfin avec des mots figurant sur des inscriptions ibères ou tartessiennes. Il ne faudra pas oublier combien on doit être prudent lorsqu'on opère sur des mots dont on ignore la signification.

La présente communication est une première contribution à ce travail.

STRUCTURE PHONIQUE DES MOTS AQUITAINS.

Les inscriptions où ils figurent sont en capitales. Nous transcrivons le plus souvent ces mots selon les règles habituellement suivies pour les mots latins.

Certaines lettres de l'alphabet latin ne sont pas utilisées dans la notation des noms indigènes que nous connaissons : K, Q, Y, Z.

R ne figure jamais à l'initiale d'un de ces noms. Les lettres M, P, X y figurent très rarement, une fois chacune. F ne figure que dans un seul mot : *Fafieri* (CIL, XIII, 173; Liéoux, Haute-Garonne); mais il faudrait contrôler le texte de cette inscription; Seymour de Ricci cite d'autres noms qui figurent sur cette inscription, mais non celui-là.

La lettre I peut s'employer à l'initiale devant consonne et devant voyelle. On ne peut pas savoir si, dans ce dernier cas, elle note *i* voyelle ou *i* consonne. Par contre, V ne s'emploie pas à l'initiale devant voyelle dans les noms aquitains. *Vennonius*, le seul nom de la liste de Seymour de Ricci qui commence par un V suivi d'une voyelle, n'est pas un mot pyrénéen. Nulle part une syllabe, à l'intérieur d'un mot, ne commence par V suivi d'une voyelle. Donc, dans les mots attestés, on ne trouve par de *u* consonne.

L'inscription 124 (Labarthe-de-Rivière, HG) commence par DEO BVAIGORIXE. Dans les autres inscriptions où figure le nom de ce dieu, il est en tête, commence par BAI et est suivi de *deo* : *Baicoriso* (ou *Baicorisc*) *deo* (162, Balesta, HG; la dernière lettre du nom du dieu est écornée; mais, sur l'inscription, telle que je l'ai vue au Musée de Luchon, il n'y a certainement qu'une lettre après *s*); *Baicorrixo deo* (323; Cier-de-Luchon, HG); *Baigorixo deo* (92; Huos, HG). Ce nom est à rapprocher du toponyme basque *Baigorri*, qui existe des deux côtés des Pyrénées (vallée basque des BP; chaîne de montagnes de la Navarre, au sud-est d'Estella, dans une zone où l'on ne parlait déjà plus basque en 1870). BVAI- est difficile à expliquer. Peut-être le graveur a-t-il voulu noter une prononciation spirante de *b* entre la voyelle finale de *deo* et la diphtongue *ai*.

Les groupes AI, EI, OI, AV, EV, OV notent sans doute des diphtongues. OV ne se rencontre qu'une fois, comme variante de AV : *Bocco Harausoni* (78; Boucou, HG), *Bocco Harousoni* (79; *id.*). Le nom de femme *Toutaronia* (459; Auch) est celtique. Dans AXTOVRI (371; Cadéac-les-Bains, HP), il n'est pas sûr que OV note une diphtongue appartenant au thème du mot; il s'agit peut-être d'un mot composé (*cf. Astoilunno*, 31).

On ne peut pas savoir si AE note ou non une diphtongue dans *Aereda* (312; Siradan, HP), *Baeserte* (85; Gourdan, HG), et dans la première syllabe de *Baesellae* (Gourdan).

On ne voit que dans une inscription qui sera examinée plus bas deux voyelles identiques qui se suivent. Elles sont toujours séparées par *H* : *Vlohoxis* (334; Garin, HG), *Herauscorritsehe* (409; Tardets, BP), *Leherenno* (98; Ardiège, HG; *Leher-* dans plusieurs autres inscriptions). Ce dernier nom est écrit *Lerenno* dans deux inscriptions (104 et 114, Ardiège), avec réduction de *ehe* à *e*. On lit *BIIOSI* (393; Barbazan-Dessus, HP) dans une inscription aujourd'hui perdue; mais Hirschfeld, dans une note, écrit *Bi[h]ossi*; Sacaze lisait *Bihossi*.

H figure à l'initiale devant voyelle; à l'intérieur d'un mot, entre deux voyelles différentes ou identiques, ou dans les combinaisons TH, LH, RH : *Harsus* (85; Gourdan); *Hunnu* (334; Garin); *Baisothar* (46; Saint-Béat, HG); *Elh* (plus une lettre douteuse, sans doute une voyelle, 59; Eup, HG), mais aussi *Ele* (58; Eup); *Lelhunno* (423; Aire-sur-l'Adour, L); *Barhosis* (39; Saint-Béat), mais *Barosis* (247; Valcabrière, HG); *Narhonsi* (188; Montsérié, HP). Un même mot peut contenir deux *H*, l'un initial et l'autre intervocalique, ou l'un initial et l'autre dans la combinaison TH : *Hahanni* (273; Saint-Bertrand-de-Comminges); *Hahanten* (173; Liéoux, HG); *Hahantenn* (32; Burgalays, HG); *Hontharris* (306; Anla, HP), mais *Hotarris* (342; Cazaryl-Laspènes, HG). Il est probable que TH notait *t* aspiré et que ce dernier constituait une variante phonétique de *t*, et que la prononciation flottait, au moins dans certaines régions et pour certains mots, entre les groupes *lh*, *rh* et *l*, *r*; LH et RH, au contraire de TH, notaient sans doute des groupes disjoints, où *h* appartenait à une autre syllabe que *l* et *r*. Il n'est pas sans intérêt de noter que, dans les parlers basques actuels qui connaissent l'aspiration, c'est-à-dire les parlers basques du nord des Pyrénées, les occlusives aspirées ne sont que des variantes phonétiques des sourdes non aspirées, et que la prononciation flotte, pour plusieurs mots, entre *lh* et *l*, *rh* et *r* : *elhur* et *elur* « neige », *elhe* et *ele* « parole »; *barhe* et *bare* « rate ».

Le groupe TS, que l'on rencontre à l'intérieur de deux noms, doit noter une affriquée. L'un des deux, *Herauscorritsehe*, figure dans l'inscription 409, la seule qui provienne de l'actuel Pays basque français. Or le basque possède des affriquées, une sifflante, une mi-chuintée et une chuintante, toutes sourdes, à premier élément *t*. On lit *Erditse* sur l'inscription 397, qui a été jadis à Toulouse, mais dont on ignore la provenance, et qui est perdue.

La lettre X, qui, dans les noms celtiques en *-rix*, gén. *-rigis*, équivaut à *cs*, a probablement une autre valeur dans les mots indigènes. On la trouve une fois à l'initiale, dans le nom du dieu *Xuban* (130; Arbas, HG), et plusieurs fois à la finale, par exemple dans *Belex* (167; Cardeilhac, HG), *Harbelex* (85; Gourdan, HG), *Silex* (173; Liéoux, HG). A l'intérieur, on trouve X soit entre deux voyelles, soit entre voyelle et consonne. La graphie flotte parfois, pour un même mot, entre X et XS, ou entre XS et SS (et même S) : *Sembexonis* (4; Saint-Girons, A), *Sembexson-* (62; Arguénos, HG); *Harbelexis* (327; Benqué-Dessus,

HG), *Harbelexsis* (324; Caubous, HG); *Gerexo* (164; Saint-Plancard, HG), *Gerexso* (369; Bordères, HP); *Oxson* (369; Bordères), *Osson* (101; Ariège, HG); *Andossus* (124; Labarthe-de-Rivière, HG) *Andoxus* et *Deo Basceiamdosso* (26; Melles, HG), *Herculi Toliandosso* (434; Saint-Elix, G), *Herculi Ilunno Andose* (XII, 4316; Narbonne), *Andos* (247; Valcabrière, HG). On ne trouve jamais XS ni SS à la fin d'un mot. Certains noms ressemblent beaucoup à des mots basques : *otso* « loup » (*ts* note une affriquée mi-chuintée); le nom de personne Arbeleche existe aujourd'hui au Pays basque. Citons aussi *Bihoxus* (321; Antignac, HG), et *Bihossi* (393; Barbazan-Dessus, HP); cf. bsq. *bihotz* « cœur », où *tz* note une affriquée sifflante dont le deuxième élément est le *s* de fr. *si*. Le basque possède trois affriquées sourdes notées *tz*, *ts*, *tch* (ou *tx*) : sifflante, mi-chuintée, chuintante. En lisant les plus anciens textes basques, ceux du XVI^e et du XVII^e siècles, on voit que les Basques ont été gênés pour les noter à l'aide de l'alphabet latin : *x* a été utilisé pour noter *ts* et *ch*; *ss* pour noter *s* entre voyelles et *ts*; *z* a servi à noter *z* (sifflante sourde pure), *tz* et *ts*. Il est probable que, dans nos inscriptions, XS, SS et parfois X notaient parfois une affriquée. Il est possible que l'on ait prononcé une affriquée entre voyelles et que, en fin de mot, l'affriquée ait perdu son élément occlusif et se soit réduite à la spirante correspondante. Il est possible, en outre, que, comme en basque, les affriquées se soient réduites aussi à des spirantes devant une consonne, même lorsqu'on écrivait le signe pour une affriquée : dans *Silexconis* (283; Barsous, HG), dérivé de *Silex*, on a conservé le signe pour l'affriquée; mais on a *Bihoscinnis* (59; Eup, HG), en regard de *Bihoxus*, qui contient la finale latine *-us*. Cf. *Andosten* (84; Cier-de-Rivière, HG), avec l'élément *-ten* qui se rencontre dans plusieurs autres noms, en regard de *Andoxus*, *Andossus*, *Andos*; X est conservé dans *Andoxponni* (80; Boucou, HG).

Le groupe CH ne figure que dans des noms grecs, d'ailleurs fort peu nombreux.

On rencontre les groupes CC, LL, NN, PP, RR, SS, TT, parfois concurremment avec les lettres simples correspondantes. Il s'agit sans doute le plus souvent de variantes d'un même mot, mais, dans quelques cas, de maladresses des graveurs.

RR note sans doute une *r* forte comme celle qui existe en basque et en castillan. CC peut noter une géminée de caractère expressif ou une aspirée : *Bocco* (78 et 79; Boucou, HG), nom de divinité; *Sembeconni* (287; Valcabrière, HG). On a *Boneconis*, avec un seul C, dans 338 (Saint-Aventin, HG). On ne rencontre PP qu'à Saint-Béat (HG), dans le nom de dieu *Erriappo*, avec les variantes *Erriapo*, *Eriapo*, *Erriape* (inscriptions nouvellement découvertes).

On ne peut pas savoir si TT, LL, NN notent des géminées ou des mouillées. La graphie flotte souvent, pour un même mot, entre LL et L, NN et N. De tous les groupes de consonnes doubles, seul le groupe NN se rencontre en fin de mot.

Exemples : *Iscitto* (334 et 335; Garin, HG); *Idiatte* (65; Saint-Pé d'Ardet, HG); mais *Horolati* (60; Ore, HG). On trouve *Abellionni deo* (337; Saint-Aventin, HG), *Abellioni* (39; Saint-Béat); *Abelionni* (148; Fabas, HG), *Abelioni* (338; Saint-Aventin); *Leherenno Marti* (113; Ardiège, HG), *Lehereno deo* (96; Ardiège), *Leherenn deo* (100; Ardiège), *Leheren deo* (105; Ardiège); *Sembetennis* (137; Boussens, HG), *Sembetten* (59; Eup, HG); *Hahanten* (173; Liéoux, HG), *Hahantenn* (32; Burgalays, HG).

Ainsi, les noms qui ont des chances d'être indigènes contiennent les sons suivants :

Voyelles : *a, e, i, o, u*. Pas de voyelles doubles.

Diphthongues : *ai, ei, oi, au, eu, ou* (variante de *au*).

Sonantes consonnes : peut-être *i* consonne; *m, n, l, r, r* forte; *nn* et *ll* (consonnes géminées ou mouillées?).

Consonnes :

Occlusives : labiales	: <i>p</i>	<i>pp</i>	<i>b</i>
	dentales	: <i>t, th</i>	<i>tt</i> <i>d</i>
	dorsales	: <i>c</i>	<i>cc</i> <i>g</i>

Spirantes (toutes sourdes) :

labio-dentale : *f* (très rare);

une sifflante analogue à *s* de fr. *si*;

sans doute une sifflante mi-chuintée ou une chuintante;

laryngale : *h*.

Affriquées (toutes sourdes) : sans doute une sifflante et une mi-chuintée ou chuintante.

On ne peut pas établir le système consonantique de l'aquitain avec tous ses éléments. Mais il ressemble beaucoup à celui du basque.

La structure syllabique des mots attestés ne diffère pas de celle des mots basques, sauf dans le nom de dieu *Stoico* (388; Asque, HP).

Aucun mot basque ne commence par la spirante *z* ou *s* suivie d'une occlusive.

Traitement des occlusives sourdes ou sonores après les sonantes consonnes à l'intérieur des mots.

Après *l*, ces rencontres sont très rares : *ld* dans *Aldeni* (5; Saint-Lizier, A); dans 354 (Luchon), on ne sait pas s'il faut lire *Ebelc* ou *Ebelo*.

Après *r*, on trouve *rp, rb, rt, rd, rc, rg* : *Arpennino* (167; Cardeilhac, HG); *Iarbonis* (248; Valcabrière, HG); *Artahé* (70; Saint-Pé d'Ardet, HG); *Erdenius* et *Erdesci* (33; Saint-Béat, HG); *Orcotarris* (342; Cazaril-Laspènes, HG); *Orgoanno* (80; Boucou, HG).

Après *m* et *n*. On trouve *t* et *d*, *c* et *g* après *n* : *Bontar* (342; Cazaril-Laspènes, HG); *Cundueseni* (125; Labarthe-de-Rivière, HG); *Boncoxi* (134; Montbéraud, HG); *Congi* (311; Bravemaque, HP); mais ce

dernier nom est peut-être gaulois). Les suffixes *-ten* et *-co* conservent leur occlusive sourde après *n* : *Hahantenn* (32; Burgalays, HG), *Cisonten* (337; Saint-Aventin, HG); *Estenconis* (271; Barsous, HG). On ne rencontre jamais la labiale sourde *p* après *n* ou *m* : *Sembus* (56; Gaud, HG); ce nom a servi à former de nombreux composés ou dérivés; *Cissonbonnis* (337, Saint-Aventin, dans la même inscription où figure *Cisonten*), contre *Sepinonnis* (267; Barsous, HG). Il semble que *p* s'est sonorisé après *n* ou *m*, mais non *t* et *c* après *n* (ils ne se rencontrent jamais après *m*).

Ce traitement ressemble beaucoup à celui que l'on observe en basque.

Certains suffixes qui apparaissent dans des noms aquitains sont identiques dans leur forme à des suffixes basques. Il faudrait essayer de savoir s'ils ont la même valeur. Nous parlerons seulement du suffixe *-xo*. Il est à rapprocher du suffixe diminutif basque *-tcho*. Le nom de femme *Andere* (138; Matres-Tolosane, HG) est identique à bsq. *andere* « dame, demoiselle ». Ce mot est d'origine celtique : moyen-irlandais *aínder* « jeune femme », gallois *anner* « génisse ». Cf. le nom d'homme *Cison* (125; Labarthe-de-Rivière), qui rappelle bsq. *gizon* « homme »; l'initiale est sonore dans le dérivé ou composé *Gisondoni* (278; Haut-Comminges). Or on lit *Anderexo*, nom de femme, dans 324 (Caubous, HG); cf. bsq. *anderetcho* « petite dame, petite demoiselle » (ce diminutif peut avoir une valeur tendre). Sur une charte de l'église de Valpuesta (ayuntamiento de Berberana, près d'Orduña, province de Burgos, à une trentaine de kilomètres au sud de Bilbao), datée du 19 décembre 957 ou 958, figure un nom de femme écrit *Anderazo* et *Anderazu*. Le nom *Anderazu* figure dans plusieurs autres chartes (années 950; entre 984 et 995; 1066). Ces chartes ont été publiées par Barrau-Dihigo dans *Revue hispanique*, VII (1900); v. p. 325, 345, 357 et 380. *Anderazo*, qui figure dans plusieurs documents du cartulaire de San Millán de la Cogolla, notamment dans une charte du 24 avril 759, devait être, dit Caro Baroja (*Materiales para una historia de la lengua vasca en su relación con la latina*, p. 159), un nom « courant en Navarre et en Alava ». Le basque possède une variante *-tchu* du suffixe diminutif *-tcho*; elle est employée surtout en biscayen. Le dialecte biscayen est celui qui est encore employé dans la partie de l'Alava où la langue basque s'est conservée. En vieux biscayen, on employait la forme *andera* au lieu de *andere*. Le nom propre basque médiéval *Anderazo* concorde donc exactement avec le nom aquitain *Anderexo* et avec le diminutif basque *anderetcho*.

DÉCLINAISON

Il est difficile d'établir l'existence de suffixes casuels en aquitain. Cela tient d'abord à la nature des inscriptions où les mots aquitains figurent, et où ils sont parfois mutilés, notamment à la finale. Ce sont des

inscriptions funéraires ou votives, où les types de phrases sont peu variés; les expressions verbales, lorsqu'il y en a, sont du type *hic situs est, uotum soluit*. Les phrases les plus complexes sont du type : « X, fils (ou époux, ou épouse) de Y, à Z (personne ou divinité) », plus rarement « X au sanctuaire de Z ». Les noms y figurent ou sans fonction définie (désignation d'une personne), ou dans les fonctions de sujet, de complément de nom ou de complément d'attribution. De plus, les noms sont souvent déclinés à la façon latine : nom. en *-us* ou en *is*, gén. en *-ae*, en *-i*, et en *-is*, dat. en *-ae*, en *-o*, en *-i*. Les noms en *-o* sont souvent traités comme des noms latins en *-o*, *-onis*. Parfois les noms sont invariables : *Leherenno deo*, mais aussi *Leheren deo*; *Marti Arixonî*, mais aussi *Arixo deo*. Dans certains cas, on ne peut pas savoir si la finale est un suffixe casuel ou si elle appartient au thème du mot : par exemple *-o* dans *Marti Daho* (87; Gourdan, HG).

Il y a des thèmes en *-a*, en *-e*, en *-o*, en *-u*, et des thèmes à finale consonantique : *deo Aerada, Andere, Nescato, Hunnu, Belex, Leheren, Leherenn, Andos, Bontar* (les noms en *-tar* fournissent des génitifs en *-tarris* et des datifs en *-tarri*, avec *rr*), *Hannac*. On n'a pas d'exemple sûr de thème en *-i*; on ne sait pas si *i* appartient au thème dans des formes comme *Horolati (deo)*. Le génitif *Dunai* et le datif *Dunairo* (456; 459) supposent un thème à diphtongue finale **Dunai*. Il doit y avoir d'autres finales consonantiques; mais on ne peut pas les isoler à coup sûr (cf. *Horolati*).

Un même nom de personne, ou des noms contenant le même suffixe, peuvent être employés en fonction de nominatif, de génitif et de datif. On peut ainsi parfois déterminer leur thème. On a, par exemple, *Sembus* (nom.), *Sembi* (gén.), en regard de *Sembeconi* (dat.), *Sembedonis* (gén.), *Sembetennis* (gén.), *Sembexonis* (gén.). Le thème doit être **Sembe*, qui a été latinisé, lorsqu'il était employé seul, en *Sembus, -i*. *Senicco, Seniponnis* (gén.), *Senixsonis* (gén.), en regard de *Senius* (nom.) font supposer un thème **Seni*. Ce dernier mot est peut-être emprunté au gaulois (*seno-*). En tout cas, en aquitain, il devait se terminer par *i*. Il est possible que l'on ait ajouté un suffixe aquitain à un nom celtique : cf. *Anderexo*.

A ce qu'il semble, les noms de personnes ou ne présentent aucun suffixe casuel ou sont déclinés à la façon latine. Lorsqu'ils sont employés avec la valeur du nominatif latin, ils apparaissent souvent latinisés par l'adjonction des suffixes *-us, -a*, beaucoup plus rarement *-is*. Lorsqu'ils sont employés avec la valeur du génitif ou du datif, ils présentent toujours des finales identiques à des désinences casuelles latines : *-ae* (gén. ou dat.), *-i* (gén. ou dat.), *-is* (gén.), *-o* (dat.).

Par contre, les noms de divinités semblent avoir échappé davantage à la latinisation. Ils sont toujours employés comme compléments : compléments d'attribution ou, beaucoup plus rarement, compléments de noms. Quand ils sont employés comme compléments d'attribution, ils sont souvent accompagnés d'un nom latin de divinité au datif, ou de

deo ou *deae*. Seulement, il est parfois impossible de déterminer si le mot contient ou non un suffixe casuel, par exemple dans *Marti Daho* (87) ou dans *Ele deo* (58). D'autres fois, on voit que ces noms ont été traités de deux façons : ou ils ne portent aucun suffixe casuel, ou on leur a ajouté les suffixes latins *-o* ou *-i* : *Leherem deo* (100), *Leherenno deo* (101), *Leherenni* (107), sur des inscriptions d'Ardèche. Dans un petit nombre de cas, ils semblent présenter un suffixe *-e* de datif. Il est vraisemblable que *-e* est un suffixe de datif dans (*Herculi Ilunno Andose*, car *Andos* est attesté comme nom de personne, sans suffixe casuel (226; 247), et l'on trouve des formes latinisées de génitif *Andossi* et de datif *Andosso*. Sans doute, la forme *Andose* provient de Narbonne, qui était en pays ibère. Dans la zone aquitaine, *andos*, comme second élément d'un nom ou d'une épithète de dieu, est pourvu au datif du suffixe *-o* (*deo Basceiamdosso*, *Herculi Toliandosso*); *Ilunno* se retrouve dans *Astoiluno deo* (cf. bsq. *ilun* « sombre, obscur »). Cependant, un fait semble indiquer que *-e* pourrait bien être un suffixe de datif : *Garre deo* (60; Ore, HG), en regard de *deo Garri* (49; Gaud, HG); ce dieu est sans doute le pic de *Gar* divinisé. Le thème du mot devait être **Gar* (avec *r* forte).

Le suffixe basque de datif est *-i*. Mais l'*i* qui figure dans les noms aquitains en fonction de datif risque fort d'être emprunté au latin.

On ne possède que trois inscriptions où des noms de divinités soient employés comme compléments de noms : *templ[o]Erge* (195; Montsérié, HG); *Lahe nu[mi]ni* (142; Alan, HG), cf. *numini Augusti sacrum* (389; Bagnères-de-Bigorre, HP); *fano Herauscorritsehe sacrum* (409; Tardets, BP). Mais on ne peut isoler un suffixe du thème dans *Erge* et dans *Lahe*, qui sont employés aussi comme compléments d'attribution. *Herauscorritsehe* ne se laisse pas analyser d'une façon sûre. L'*e* final serait-il un suffixe casuel, et l'*h* servirait-il à éviter le contact de deux voyelles identiques? On ne peut le dire. *Heraus-* rappelle *Harau-soni* (78; Boucou, HG), et *corri* le mot basque *gorri* « rouge »; *-tse* se retrouve dans le nom de divinité *Erditse*, dont on ignore la provenance (397; voir plus haut). Mais rien de cela n'est sûr.

L'aquain est très probablement, comme Luchaire et Schuchardt le pensaient, une forme plus ancienne du basque historiquement connu. Il devait, d'ailleurs, comprendre divers dialectes.

La tâche la plus urgente est de dresser la liste alphabétique complète des noms présumés aquitains de divinités et de personnes, avec l'indication des points où ils sont attestés, et de les analyser pour dégager leurs éléments composants : thèmes des mots, suffixes de dérivation, suffixes casuels.

René LAFON,
(Université de Bordeaux.)

Note complémentaire. J'ai appris, au cours du Congrès (communications de MM. Georges Fouet et Michel Labrousse) que les inscrip-

tions découvertes en 1948 à Saint-Pé d'Ardet (HG) avaient révélé une variante *Arte* du nom d'un dieu local déjà connu sous les formes *Artehe* (la plus fréquente) et *Artahe* (une seule fois). M. Labrousse m'a fait connaître que la forme *Artae*, donnée par Seymour de Ricci, et qui ne figure pas dans le *Corpus*, était fautive. Le rapport entre *Arte*, *Artehe* et *Artahe* n'est pas clair. *Arte* est-il une réduction de *Artehe*? ou *Artehe* est-il une forme de datif de *Arte*, le suffixe *-e* étant séparé de la voyelle finale du thème par un *h* adventice? Le deuxième *a* de *Artahe* résulte-t-il d'une dissimilation? On ne peut le dire. En tout cas, *Arte* est identique, pour ce qui est de la forme, au mot basque *arte* « chêne », dont il existe une variante *arta* dans le biscayen de Lequeitio. L'existence d'un dieu « Chêne » n'aurait rien d'in vraisemblable : on possède quatre inscriptions de la région dédiées au dieu « Hêtre » (*Fago deo*). Les inscriptions 365 et 366, trouvées à Loudenvielle (HP), semblent dédiées à un autre dieu « Chêne » : *Arixo deo*; *Marti Arixon*; cf. bsq. (*h*)*aritz*, (*h*)*aritch* « chêne ».

CONTRIBUCION A LA ETIMOLOGIA DE ANETO

La publicación del acta de consagración de la catedral de Urgell abrió el camino para la interpretación etimológica del nombre del pico de Aneto. Las formas *asneto* y *asnet* — correspondientes al documento original y a una copia del siglo XII, respectivamente — fueron identificados por el transcriptor con el moderno topónimo *Ainet*¹. La evidente relación entre las escasas formas de este nombre en la toponimia pirenaica permite allegar materiales para una revisión de los estudios publicados sobre este tema. Se puede observar la reducida área geográfica afectada por el topónimo *A(i)net(o)* y su condición típicamente pirenaica. Los materiales reunidos para ensayar una interpretación etimológica son los siguientes :

*Ainet*². — Río afluente del Segre, a la entrada de éste en el partido judicial de Seu d'Urgell, entre los municipios de Bellver y Montellà³.

Ainet de Besan. — Municipio del partido judicial de Sort, a orillas del río Vallferrera y al pié de una alta montaña, estribación del Pic de Saloria⁴.

Ainet de Cardós. — Pueblo agregado al municipio de Estaon, del partido judicial de Sort⁵.

Aineto. — Caserío agregado al municipio de Lladorre, del partido judicial de Sort⁶.

Anet. — Río afluente del Muga, que riega el término municipal de Sant Climent Sescebes, del partido judicial de Figueres⁷.

Anet(o). — Pueblo cercano al río Noguera⁸.

1. P. PUJOL : *L'acte de consagració i dotació de la catedral d'Urgell, a Pany 819 o 839*. « Estudis Romànics », 2, Barcelona, 1917, pág. 115.

2. En algunas fuentes leemos *Aynet*, de acuerdo con la antigua ortografía.

3. CEFERÍ ROCAFORT : *Geografia General de Catalunya. Provincia de Lleyda*. Dirigida per F. CARRERAS Y CANDI. Barcelona, ed. A. Martín, s. f., pág. 28.

4. C. ROCAFORT : *ob. cit.*, pág. 672.

5. C. ROCAFORT : *ob. cit.*, pág. 683. El mapa de este volumen correspondiente al partido judicial de Sort señala con el nombre de *Ainet de Cardós* un río habitualmente conocido por *Noguera de Cardós* o simplemente *Cardós*, importante afluente del Noguera Pallaresa. La relativa proximidad de este río al núcleo de población denominado *Ainet de Cardós* y la ausencia del nombre de este pueblo en el mapa permiten achacar a error del dibujante esta atribución indebida.

6. C. ROCAFORT : *ob. cit.*, pág. 706.

7. ANTONI ALCOVER Y F. DE B. MOLL : *Diccionari Català-Valencià-Balear*. Palma de Mallorca.

8. M. DE MONTOLIU : *Els noms de rius i els noms fluvials en la toponímia catalana*. « Butlletí de Dialectologia Catalana », X (1922), pág. 25. En el mapa general de la Provincia de Lérida de C. ROCAFORT : *ob. cit.* hallamos un *Aneto*, núcleo de población en la orilla derecha del Noguera Ribagorzana.

Aneto. — Pico del macizo de la Maladeta, punto culminante de la cordillera pirenaica.

Tres de estos topónimos : *Ainet de Besan*, *Ainet de Cardós* y *Anet* fueron estudiados por Manuel de Montoliu⁹, quien propone una etimología fluvial para estos nombres. Del latín *amnis* 'rio' deduce una forma hipotética **amnetu*, de la cual deriva los modernos topónimos. Apoya su criterio en la situación de los dos primeros núcleos de población junto a cursos fluviales y la directa aplicación del último a un río. En el caso de *Anet*, algo alejado geográficamente del núcleo de topónimos *A(i)net(o)* y referido directamente a un curso de agua, la explicación de M. de Montoliu parece verosímil. Tampoco ofrece dificultad la evolución fonética *amnetu* > *Anet*, normal en catalán a través de una fase **annet(u)*¹⁰. Mayores inconvenientes presente la evolución *amnetu* > *Ainet*, difícilmente admisible. La proximidad a cursos fluviales de los pueblos *Ainet de Besan* y *Ainet de Cardós* es harto endeble argumento frente a la anormalidad fonética, puesto que la tendencia a establecerse junto a un río es general en las agrupaciones humanas.

La citada transcripción del acta de consagración de la catedral de Urgell dió pie a Meyer-Lübke para explicar la evolución *asinetum* > *asnetum* > *Ainet*, mucho más plausible, pero no exenta de reservas. El propio Meyer-Lübke reconoce que « les derivacions en -etum de noms d'animals són certament molt rares, però no completament desconegudes »¹¹. Con todo, parece no haber necesidad de utilizar esta última salvedad, forzando algún tanto el uso del sufijo *etum*, ya que V. García de Diego, aplicando un criterio dialectológico, ofrece una solución razonable¹². El mismo fenómeno observado en gascón *ll* > *t*¹³, tiene aplicación cispirenaica. Este hecho permite considerar a *A(i)net(o)* como un posible derivado de *asinellum*.

La dualidad formal *Aneto* = *Ainet* se explica por el distinto trato dado al grupo romance *s'n* en aragonés y catalán. En el primero, el paso *s* > *↓* queda explicado a través de una aspiración¹⁴. En el catalán,

Este pueblo, cuyo nombre no figura en el texto de la obra, pertenece a la provincia de Huesca y sin duda es el mismo a que se refiere M. DE MONTOLIU. Citado también, con localización semejante, en LUIS SOLÉ SABARÍS : *Los Pirineos*. Barcelona, ed. A. Martín, pág. 315.

9. M. DE MONTOLIU : *ob. y pág. cit.*

10. ANTONIO BADIA MARGARIT : *Gramática histórica catalana*. Ed. Noguer. Barcelona, 1951, § 80, II

11. W. MEYER-LÜBKE : *Els noms de lloc en el domini de la diócesi d'Urgell*. « Butlletí de Dialectologia Catalana », XI (1923), pág. 17.

12. VICENTE GARCÍA DE DIEGO : *Notas sobre el pirenaico*. Actas de la Primera reunión de toponimia pirenaica (Jaca, 1948). Zaragoza, 1949, pág. 145.

13. ALWIN KUHN : *El aragonés, idioma pirenaico*. Primer Congreso Internacional de Pireneistas del Instituto de Estudios Pirenaicos (Actas), Zaragoza, 1950, pág. 13.

14. V. GARCÍA DE DIEGO : *ob. cit.*, pág. 146. Además, del mismo autor : *El catalán habla pirenaica*. « Boletim de Filologia », X, Lisboa, 1950, pág. 59.

la evolución *s'n > in* es regular¹⁵. La conservación de la vocal final en el topónimo *Aineto* no hace más que confirmar este ya conocido fenómeno pirenaico¹⁶. Queda únicamente el nombre del río *Anet* que, situado en área catalana, presenta una forma discrepante del resto. Es importante señalar que en documentos antiguos aparece escrito *Agneti*¹⁷. Conviene recordar la etimología propuesta por M. de Montoliu y excluir este nombre, tal vez, del núcleo de topónimos *A(i)net(o)* típicamente pirenaicos.

Sea *asinetum* la etimología de *A(i)net(o)*, según propone Meyer-Lübke, a quien remite J. Corominas¹⁸; sea *asinellum*, según V. García de Diego, el valor significativo es equivalente, porque la confusión semántica de ambos sufijos ha sido comprobada¹⁹, pudiendo desempeñar el sufijo *-ellum* funciones propias del colectivo *-etum*.

Creemos que este es, en líneas generales, el actual estado de la cuestión. Con todo, osamos aún incidir en ella, con la esperanza de aportar algún punto de vista nuevo. De todo lo dicho parece deducirse la aceptación de *asinus* 'asno' como origen remoto de los topónimos que estudiamos. Meyer-Lübke, en el párrafo transcrito arriba, se refiere explícitamente a « *noms d'animals* ». Aunque el ganado asnal haya sido utilizado en el transporte pirenaico²⁰, no puede dejar de sorprender esta etimología, especialmente atendiendo a su circunscripción geográfica. No creemos excesiva sutileza buscar otra solución etimológica.

Entre los nombres dados en catalán a las piedras, estudia Balari²¹ la forma *ases*, que hallamos en los topónimos *Coll d'ases*, *rio de asinos* (atestiguado en el año 1032) y *Valle asinaria* (atestiguado en 899). La aplicación de *asinus* a estas expresiones toponímicas, a pesar de su innegable semejanza formal, no satisfizo a Balari. El hallazgo, en un documento del año 1057, del nombre *castro assinos* sirvió a este investigador para elaborar un interesante estudio sobre la etimología de los topónimos aparentemente derivados de *asinus*. El citado *castro assinos* corresponde al *Castell dasens* citado por Tomich²² y que noso-

15. A. BADIA MARGARIT : *ob. cit.*, § 93, II.

16. JOAN COROMINAS : *El parlar de Cardós i Vall Ferrera*. « Butlletí de Dialectologia Catalana », XXIII (1935), pág. 260.

17. JOAQUIM BOTET Y SISÓ : *Geografia General de Catalunya. Provincia de Gerona*. Dirigida per F. CARRERAS Y CANDI. Barcelona, ed. A. Martín, s. f., pág. 556, que lo cita indistintamente *Anet* o *Net*.

18. J. COROMINAS : *ob. cit.*, pág. 321.

19. M. DE MONTOLIU : *Notes sobre els sufixos -etum, ellum, en la toponimia catalana*. « Butlletí de Dialectologia Catalana », V (1917), página 35.

20. Véase FRITZ KRÜGER : *Die Hochpyrenäen : Transport und transportgeräte*. « Butlletí de Dialectologia Catalana », XXIII (1935).

21. JOSÉ BALARI Y JOVANY : *Orígenes históricos de Catalunya*. Barcelona, 1899, pág. 51.

22. MOSSEN PERE TOMICH : *Histories e conquestes dels excellentissims e catholics reys d'Aragó, etc.*, cap. VII, según BALARI : *ob. y pág. cit.*

tros identificamos con el moderno *Castelldans*²³. Para explicar la forma medieval *assinós* recurre Balari al antiguo francés y propone una evolución semántica que, por su indudable sugestión, seguiremos paso a paso.

Parte Balari de la definición que Du Cange da a la voz *assis*²⁴. Según este autor, Plauto y otros autores usaron la palabra *assis* con la significación de « tabula sectilis », tabla fácil de cortar. Nosotros hemos hallado confirmación de este uso en Forcellini²⁵. De este *assis* deriva Balari el bajolatín *assinós* y cita, en apoyo de ello, testimonios de la antigua lengua francesa. En el diccionario de La Curne de Sainte-Palaye figura la palabra *assenne*²⁶, con la significación de 'tablillas delgadas con que se cubren las chozas'. Balari recoge, además, un testimonio del P. Carpentier²⁷, documento del año 1412, en que las palabras francesas *aes* y *assenes* se emplean como sinónimas. De la significación 'tablillas delgadas con que se cubren las chozas' pudo pasarse fácilmente, por extensión metafórica, a denominar *assinós* a las pizarras u otras rocas esquistasas.

No es propósito nuestro, en la presente ocasión, discutir la viabilidad de la explicación de Balari respecto al topónimo *Castelldans* o *Castelldasens*. No nos parece adecuado estudiar este topónimo aisladamente. Conviene, sin duda, relacionarlo con otros semejantes, tales como *Viladasens*²⁸, *Campdasens*²⁹, *Puigdasens*³⁰. No obstante, nos interesa destacar dos hechos apuntados en el estudio que hace Balari de la denominación *ases* aplicada a la oronimia: 1) La existencia de la voz bajolatina *assinós*, con la significación de 'tablillas delgadas con que se cubren las chozas'; 2) la aplicación de esta denominación a pizarras y rocas esquistasas.

23. Este municipio, del partido judicial de Les Borges, se cita indistintamente *Castelldans* o *Castelldàsens*, aunque esta segunda grafía no corresponde a una realidad fonética y sólo se debe a un equivocado prurrito de corrección etimológica. Véase: *Diccionari nomenclàtor de pobles i poblats de Catalunya* (Centre Excursionista de Catalunya — Club Alpí Català). Barcelona, 1931, s. v., y CEFERÍ ROCAFORT: *ob. cit.*, página 326

24. DU CANGE: *Glossarium ad scriptores mediae et infimae latinitatis*.

25. AEGIDIJ FORCELLINI: *Totius latinitatis lexicon*, s. v.

26. LA CURNE DE SAINTE-PALAYE: *Dictionnaire historique de l'ancien langage françois*, s. v.

27. P. CARPENTIER: *Glossarium novum ad scriptores mediæ aevi cum latinis tum gallicos*.

28. Municipio del partido judicial de Gerona. Esta población figura en el *Diccionari nomenclàtor de pobles i poblats de Catalunya*, s. v., con el nombre de *Viladasens* i en BOTET Y SISÓ: *ob. cit.*, pág. 407, con el de *Viladàsens*. Ninguna de ambas grafías responde a una realidad fonética, siendo *Viladasens*, con pronunciación oxítana, el nombre realmente dado a la población por los habitantes de la comarca.

29. Lugar del municipio de Sitges, partido judicial de Vilanova i Geltrú (*Diccionari nomenclàtor*, *ob. cit.*, s. v.).

30. Citado por A. GRIERA: *Nombres de santo y de lugar de la diócesis de Gerona*, « Boletín de Dialectología Española », XXIX (1948-49), pág. 26.

Respecto al primer punto, nada podemos añadir a lo expuesto por Balari. Ningún vestigio hemos descubierto, en el léxico pirenaico, de uso actual de la voz *assinós*. Esta habría sido, desde luego, una prueba definitiva; la carencia, en cambio, no arguye con igual fuerza. La verosimilitud de los ejemplos toponímicos aducidos es respetable.

El segundo punto nos parece de gran interés. El cambio semántico operado en la voz *assinós* no constituye, ni mucho menos, un hecho excepcional. Esta mutación de significado, basado en la incuestionable semejanza de las rocas esquistosas con montones de tablas pétreas, es perfectamente defendible. La extensión de significado basada en la apariencia externa es un hecho semántico hartamente frecuente. El propio Balari explica satisfactoriamente, a nuestro parecer, el uso toponímico de voces como : *Uentia*, aplicada a los numulites, por su semejanza a la semilla de esta planta leguminosa³¹; *abella*, aplicada a la toba calcárea o travertino, por su semejanza a un colmenar³²; y aun *full*, aplicada a rocas esquistosas, por su aspecto de hojas o láminas amontonadas³³. El caso de *assinós* no difiere sensiblemente de estos ejemplos. El paso de la significación 'tablillas delgadas con que se cubren las chozas' a 'rocas esquistosas' pudo realizarse directamente por el recuerdo de las tablillas ante la estructura esquistosa de ciertas rocas (las pizarras, por ejemplo), tan semejante al amontonamiento de piezas planas y delgadas. Pero más probable nos parece explicar este cambio semántico a través de una realidad tangible : la sustitución de las tablillas delgadas de madera por losas de pizarra en aquellas regiones pobres en recursos forestales.

Circunscribiendo el problema a la zona del Pirineo — para mejor aplicación a los topónimos del grupo *A(i)net(o)* —, los datos facilitados por la geografía humana son preciosos. Solé Sabarís, en su libro sobre los Pirineos³⁴, dedica un capítulo al estudio de la casa pirenaica. De él tomamos las noticias sobre el empleo de distintos materiales para la cubierta de las construcciones habitables. La especial configuración del Pirineo hace difícil la comunicación de sus zonas más abruptas con los llanos adyacentes. De ahí el aislamiento y el abandono a sus propios medios. La adopción de nuevas técnicas es lenta. El uso de la teja curva y el adobe en la cubierta de las casas quedó limitado a la zona del prepirineo. La madera y la piedra siguieron usándose en el Pirineo propiamente dicho. En la zona atlántica, rica en bosques, predomina la madera; en la mediterránea, carente de recursos forestales, se impuso el aprovechamiento de la piedra. El material pétreo más estimado es la pizarra, si bien se aprovechan las losas de areniscas eocénicas. Las

31. BALARI : *ob. cit.*, pág. 49.

32. BALARI : *ob. cit.*, pág. 52.

33. BALARI : *ob. cit.*, pág. 51.

34. LUIS SOLÉ SABARÍS : *Los Pirineos*. Ed. A. Martín, Barcelona, 1951. Capítulo XII : *La casa y el medio geográfico*, págs. 369-407.

modalidades de cubierta, aunque predominan en una u otra región, no están circunscritas a zonas claramente delimitadas, sino que coexisten en zonas de empleo mixto. La borda pastoril del alto Pirineo central ofrece ejemplos de cubiertas de madera y de piedra en una área relativamente reducida.

Esta uso indistinto favorece la fusión de campos semánticos. Si a las 'tablillas delgadas con que se cubren las chozas' se les denominó *assinós*, fácilmente pudo extenderse esta denominación a las pizarras o losas que cumplían idéntica función³⁵ e incluso a las piezas pétreas aptas para la cobertura, aunque permanecieran en sus yacimientos naturales. Las grandes formaciones orográficas de condición esquistosa pudieron ser consideradas como veneno de material para la construcción. No nos parece demasiado aventurado suponer que los yacimientos de *assinós* recibieran, por su fijación de valor colectivo, el nombre de *assinetu* o — si se considera la equivalencia de sufijos — *assinellu*.

De lo dicho acerca de los sistemas de cubierta en las casas pirenaicas se desprende que esta cordillera es rica en rocas esquistas. No se trata de yacimientos diseminados acá y allá, sino de soberbias formaciones orográficas de amplia base y con picos que sobrepasan los tres mil metros. En el mapa adjunto señalamos los principales crestones pizarreños del Pirineo : Puigmal, Pica d'Estats, Coma Pedrosa y Monteixo, puntos culminantes de un vasto sistema montañoso de condición esquistosa. Esta región orográfica coincide ostensiblemente con la zona en que se agrupan los topónimos del tipo *A(i)net(o)*.

Es aventurado precisar si la denominación toponímica *A(i)net(o)* procede directamente del hecho de usarse materiales pétreos en las cubiertas de las casas, o bien se produjo como reflejo de la denominación orográfica. La aplicación preferente de estos nombres a núcleos de población parece indicar lo primero. El nombre del pico de *Aneto* no debe ser considerado excepción, a pesar de su carácter granítico, puesto que junto a su base hallamos el pueblo de *Aneto*. El Prof. Séguy, en un trabajo que lamentamos no tener a la vista, ya indicó que el nombre del coloso pirenaico debe ser considerado como un reflejo del nombre del pueblo vecino.

FRANCISCO MARSÁ

(Universidad de Barcelona).

35. Proponemos este paso por si se estima que esas 'tablillas delgadas' se han de entender de madera. En la cita original no se precisa. Aunque la Real Academia Española admite para tabla la significación de 'pieza plana y de poco espesor de alguna materia rígida', se aplica generalmente a piezas de madera de estas características.

SOBRE EL HABLA DEL VALLE DEL FLAMISELL

Me he propuesto, en el presente trabajo, comprobar hasta qué punto los resultados obtenidos por Juan Corominas en su estudio *El hablar de Cardós i Vall Ferrera* (B. de Dial. Cat. XXIII, 1935, págs. 241-331) tienen aplicación en el pequeño valle del Flamisell, desde Cabdella a Senterada. He prescindido del estudio del léxico y de la toponimia, que serán objeto de trabajos posteriores. Puedo adelantar, sin embargo, que el vocabulario con que termina su estudio el Sr. Corominas es conocido en nuestro valle en unas dos terceras partes.

Se ha prescindido, como es natural, de los núcleos formados por los trabajadores de las centrales de Molinos y Cabdella, los cuales han sido creados a principios de siglo y contienen una población heterogénea por su procedencia. He escogido como centros de investigación los pueblos de Cabdella, Espui, Astell, Montrós, Paüls, La Pobleta de Bellveí y Senterada, aunque he procurado conocer las particularidades del habla de los demás núcleos de población del valle.

I. FONETICA.

1. — *Vocales tónicas. Vocal a del latín vulgar.* — El resultado de la combinación de una *a* con una *y* (como consecuencia de una anticipación de una *i* de la sílaba siguiente o de la vocalización de una consonante latina) no es uniforme en nuestro valle. A diferencia de los pueblos estudiados por Corominas, que ofrecen el resultado común de :è abierta, — excepto Tor, que la tiene cerrada — en los pueblos del Flamisell deben distinguirse varios tipos de combinación o inflexión.

Así ante *r* el resultado es :è en los pueblos de Cabdella, Espui, La Torre de Cabdella y en Montrós, Pobella y Paüls, en la ribera izquierda del río. En cambio La Plana, Beranui, y los pueblos de la orilla derecha, como Astell, Castell, Obeix, Aguiró, Antist, Estavill y Ciérvoles, junto con los más importantes de La Pobleta de Bellveí y Senterada al lado del río, ofrecen una :é. Así :èra, f:è « hacer », *fatg:èra* « helecho », *kald:è*, *kastan':è*, *kar:è*, etc. se oponen a :éra, f:é, etc. La misma duplicidad encontramos ante *s* : *m:ès* y *b:ès* (imperativo del verbo venir) por una parte, y *m:és* y *b:és* por la otra. Por el contrario, si se forma la palatal *x*, el habla actual ofrece :é cerrada en todas partes, con la posible conservación de la semivocal *y* : *fr:é(y)x* « fresno », *gr:é(y)x* « grasa », pero *n:ayxé* en todo el valle, sin inflexión de la *a*. Más constante aun es la :é cuando sigue una *t* : *l':ét* « leche », *pl:ét* « pleito », sin que se perciba la *i*. Estas formas han penetrado en Cardós y Vall

Ferrera (Cor. 1, c). Los sujetos interrogados manifiestan, no obstante, que la pérdida de la *i* no es antigua ante *t*. Por otra parte, *f:èt* es análogo de *f:è* (Cor. 1. Véase, además, Grieria 61 y Badía 47). La *a* se conserva en el diptongo *wa*, en *tr:awré* y otros verbos (véase Cor. 47) y, en parte, en las formas del tipo *kant:am*, *kant:aw*. El diptongo *:aw* se mantiene en *:awka-* que subsiste al lado de *:òka-* por influencia occitana (Cor. pal. *auca*).

Vocal e abierta del latín vulgar (cl. E, Æ). — La evolución a *:é* cerrada, propia del catalán común, la encontramos :

- a) ante *l'* (< LL) : *sist:él'a* « cesto », *tab:él'a* « vaina, pliegue », y diminutivos en *-ELLUM*.
- b) ante velar : *dím:ékrés* « miércoles », *b:ék* « pico », *bórr:ék* « borrego », etc.
- c) ante labial : *l':ébré* « liebre », *f:ébré*, etc.
- d) ante *s* : *pr:ésa*, *f:ésta*, *déspr:és*, *fin:éstra* « ventana ».
- e) ante grupos latinos de oclusivas : *m:édjé* « médico ».
- f) ante nasal más consonante : *sét:émbre*, *t:éms*, *kal:én*, *ans:énrré*, etc.
- g) ante *r* más consonante labial : *:érba*, *s:éerp*, *t:érmé*.

También tenemos *:é* ante el grupo latino TR conservado en *dr* : *p:édra*. Ante *w* (< U o V) no hay unidad, pues la zona de *:èra* pronuncia también *m:èw*, aunque *d:éw* « debe », *d:éw* « Dios » y *n:éw* « nieve » (en Pobellá *n:èw*); lo mismo ante *r* más vocal (o *r* < TR) : *:èré* < ERAT, *p:èré* < PETRU. En el resto del valle *m:éw*, *:éré*, *p:éré*. También se da la misma duplicidad si la *r* y vocal siguiente latina se han perdido : *f:è* o *f:é* < FERU. Entre las voces paroxítonas del latín vulgar encontramos, al lado de *b:é* « bien », *t:èns*, *t:è* y, menos, *b:èns*, *b:è* (véase más adelante al tratar de la conjugación).

Como en todo el dominio catalán la *e* es abierta :

- a) ante *rr* : *f:èrru*, *t:èrra*, etc.
- b) ante *r* más consonante no labial : *awb:èrt*, *ib:èrn*, etc.
- c) ante *l* : *m:èl*, *f:èl* « hiel », etc.
- d) ante *w* (< D, C, ^{ei}, TY) : *p:èw* « pié », *pr:èw* « precio », etc.
- e) ante el grupo romance *nr*, en palabras proparoxítonas del latín vulgar, en las que una vocal separaba dichas consonantes : *dj:énrré*, *t:énrré*.

Además, es abierta la *e* ante *l'* (< CL) : *b:èl* < VECLU. Ante el grupo PT tenemos *sèt* < SEPTTE como en todo el dominio y *n:ét* < NEPTU, como en la mayor parte del mismo.

A diferencia de los valles estudiados por Corominas la *e* puede ser abierta ante *w* de origen labial y lo es siempre ante el grupo *nr* y, por otra parte, es cerrada ante *r* más labial y ante *s*. En general hay

coincidencia con el resto del dominio excepto en los casos de duplicidad para la *e* cerrada y ante *l'* (< CL) para la *e* abierta (Cor. 4 y 5¹, 48).

Vocal e cerrada del latín vulgar (cl. E, I, Æ). — El resultado es *é* : *kad:éna*, *kóns:él' ab:él'a*, *t:éwla*, etc. Se exceptúan las palabras en las que sigue *r* más consonante o *l*, de acuerdo con todo el dominio : *ast: èl'* « estrella », *p:èla*, *b:èrt* « verde », *s:èrra*, etc. Ante *r* mas vocal tenemos *p:èra*, *asp:èro*, etc. en la zona de : *èra* y con *e* cerrada en el resto del valle. La misma duplicidad si la *r* se ha perdido : *ab:è* y *ab:é*. *kom:èdya* tiene :*è*, como los cultismos con *i* en la sílaba final o postónica (Badía, 49, I, 3).

Respecto a los grupos *nr* y *str* tenemos siempre *s:ènra*, pero *b:énrré*, y *m:éstré*, *kab:éstré*; ante *w* se vacila, pues al lado de *gin:èu* « zorra » y *b:èwré* < VIDERE hay *kr:éw* < CRUCE o CREDIT) y *b:éwré* < BIBERE.

La diferencia más importante con respecto al Cardós y Vall Ferrera es la duplicidad de resultado ante *r* más vocal y la falta de vacilación en *s:ènra* (Cor. 6; Badía 49).

Vocal o abierta del latín vulgar (cl. o). — El resultado es, en general, el del catalán común, o sea, conservación con el timbre de *o* abierta en inflexión ante *yod*. Aunque no sufre la influencia de la nasal siguiente en la misma proporción que las hablas del Pirineo oriental (Cor. 11) al lado de *f:òn* « fuente », *p:òn* « puente », *b:ò* « bueno », *fr:òn* « frente », tenemos *k:óntra*, *k:ómpra*, *rrésp:ónén* (Cor. 49, Griera 62², Badía 51).

Vocal o cerrada del latín vulgar (cl. O, U). — El resultado es, también, el general en todo el dominio : la conservación de la *o* con timbre cerrado excepto en determinados casos de influencia de *yod*. Sin embargo, esta *o* no es cerrada en el mismo grado extremo que señala Corominas para los valles citados. Así, no sentimos la necesidad de transcribir con una *u* las palabras como :*ónsa*, *bés:óns* y *kr:ósta*.

La *o* de -ORIU y -ORIA se combina con la *i* y origina una *e* : *bólt:è* (con :*é* cerrada en la zona de :*éra*). Pero a diferencia del Cardós y Vall Ferrera los substantivos y adjetivos verbales son casi todos en :*ó* : *bul'id:ó*, *pasad:óra*, *purgad:ó*, además de los que cita ya Corominas en -*adó* : *rréntad:ó*, *tapad:óra* y *tirad:ó* (Cor. 13).

Al lado de algunos casos de *ò* que se corresponde a una *O* latina en todo el dominio, como *n:òm* < NOMINE, *rr:òy* < RUBEU, tenemos *p:ò* < PAVORE y *fl:ò* < FLORE en los cuales se vacila en el resto del dominio. Además *p:òw* sin inflexión < PUTEU y *kr:éw* < CRUCE y *b:éw* < VOCE siempre con :*é* cerrada (Cor. 12 y 13, Griera 63, Badía 52).

1 Badía = Antonio Badía Margarit, *Gramática histórica catalana* (Barcelona, ed Noguer S. A., 1951).

2 Griera = A. Griera, *El català occidental* (B. de Dial. cat. VIII, 1920, pp. 35-39).

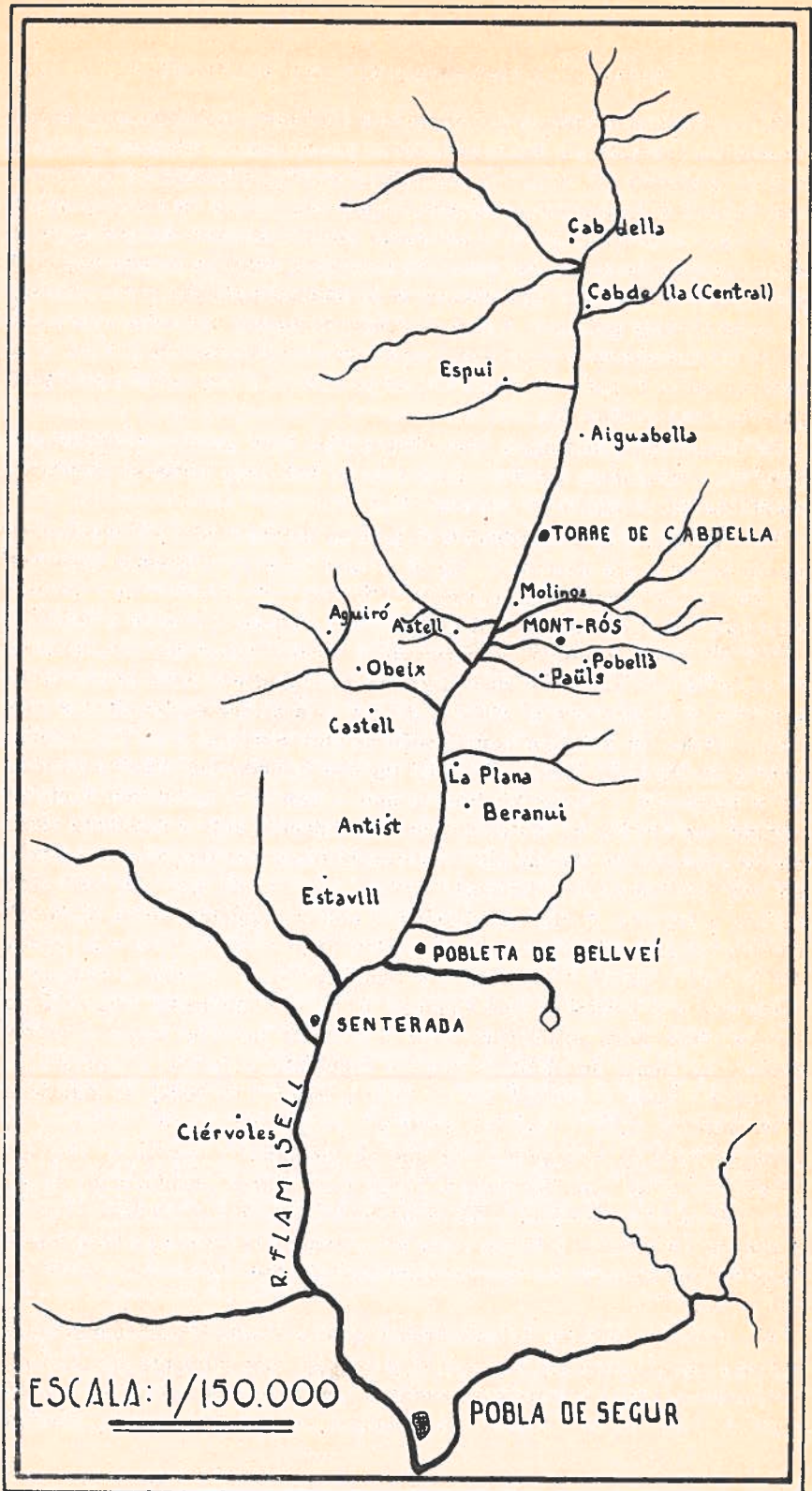
Debo agradecer los útiles consejos recibidos de parte de los autores de la bibliografía citada, así como del Sr. R. Violant y Simorra, gran conocedor del Pallars.

2. — *Vocales átonas.* — Hallamos la misma vacilación que indica Corominas respecto a la *a* pretónica, entre una *a* relajada y una *e* neutra : *pla.œn.él'*, *ka.œrr:é*, etc. Si el sujeto interrogado pronuncia con énfasis y lentamente se percibe claramente la *a* en muchos casos. Lo mismo cabe decir de la *a* postónica final : *arr:ua*; aunque aquí es más perceptible la *a*. En posición postónica interior tenemos una *é* muy clara : *arr:ués*. Igualmente la terminación latina -AT : *k:anté* < CANTAT. Las personas 4 y 5 del imperfecto del indicativo tienen *ó* en la última sílaba y en el condicional la *e* queda absorbida tras la *i*, excepto en la 1ª persona. Todo ello de acuerdo con los valles estudiados por Corominas (Cor. 2).

Se conserva el diptongo *wa* y en algún caso es *ó* : *gwarnim:én*, *guard:a* - raramente *górd:a* - pero *kórt:a*, *kor:anta*. Tras el acento se mantiene mejor todavía : *aygwa* (Cor. 3).

La *e* pretónica es generalmente *é*, pero en determinadas circunstancias puede pasar a *i* o hacerse *a*. En el primer caso se diferencia bastante de los valles vecinos del nordeste. Provoca este cambio una palatal contigua : *sim':ó* « señor », *djin:è* (o -:*é*) « enero », *rrin':ó* « riñón », *kastil':ó*, *djirm:a* (ant.) « hermano ». Otros casos de reducción a *i* : *xirig:òt*, cat. xerigot « suero de la leche », *pintin:a* - que se oye junto a *péntim:a* - si *bist:is* « se viste », etc.; *e* > *a* ofrece las siguientes particularidades en relación con Cardós y Vall Ferrera : a) hay coincidencia en posición inicial absoluta (hemos hallado las palabras *astir:as* y *angkiti:a* « echar piedras a uno » con *a* y la última también alguna vez con *i*). b) No se da aquí disimilación ante *e* siguiente como en los ejemplos de Corominas : en vez de *fréyx:èra* tenemos *fr:é(y)x* y en vez de *l'uman:èra* *l'umén:è* (o con -:*é*), y no hay *tal':èra* sino *tél'èra* o *tél':éra*. c) La asimilación a una *a* siguiente no la hallamos suficientemente ejemplificada en nuestro valle : *sanggl:a* es aquí *p:òrk f:è* (o *f:é*) « jabalí », *débanad:óra* tiene siempre *e*, *l'agan':a* aparece a veces con *e* y *péstan':a* casi siempre. d) Una *r* implosiva siguiente no parece tener gran influencia, pues al lado de *pérd:iv* tenemos *astar:nud:a*; la tiene, en cambio, una *rr* siguiente : *farr:é* « herrero », *farrad:a* « cubo », *tarr:at*, etc. Si la *rr* precede a la vocal, se mantiene *e* en nuestro valle : *rrez:ina*, *rrést:ól'*, *rrégal:at* « lardo, manteca », *rrém:éy*, *rréd:al* « segunda vez que se guadaña la hierba », etc. En otras posiciones que Corominas juzga poco claras encontramos nosotros : *é* en *bé:i* « vecino », *fél:iv* y *mél:ik*, *pa.étrik:ó* vacila y *l'ans:òl* « sábana » y *astalz:i* « hollín » con *a* —, aunque la última palabra puede considerarse incluida en a). También *txat:ó* (dim. de *tx:éta* « grifo ») con *a*. (Cor. 7).

En cuanto a la falta de asimilación de *e* o *a* ante *o* acentuada, coincidimos con Corominas en *rréd:ó* y *fén:ól'*, parcialmente en *djin:ól'* - raramente con *é* - pero casi siempre tenemos *sórr:ól'* y en vez de *rrón':ó* - o *rrun':ó* - hemos oído siempre *rrin':ó*. En cambio, domina



borrug:a y, de una manera absoluta, *kómun:èra* y *kumun:éra* (o con :é), igual que en los valles vecinos aludidos (Cor. 8).

Tampoco en el valle del Flamisell la *e* postónica pasa a *a* o *é*, con la diferencia, sin embargo, que esta *é* no llega casi nunca a *i*. Así *p:inti*, pero *k:aném*, *m:anék*, *m:arféga* « jergón » y *:èré* (o *:éré*) de ERAT (Cor. 9).

La coincidencia es absoluta respecto a la falta de la evolución *-e > :o* o *:u* : *s:uyré* « corcho », *k:uyré*, *:óngklé*, *k:ólzé*, con las mismas excepciones : *t:óró*, *p:ótró* y *f:ólró* (Cor. 10).

A diferencia de lo que ocurre en los valles estudiados por Corominas la *o* átona vacila mucho menos y raramente se hace *u*. Es general la pronunciación con *ó* de *rrób:él'* « orín o yema », *kórd:é* (o con :è), *tós:inó*, *fórm:adjé*, etc. Sólo ante *i* — especialmente acentuada — tenemos casos de *u* : *kubr:i*, *kumpl:i* « abrir », *kul':ita*, *kurry:òla*, pero también *dórm:i*, *kóz:i*, *kól':i* pero *kol':iska* o *kul':iska*, *kól'ig:ésa* o *kul'ig:ésa*, etc. La *i* implícita en *x* no parece influir mucho, pues al lado de la vacilación entre *kó(y)x:i* y *ku(y)x:i* tenemos siempre *mó(y)x:ó* « pájaro » (Cor. 14).

También se da en nuestro valle la diptongación o, mejor dicho, la evolución de *o* o *u* átonas en posición inicial absoluta a *aw-* : *awbr:i*, *awb:él'a*, *awm:it*, *awr:él'a* pero nunca hemos oído *awkt:ubrè* sino *ókt:ubrè* (Cor. 15).

Finalmente, se dan casos de pérdida de la vocal inicial en la misma posición, especialmente la *a* : *trébés:a*, *rrabós:a* cat. *arrebossar* « revocar, jaharrar », *txaf:a* cat. *aixafar* « pisar », *tx:éta* cat. *aixeta* « grifo ».

3. — *Consonantes*. — En este aspecto la coincidencia entre los valles estudiados por Corominas y el de Flamisell es más notable. Nos limitaremos, pues, a señalar las principales diferencias.

La geminación de las oclusivas es clara ante *b* y las semiconsonantes *y* y *w*, *t:ébbyo*, pero no tanto ante la gutural *k* o *g* : *iggl:ézya* o *ikl:ézya* (Cor. 16).

Existe absoluta coincidencia en los resultados del grupo latino *TR > r*, *dr* o *ir*, en los casos de conservación del grupo *nd* — *orand:éta* « golondrina » y *ond:ada* « ola » — y en la desaparición tras nasal de la oclusiva final, de acuerdo en este caso con el catalán común : *martx:an*, *d:én* « diente », etc. Cor. 17, 18 y 19).

Por el contrario no hemos encontrado en ninguno de los pueblos investigados la pronunciación — *rks* del grupo final — *rts*. Por consiguiente se oye en nuestro valle *dim:ars*, *m:órs* « muertos », *m:ars* « Marzo » aunque *k:arks* por *k:ars* « cardos » (véase Cor. 20).

Encontramos también *-t* final en las mismas palabras que cita Corominas que terminan en *i* átona y los en *:-é* con plural en *-ens*, substituido por *ets*, excepto *v:émék* « liendre » (Cor. 21).

Igual que en Cardós y Vall Ferrera hay pronunciación africada sonora de *tj* y *tg*; *fórm:adjé, m:édjé, pidj:ada, rrél:òdjé*; también es africada la pronunciación de la *x*- inicial : *txaf:a*, cat. aixafar « pisar », *txiwl:a* cat. xiular « silbar », etc. Parecen pronunciarse como africadas las iniciales de *tx:afék* cat. xàfec « chubasco » y *txól'a* cat. xollar « trasquilar », que Corominas considera como excepciones (Cor. 22 y 23).

No he encontrado diferencia notable entre palabras como *mantx:a*, *kón'tx:a* y *martx:an* por una parte y *pan'tx:a*, *pun'tx:ó* y *gan'tx:ó* por la otra en cuanto a la pronunciación de la palatal *tx*, que parece más bien africada en todos los casos, aunque en menor grado que aquellos en que se halla en posición intervocálica como *bótx:aca* y *mótx:a*. Entonces suena como la *ch* castellana (Cor. 22 y 23).

Los mismos casos de *n* por *n'*, con la diferencia de *s:én'* que aquí es *s:én'* y *askanus:as* es muy poco conocido; pero *b:ana*, *askan:a* « ahogar », *kan:òt* « laringe », *kab:ana*, *kan:él'a* « muñeca ». Tienen *n'* como en los valles vecinos *pan'* « cerradura », *gan ól'a* « dar aullidos el perro » y *k:am'a* (de pescar) — pues no se conoce como sinónimo de cueva — pero *askanawl:it* « débil, flaco ». Como casos de coexistencia de las dos raíces tenemos igualmente : *an'* y *sóbr:an'* « caballo de dos años » junto a *féstan:al* « fiesta anual » y *nin:òw* < DIES ANNI NOVI, pero hallamos sólo *p:én'a* y no *p:én'* y *aspan:at* (Cor. 24).

En cuanto a la pérdida de la consonante continua notamos la desaparición de la *v* en *l'a:ó* pero *bó:è* « boyero » referido al caracol es una palabra desconocida y nunca hemos oído *nóy:embré* por *nób:émbre* (Cor. 25). La *g* cae con frecuencia en *arr:ua* y, menos, en *nu:è* (o *nu:é*) por *nóg:è* (o *nog:é*) « nogal ». También la *s -z-* puede desaparecer tras *e* : *pér:éa* o *per:éya*.

Anotamos los mismos matices en la pronunciación de la *x* intervocálica — *x*, *yx* o *yx* — y los mismos casos de vocalización de *l* ante consonante labial y pérdida total de la *l* tras *o* : a estos últimos añadimos *b:òs* cat. vols « quieres » (Cor. 26 y 27).

También la *ll* < LY o CL se pronuncia *l'* como en catalán común, aún cuando exista otra *l* o *l'* en la misma palabra. Sin embargo, *s:éyés* « cejas » (Cor. 28).

La falta de *d* entre N y R o L y R se da en las mismas condiciones que señala Corominas (Cor. 29).

La característica representación pallesea de los sonidos intervocálicos latinos Y, DY, GY, Gⁱ por *y* ofrece las siguientes particularidades. En vez de *rr:aya* « rayos de sol » tenemos con frecuencia *rr:al'a*. Tras *é* la *y* puede llegar a desaparecer o sonar muy débilmente : *kórr:éya*, *kórr:éya* y *kórr:ea* (las dos últimas especialmente en Montrós, Pobellá y Pailís); así las numerosas palabras terminadas con el sufijo *-ejar* en catalán común oscila entre *-ey:a* y *-e:a* : *barréy:a*, *barréy:a* o *barré:a* (las dos últimas predominan, también, en los pueblos citados). La

palabra castellana « navaja » no ha sido adaptada a la fonética autóctona y se pronuncia *nab:al'a* — que es la forma más antigua — o *nab:aja*. Entre los terminados en *-y* inusitado *p:uy* y oímos *rr:atx* « chorro », *rr:adjós* (o *rr:atxós*) y *korr:éyxós* (*rr:ay*, *rr:ays* « radio de la rueda »). Hemos encontrado *bórr:aja* y *tradjin:è* (o con *:é*) en vez de *bórr:aya*, *trayn:è* y no *sa:i* en vez de *saj:i*. En cuanto al carácter probablemente no autóctono de palabras en *-j-* o *-tx-* tenemos *paj:és*, *plant:adjé*, *fréj:i*, *fréjin:at*, *b:òtx*, *déz:itx*, pero *amb:éja* y, mejor, *amb:éa* (o *amb:éya*). En relación con *m:itx* y *m:itxa*, *més di:ada* o *middi:ada*. Como casos de adaptación a la fonética local : *pl:udja*, *b:òdja* y *b:òdjós*, pero *dij:òws*. En cambio hemos oído pronunciar, en algún caso, la *-z-* intervocalica, ante *i* como *j* : *rrej:ina* « resina » o, por lo menos, con un sonido muy afín (Paüls, Montrós, véase Cor. 30).

La tendencia a deshacer el hiato si una de las vocales es una *e* la encontramos, también, en *béy:ém*, *ploy:én*, pero además en el imperfecto de numerosos verbos, según veremos — *béy:éba*, etc. — y en casos de fonética sintáctica : *lay:èra* (con *é* donde hay *:éra*) o *lay:érba*. En cambio siempre oímos *pad:él'a* — raramente *pay:él'a* — y en vez de *rray:èl* es más frecuente *b:éna* (Cor. 31). Falta, también, *kréy:a* por *kri:a* y *nóy:émbre* por *nób:émbre*.

II. — MORFOLOGIA.

1. — *Formación del plural* — Me limito a recordar los plurales *rr:adjós* (o *rr:atxós*) y *kórr:éyxós*, a lo que puede añadirse la falta de palatalización de la *s* del plural en las palabras terminadas en *l* o *n* (Cor. 34).

2. — *Formación del femenino*. — No existe el femenino *gr:ana* de *gr:an* y tampoco puede decirse, en general, *t:ala fl:ò* o expresiones análogas (Cor. 35).

3. — *Artículo determinado*. — Para el masc. sing. la forma general es *ló*. También aquí nos encontramos con la forma *lés* común al masculino y femenino plural y con las mismas contracciones que señala Corominas (Cor. 36).

4. — *Pronombre personal*. — Formas fuertes : *dj:ó* siempre en primera persona y en cuarta y quinta *n:atrés* y *b:atrés* (raramente las formas con *l* *n:altrés* y *b:altrés*, Cor. 37).

Formas débiles : Encontramos las formas reforzadas *am at as* (o *ém ét és*) junto a las que presentan sólo la consonante en contacto con palabras terminadas o empezadas en vocal. También se oyen las formas con *i*, aunque no son tan frecuentes. Así tenemos, por ejemplo, *nóm rrék:órdo*, *as p:égén* o *si p:égén*, etc. Las formas *me te se* las hallamos en combinaciones de pronombre : *m:éó* (o *m:éw*) *d:ibé*, *m:éy*

pórtar:a y análogamente *l:éy portar:a* cat. *l'hi portarà*. La unión del infinitivo con el reflexivo *se* da siempre — *s* final con pérdida de la — *r* del infinitivo : *akótɔ:as* cat. *ajupir-se*. Igual como ocurre con el artículo, la forma *ló* excluye casi totalmente a *lu*. También la forma *lés* es común al masculino y femenino : *lés bést:isén* (a los niños) y las combinaciones *méls*, *téls*, *séls* son válidas para el femenino : *méls* (o *més*, alguna vez) *portar:as* (las niñas).

En el plural *mós* y *bós* excluyen casi completamente a las formas en *u*. Tenemos las combinaciones *móls*, *bóls* y *món*, *bón* (resultado de la combinación con *los* o *las* por una parte y con *en* por la otra). Las formas como (*a*)*n:émón*, *an:ébón* o *an:abón* existen en nuestro valle, aunque la primera parece algo anticuada. No se encuentran, en cambio, *m:óné* y (*a*)*n:émóné*. También *bós* es *ws* tras vocal.

Son importantes, además, las siguientes combinaciones de formas débiles : *mó l ansén'ar:a* cat. *me li ensenyarà*, *mó l an ansén':at* cat. *ens li han ensenyat*, *sé l a skap:at* cat. *se li ha escapat*, *pórtasémén* o *pórtasémón* cat. *emporta* — *te* — *me'n*, etc. (Véase Cor. 18).

5. — *Posesivos*. — Las formas correspondientes a un poseedor *m:éw*, *t:éw* y *s:éw* se pronuncian con *è* abierta en la zona de :*èra*. Igual, los femeninos *m:éwa*, etc. En estas últimas formas no suele perderse la — *a* final ante el sustantivo (Cor. 39).

6. — *Demostrativos*. — Se mantiene viva la pronunciación de la gutural sonora en *ag:ét*, *ag:ésta* — no se oye *ag:éta* — y *ag:él'*, *ag:él'a*. Se distingue entre *as:i* y *ak:i* con relación a la 1ª y 2ª persona respectivamente y, de un modo paralelo, entre *as:ò* y *a(y)x:ò*, aunque a veces se confunden (Cor. 40).

7. — *Indefinidos*. — Encontramos también la forma *dég:u* pero no *arr:ès* (de *res*) sino *rr:és* o *rr:é* (Cor. 41).

8. — *Numerales*. — *dós* es forma única pero no hallamos *dézas:èt*, *déزاب:uyt* y *déزام:òw*, sino las formas correspondientes del catalán común (Cor. 42).

9. — *Verbo*. — Los paradigmas del trabajo de Corominas son válidos, en general, para nuestro valle, con las siguientes modificaciones o complementos :

Las personas 4ª y 5ª del pres. de ind. en — :*am* y — :*aw* tienden a ser substituidas por las correspondientes en — :*ém* y — :*éw*.

El futuro es siempre con :*é* cerrada final : *kantar:é*.

Las formas del pres. de subj. en — *ó* (*k:antó*, *k:antós*, etc.), que Corominas halló en Tor, no existen en el Flamisell.

El imperfecto indicativo de los verbos regulares en — *er* o — *re* es en — *éba* : *bat:éba*, etc.

El pres. de subj. de los verbos tipo *b:atré* es generalmente en — :*iga*, — *ga* y, menos frecuente, en — :*ga* : *b:atiga*, *b:atéga* (sólo he oído *b:atriga*

en Espui, junto a las demás). Para el pres. de subj. de los verbos en *-ir* registramos, junto a *d:òrmiga*, *dórm:iska* (con sufijo incoativo).

El imperf. de subj. de los verbos en *-er* y *-re* (tipo *b:atré*) es en *-ig:ésa*, *-eg:ésa* o *-g:ésa*, con pocas excepciones. El verbo modelo *b:atré* presenta las formas *batig:ésa* y *batég:ésa*, con probable predominio de la primera excepto en Senterada.

También es con velar el imperf. de subj. del tipo *dórm:i : dórmi:g:ésa*.

Respecto a los verbos irregulares no existen, para el pres. del subj. y dentro del verbo *an:a* « ir » las formas en *-o* que Corominas encuentra en Tor : *b:aygo*, etc. Aquí siempre es *b:ayga*, *b:aygés*, etc. A veces se pierde la *a-* inicial, especialmente en el imperativo : *(a)n:ém*, *(a)n:émón* (pero no *n:émóné*, según ya observé antes), *n:av* o *(a)n:éw*, *(a)n:abón* o *(a)n:ébón* (pero no *n:ébóné*).

El imperf. de ind. de *b:éwré* < BIBERE es *béy:éba*. Las personas 4ª y 5ª *béy:ém* y *béy:éw*.

El imperf. de ind. de « caer » es *kay:éba* y más raramente, sobre todo en Astell y Senterada, *ka:éba*; alguna vez es una forma intermedia : *kay:éba*.

El pres. de ind. de *kól:i* cat. *collir* "coger del suelo, recoger" es *kól:isó*, ya que la desinencia incoativa que toman muchos verbos es en *s* en nuestro valle. El pres. de subj. fluctúa entre *kól:iska* y *kul:iska* (la primera domina en Cabdella, Espui, Astell, La Pobleta y Senterada mientras que la segunda en Montrós y Paüls). La misma duplicidad se observa en el imperf. de subj. *kól'ig:ésa* y *kul'ig:ésa*, con las mismas preferencias y en el infinitivo, gerundio y participio, aunque en estas últimas domina mas la *ó* en la sílaba inicial, excepto en Montrós y Paüls. Las personas 4ª y 5ª del pres. de subj. son *kó-* o *kul'ig:ém* y *kó-* o *kul'ig:éw*. El imperat. en la 2ª persona *ko-* o *kul'is*.

En « correr » el imperf. de ind. es en *-éba* generalmente, excepto en La Pobleta, donde domina el tipo en *-iba*. El imperativo 5 es *kórr:ém* o *kórrég:ém* y alguna vez *kórg:ésa* (especialmente en Espui y Cabdella).

El imperf. de ind. de « creer » es *kréy:éba* y alguna vez *kré:éba* o *kréy:éba*. La misma duplicidad es en el gerundio : *kréy:én* y *kré:én* o *kréy:én*.

Respecto al verbo « decir » hemos oído alguna vez, en Espui y Cabdella, la forma incoativa *d:iska*, del pres. de subj., por *d:iga*.

El verbo « ser » tiene en el pres. de ind. *s:ó* o *s:ók*, *és*, *é*, y en el imperf. *:éra* (o *:éra*, en la zona de *kald:é*, etc.) pero nunca *:èri* en la 3ª. El imperf. de subj. *sig:ésa* o *f:ósa*. El inf. *s:é* o *s:è*.

El verbo *f:è* (o *f:é*) « hacer » ofrece, en el pres. de subj. la forma *f:ayga* junto a *f:asa*.

El verbo « huir » es prácticamente inusitado en la 1ª y 2ª personas del pres. de ind. Las restantes son *f:uy*, *fuy:ém*, *fuy:éw*, *f:uyén*. El imperf. de ind. *fuy:éba*. El pres. de subj. *f:uyga* y el inf. *f:uyré*.

« Haber » tiene *ay* en la 1ª del pres. de ind., que puede reducirse a *i* : *dj:óy kól'it*. Pres. de subj. *:ayga*. Inf. *ab:é* o *ab:è*.

« Llover » tiene en el imperf. de ind. *plóy:ébé* (más raramente *pló:ébé*). El gerundio es *plóy:én* o *plóén* : la primera domina en todas partes menos en Astell y Senterada.

« Reir » tiene el imperf. de ind. *rri:éba*.

« Sentir » en el pres. de ind. *s:intó*, *s:ins*, *s'in*, *sént:im*, *sént:iw*, *s:inten*, aunque se oyen también formas con *:é* acentuada, que no son propias del dialecto. Pret. imperf. de subj. *séntig:ésa* o *sintig:ésa*.

« Tener » en el infinitivo *t:inrré* y en el pres. de ind. las formas propias del dialecto parecen ser en *i* : *t:ins*, *t:i*, *tén:im*, *tén:iw* y *t:inén*, que sufren la competencia de la formas con *è* o *é*. En el imperativo se distingue entre *t:è* en el sentido de « toma » y *t:in* « coge y sostén ».

« Venir » en el infinitivo *b:inrré* y en el pres. de ind. las formas con *é* van imponiéndose, aunque subsisten formas con *i* — *v:ins*, *v:i*, etc. especialmente en La Pobleta y pueblos vecinos. En el imperf. de subj. se oye *bin:iba* junto a *bén:iba*.

« Ver » en el pres. de ind. 1ª *b:èy*, *b:èyk* y, menos, *b:èk*. Imperf. de ind. *béy:éba* y pres. de subj. *b:éyga*. Inf. *b:éwré*.

« Vivir » en el pres. de ind. *b:isko* y en el imperf. *bisk:éba*.

En « poder » se mantienen las formas en — *rr:é* del futuro y — *rr:ia* del condicional, aunque se van introduciendo *pódr:é* y *pódr:ia*.

« Querer » tiene la 2ª persona del pres. de ind. *b:òs* y el futuro *bólrr:é* y el condicional *bólrr:ia* (véase Cor. 43-46).

III. — SINTAXIS.

Puede registrarse la forma contracta *pra* (*per a*) : *pra :él'* pero no *:ambé* por *:am* cat. *amb*. Tampoco *m:énos dé* por *s:énsé* (Cor. 49).

Se da la construcción de la conjunción condicional « si » en *s : sé b:ò* « si es bueno » (alguna vez *séy b:ò*). Falta, en cambio, la contracción de *sino* en *so* y el uso de *més* por *péro* (Cor. 50).

Tampoco puede registrarse el uso de *m:angkós* por *m:énós*. Por el contrario el uso de *kap* cat. *cap* en el sentido del cat. *gens* o *pas* tiene una gran vitalidad : *nó w s:é k:ap*, *nó é kap brit:at*.

Se usa *s:òta* y *dab:al'* pero no *dab:ayx* o *dés:us* o *das:us* (Cor. 51).

Se emplea *déspr:és* en el sentido de « hace poco ».

El uso del verbo « ser » como auxiliar en los casos en que el catalán común emplea « haber » va perdiéndose. Hasta una época no muy lejana debió tener fuerza. Aun hoy puede escucharse en boca de algunas personas de edad avanzada *s:ók* o *só am:at al tr:òs* o *só f:èt* (o *f:ét*) *tot ló tréb:al'*. Se mantiene mejor con « nacer » : *s:ók* o *s:ó nask:ut a kabd:él'a*. Por otra parte, con « haber » no hay concordancia : *læ l':ét sa pr:és* (Cor. 52).

Se encuentran vestigios del uso de *se* en las oraciones interrogativas indirectas : *dja s:é sé ké bøl d:i* « ya se lo que quiere decir ». Estos giros se conservan en Espui, Cabdella, Astell y La Pobleta y mucho menos en Montrós y Paüls (Cor. 53).

Aún puede oirse el tiempo de pasado formado por el auxiliar en modo de persona, el participio de dicho auxiliar y el participio del verbo que se conjuga : *:ay (a)g:ut f:èt (o f:ét)*. Así, por ejemplo, en frases como la que cita Corominas : *Jo n'hai 'gut gafat de taupe*s (Cor. 54).

También hallamos el uso de *que* en vez de *com* tras un comparativo : *plou tant que pot* (Cor. 54).

Es característico del habla del valle el uso de *dj:ó* en vez de *mi* tras preposición : *pér dj:ó, dé dj:ó*.

A las notas de fonética sintáctica incluidas en el estudio de Corominas (Cor. 53) podemos añadir el resultado *n'a* de *n'hi ha* y el cambio en *a* de la vocal del adverbio *on* en posición átona : *am b:as?* en vez de *óm b:as?*

CONCLUSION.

Las diferencias halladas con respecto a los valles estudiados por Corominas afectan, pues, sobre todo al tratamiento de las vocales, lo cual nos hace pensar que la situación del *pallarés* es, en este aspecto, bastante compleja. Es de esperar que investigaciones sucesivas en otras zonas contribuirán a precisar con detalle los rasgos característicos del dialecto en cada una de dichas zonas. También en el campo de la morfología hemos descubierto algunas diferencias notables, sobre todo en lo que afecta a las formas pronominales débiles y a la conjugación de verbos irregulares.

La población de las centrales eléctricas es heterogénea y la instalación de éstas en el valle a principios de este siglo ha ejercido la inevitable influencia negativa en relación con la conservación del dialecto; sin embargo, hasta en pueblos tan cercanos a dichas centrales como Espui y Cabdella, por ejemplo, se mantienen vivos muchos rasgos interesantes y característicos dialectales.

José ROCA PONS.

(Universidad de Barcelona).

La communication de M. Gerhard Rohlfs, professeur à l'Université de Munich, *Couches de colonisation romaine et pré-romaine en Gascogne et en Aragon*, a été publiée dans le n° 1 de 1955 de la *Revue internationale d'Onomastique*, pp. 1-12.

*
**

M. Jean Séguy, professeur à l'Université de Toulouse, dans une communication purement verbale, a présenté au Congrès le volume I de l'*Atlas linguistique et ethnographique de la Gascogne* (Toulouse, 1954). Son exposé ayant essentiellement consisté dans la présentation et le commentaire de quelques cartes linguistiques, il n'a pas été possible de le faire figurer dans ce recueil.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Vœux de la Section de Philologie.....	7
Particularités de la transcription phonétique.....	9
ALLIÈRES (J.). Le mélange dialectal dans deux versions d'une pas- torelle recueillies dans les Pyrénées gasconnes.....	10
ALVAR (M.). Cortes sincrónicos en el habla de Graus.....	17
BADÍA MARGARIT (A.). Precisiones sobre las concordancias léxicas entre gascón y catalán.....	23
ELCOCK (W. D.). Le préfixe <i>re-</i> dans la toponymie pyrénéenne....	41
GAVEL (H.). <i>f</i> latine et <i>h</i> aspirée basque.....	44
GRIERA (A.). Nombres personales del Pirineo catalán de origen prerromano.	49
LAFON (R.). Pour l'étude de la langue aquitaine.....	53
MARSÁ (F.). Contribución a la etimología de <i>Aneto</i>	64
ROCA PONS (J.). Sobre el habla del valle de Flamisell.....	70

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN OCTOBRE 1956 SUR LES
PRESSES DE L'IMPRIMERIE PRIVAT
14, RUE IDRAC, TOULOUSE
— 1256-10-56 —

ÉDITIONS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES :

« BULLETIN SIGNALÉTIQUE » : courts extraits classés par matières signalant tous les travaux scientifiques, techniques et philosophiques, publiés dans le monde entier.

Le Centre de Documentation fournit également la reproduction sur microfilm ou sur papier des articles signalés dans le « Bulletin analytique » ou des articles dont la référence bibliographique précise lui est fournie. Abonnement annuel (y compris table générale des auteurs).

Abonnement au Centre de Documentation, 16 rue Pierre-Curie, Paris (5^e). C.C.P. PARIS 9131-62. Tél. DANTON 87-20.

Bulletin d'information de l'Institut de recherches et d'histoire des textes, 1 fois par an.

PUBLICATIONS NON PÉRIODIQUES :

— Les publications du Comité technique de la recherche archéologique en France.

Ouvrages en vente au Comité technique de la recherche archéologique en France, 155, rue de Sévres, Paris (XV^e).

— Les publications de l'Institut de recherches et d'histoire des textes.

— Études linguistiques philologiques et littéraires.

COHEN et MEILLET. — Les langues du Monde 2^e éd. 6.400 fr.

SÉGUY. — Atlas linguistique et ethnographique de la Gascogne :

Vol. I. Animaux sauvages, plantes, folklore (220 cartes). 7.000 fr.

Vol. II. (En préparation) : Champs, labours, céréales, outillage agricole, foin, vin, véhicule, élevage (300 cartes).

COLLOQUES INTERNATIONAUX :

b) Sciences humaines.

III. — Les romans du Graal aux XII^e et XIII^e siècles. 1.000 fr.

IV. — Nomenclature des écritures livresques du IX^e au XVI^e siècles. 660 fr.

LE C.N.R.S. ET SES LABORATOIRES :

Le service de la carte phytogéographique. 600 fr.

L'Institut de Recherche et d'Histoire des textes. 320 fr.

RENSEIGNEMENTS ET VENTE AU SERVICE DES PUBLICATIONS
DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

13, Quai Anatole-France, PARIS (VII^e). C.C.P. PARIS 9061-11. Tél. INV. 45-95.